

*Recueil d'histoires d'hier qui,  
parfois, ont un air de légende*

*Les histoires*

*de*

*mon village*

*de Bretagne*

*Paul VALLIN*

## *Dédicace*

*à Marie-Claude,  
la compagne attentive qui sut,  
patiemment, lire et relire ces textes  
pour leur donner ce vernis littéraire.*

## ***Avertissement***

***« L'Homme se cherche toujours un chemin d'harmonie, cela parce que le propre de l'esprit humain est d'éprouver le besoin d'une élévation vers l'absolu. La valeur suprême de l'existence n'est pas l'homme mais un ordre, un idéal qui le dépasse ; toutes les civilisations se sont bâties sur ce postulat. » C'est là l'idée qui a fait naître ces histoires.***

*Il est de tradition littéraire de débiter un ouvrage par une mise en garde visant à dissuader le lecteur de reprocher à l'auteur de lui voler une part de lui-même. Respectueux des coutumes plumitives, je me plie à ce chamanisme académique bien que, je vous l'assure, je ne prends pas, je donne. Ou plutôt je rends au lecteur ce qu'il a égaré dans l'aventure du temps : le rêve !*

*L'auteur de ce recueil d'histoires de Bretagne, affirme solennellement que les événements évoqués, les lieux décrits et les personnages cités, pourraient bien ne pas avoir été imaginaires. C'est pourquoi toute ressemblance avec des faits de mémoire, des lieux familiers, des personnages aperçus dans une autre vie ou dans un autre espace, n'est pas à exclure ; elle relève toutefois d'une certaine improbabilité...*

*Sachez qu'en rassemblant ces textes, imaginés, traduits ou inspirés, j'ai souhaité collecter un peu de la mémoire des hommes du passé. N'y aurait-il pas, caché dans les limbes de la pensée génétique, le secret de cette étincelle primitive qui fut à l'origine de la psyché humaine ? Pourquoi l'irrationnel de nos rêves et des prémonitions enfouies dans notre subconscient n'aurait-il pas droit à l'existence ?...L'ordre de la Raison doit-il toujours discipliner notre manière de penser ? Je veux chercher ailleurs ce que je ne trouve pas dans la seule voie du rationnel. C'est pourquoi je vous invite à plonger au plus profond de votre subconscient pour interroger votre « Moi » masqué par l'apparence, et à pénétrer dans le monde des récits mythiques afin de remonter notre temps d'humanité. Mais, attention... en découvrant la plausibilité du monde de l'imaginaire, en pénétrant dans l'univers mental du spirituel et dans la pagaille de l'irrationnel, vous risquez d'y perdre vos repères de morale, d'éthique, de justice et autres conventions tabous savamment distillées durant vingt-cinq siècles de rationalité ! Vous risquez de donner à vos rêves l'illusion du réel, de vous laisser entraîner dans l'aventure d'une pensée libérée de sa soumission à la Raison, et de réveiller les Elfes qui sommeillent, prudemment cachés au fond de votre inconscience, pour survivre et échapper à l'éradication par le concret. Ils vous révéleront alors la spiritualité originelle qui a forgé la pensée de la matière vivante pour lui donner une condition humaine.*

*Alors s'il vous plaît, veuillez déposer votre Raison au vestiaire du rationnel, ceci pour ne pas risquer de la perdre au cours du voyage dans la pensée qui a bâti l'Homme. Car, pour tenter de retrouver cette fameuse baguette magique qui donna à la nature la science et le pouvoir d'instruire l'esprit des hommes, il faut pénétrer dans l'univers de l'imaginaire qui fut la première loi du genre humain.*

*Bon voyage au pays des histoires, je vous souhaite d'y trouver le chemin du Rêve qui a conduit à notre destinée d'humanité.*

## *Note de l'auteur.*

*Le propre des histoires est d'être éternellement racontées aux enfants pour leur transmettre la connaissance du passé et leur apprendre « d'où ils viennent ».*

*Comme le coquillage qui résonne encore du bruit de la mer, les histoires vibrent de la mémoire des Anciens, colportée depuis la nuit des temps par les conteurs de veillées. Elles sont le jardin d'enfance qui a fait germer notre civilisation, elles sont les chemins de pensée empruntés par ceux qui ont forgé notre communauté d'humanité et lui donner son identité. Et c'est parce qu'elles racontent l'âme de cette identité, qu'il nous revient de les préserver comme un patrimoine d'esprit.*

*C'est l'ambition que je formule en vous dévoilant les secrets de ces terroirs de Bretagne contenus dans cette collection de mémoires des chaumières d'antan. J'aurais souhaité vous en écrire chaque mot en le faisant vibrer comme une note de musique, afin de vous offrir la symphonie de mes rêves d'enfant. Je vous laisse le soin de le faire en racontant ces vieux récits à votre descendance.*

*Paul Vallin.*

## ***Autres publications***

### ***À la "Pensée Universelle" :***

- *La plume dans le casque* (1987)
- *Les "Frances" d'outre-mer* (1987). Collection du « Club 89 ».

### ***Aux éditions de Neustrie :***

- *Les légendes du Maine et du terroir gérois* (2000) Tome I "Les légendes villageoises".  
Prix Korrigan 2001  
Prix Henri Gillard de la Nouvelle 2001.

### ***Aux éditions du Petit Pavé :***

- *L'Ordre du Saint Graal et autres histoires sarthoises* (2003)
- *Les légendes du Maine et du terroir gérois. Tome II "Les légendes mythologiques"* (2004)

### ***Aux éditions Bénévent :***

- *Les légendes de l'Histoire de France* (2003) Tome I. Prix 2004 du Cambouis Club
- *Les légendes de l'Histoire de France* (2004) Tome II

### ***Aux éditions Normant***

- *Poèmes et Légendes d'Armorique* (2005)  
Prix Henri Maho au concours 2001 des poètes bretons. Ville de Guérin.
- *Les Bretons racontent l'Histoire...* (2005)

### ***Aux éditions Cheminements***

- *Le Huron blanc* (2007)

### ***Contributions rédactionnelles :***

- *Vingt-cinq ans de l'Armée française*
- *La Nouvelle Calédonie : 1981-1986*
- *La Vie Mancelle et Sarthoise*
- *La Revue des A.E.T.*
- *La Revue du Souvenir de la Chouannerie Sarthoise.*

### ***Contributions poétiques :***

- *Le Cambouis Club* (Deuxième prix 2004 des légendes de l'Histoire)
- *Le scribe d'Opale* (Deuxième prix 2004 du recueil de Fables et de Poésies champêtres)
- *Mai littéraire* (château de Talcy)
- *Jeux poétiques de la ville de Vannes* (Grand prix de poésie 1999.)
- *Les jeux floraux des Cévennes* (1<sup>er</sup> prix de Fable 2001; 3<sup>ème</sup> prix de poésie mystique 2001)
- *Festival poétique de Saint-Nazaire* (3<sup>ème</sup> prix de poésie libre 2000)

### ***Participations journalistiques :***

- *Les Écrits de Paris*
- *La Revue des Deux Mondes*
- *La Revue de la Défense nationale*
- *Armées d'aujourd'hui*
- *Rivarol*
- *Aspect de la France*

## ***Table des matières***

*Titre.*  
*Dédicace.*  
*Avertissement.*  
*Autres publications.*

### ***La Bretagne et ses histoires...***

- 26- La pomme du péché originel*
- 27- Les cheveux d'Ève*
- 28- Le Commencement du monde*
- 29- Le premier pas*
- 30- L'âme des arbres*
- 31- Le « Bleiz » de l'Oust*
- 32- La langue des Nonnes*
- 33- Un pacte avec le diable*
- 34- Campagne d'antan*
- 35- Le talisman*
- 36- La robe écarlate*
- 37- Un amour de bohémienne*
- 38- Le modèle du peintre*
- 39- Le collier bleu*
- 40- La caverne du drakkar*
- 41- La torche de Men-Guen-Braz*
- 42- Le phare aux rats*
- 43- Les mutilés du phare*
- 44- La substitution de Rouen*
- 45- Le déménagement de l'Assemblée*
- 46- Le fantôme de Valmy*
- 47- La bataille de Kerguidu*
- 48- La fraternité d'armes*
- 49- Vive la France !*
- 50- Le combat de Saint Marcel*

*Une conclusion*

*Les histoires de Bretagne...*

*”Va c’horf zo d’alc’het,  
Med daved hoc’h nis va spered,  
Vel al labous, a denn askel,  
Nis da gaout he vreuder a bel.”*

*Mon corps est retenu,  
Mais mon esprit vole vers vous,  
Comme l’oiseau à tire d’ailes,  
Vole vers ses frères qui sont au loin.*

Charles de Gaulle. 1880.

Poète armoricain, grand-oncle du général.

*Ève est le paradis ou l'enfer, la pomme en est la prise de conscience.*

*Curieuse morale que celle du fruit défendu dans laquelle la matière ( le corps )  
serait l'ennemie du spirituel ( l'esprit ) !*

## ***La pomme du péché originel.***

*Mon cousin Alain venait traditionnellement passer ses vacances d'été dans notre campagne de Kerpol, à côté d'Arzano. C'était un grand, il avait presque 10 ans alors que je venais d'en avoir 7! Il savait déjà tout de la vie, et moi je ne connaissais que ma campagne, cela me suffisait bien. Mais, cette année là, il avait décidé de me révéler les secrets des grands !*

*Nous avons pris l'habitude de nous asseoir à l'ombre du grand sapin qui dépassait la hauteur du toit de la grange, et qui nous donnait son ombre, pour nous raconter nos histoires d'enfant et notre perception de la vie.*

*- Ecoute Anne, me dit Alain en regardant à droite et à gauche pour voir si personne d'autre ne pouvait l'entendre, je voudrais te faire partager un secret : je ne mourais jamais !*

*- Ah bon ! Et pourquoi ? ( à vrai dire l'idée de mourir ne m'avait encore jamais tracassée )*

*- Parce que je n'ai jamais mangé de pommes !*

*- C'est du poison ?*

*- Pis que cela, c'est le péché originel.*

*- C'est quoi ça ?*

*- Tu as bien entendu le curé parler du paradis à la messe ? Et aussi d'Adam et Ève ?*

*- Euh! ... oui, la femme qui est sortie d'une côtelette.*

*- Oui, si tu veux. En vrai, elle est sortie de la côte d'Adam. Mais cela c'était au début du monde, quand ils habitaient le jardin d'Éden.*

*- Près d'ici ?*

*- Euh! ... oui et non, mais ça n'a pas d'importance. Dieu leur avait dit de faire tout ce qui leur plaisait, de trouver un nom par exemple à tous les animaux, à toutes les plantes, à tous les minéraux, mais en prenant tout le temps qu'ils voudraient, ils avaient l'éternité devant eux. Toutefois il leur fit une défense, une seule : ne pas manger de pomme !*

*- C'était déjà du poison ?*

*- Pire encore ! Je te l'ai dit : c'était le péché originel. Qu'aurais-tu fait, toi, à leur place ?*

*- Ben, euh! ... je ne sais pas.*

*- Bien sûr, et bien eux ils se sont crus plus malins que Dieu et ils ont écouté la voix du diable déguisé en serpent. Il fut si beau parleur que Ève se laissa tenter. Elle cueillit le fruit défendu et en mangea la moitié, puis elle chercha Adam pour lui offrir le reste.*

*- C'était peut-être pour le remercier de lui avoir donné sa côtelette.*

*- Oui, c'est possible, mais ce fada d'Adam a aussi mangé la pomme. Si personne ne les avait vus, cela se serait évidemment bien passé, mais un ange passait par-là et avait aperçu le manège. Il n'eut rien de mieux à faire que d'aller le rapporter à Dieu qui entra dans l'une de ses fameuses colères bibliques. Il descendit quatre à quatre au jardin sacré, et invita fermement Adam et Ève à évacuer les lieux, sans même leur payer leurs gages de*



*jardiniers. " Vous avez goûté au fruit défendu qui vous enlève l'éternité, leur dit-il. Et puisqu'il en est ainsi, vous mourez et vous devrez travailler pour vous maintenir en vie. "*

*Voilà donc pourquoi les hommes et les femmes travaillent et meurent. Je ne veux pas faire la même erreur qu'Adam et Ève, morts pour avoir mangé une pomme. Alors si tu n'as pas envie de mourir, ni de travailler, ne mange jamais de pomme.*

*Et bien sûr, à l'ombre de notre arbre à confidences, impressionnée par la déclaration de foi d'Alain, j'ai juré de ne plus jamais toucher au fruit de l'arbre du péché originel.*

*- Mais cela ne suffit pas, me dit mon savant cousin, tu comprends il faut aussi jurer de garder le secret. Si la chose s'ébruitait, il y aurait trop de monde à ne jamais mourir, et les curés ne pourraient plus faire d'enterrements.*

*Malgré la sincérité de ma nouvelle conversion à ce culte du "sans pomme", j'eus bien du mal à tenir mon engagement le dimanche suivant quand, au moment du dessert, ma mère mit sur la table une croustillante tarte aux pommes, dorée à souhait et sentant bon la gourmandise. Mais sous le regard attentif d'Alain, je fus bien obligée de me souvenir de mon serment et refuser ma part de tarte, à la grande surprise de ma mère. Mon cousin lui expliqua doctement qu'il s'agissait là d'une intolérance physico-psychique, comme on le voit le plus souvent chez les animaux qui ne touchent pas aux aliments susceptibles de leur faire du mal.*

*Évidemment ma mère s'amusa de cette science de circonstance mais, discrète, elle fit semblant de croire à ce secret d'enfant d'un temps de vacances.*

« *La vie est un sommeil, l'amour en est le rêve,  
et vous auriez vécu si vous aviez aimé.* »  
Montaigne. *Essais.*

## ***Les cheveux d'Ève !***

Dans la bible et le Nouveau testament, on constate que Dieu s'ingénie à reprendre d'une main ce qu'il a offert de l'autre. Ainsi le paradis terrestre se change en lieu d'exil et de mort, la femme y devient serpent, les frères se tuent, le peuple "élu" est jeté en exil, les rois d'Israël se couvrent la tête de cendres, Jésus est lapidé puis crucifié. On ne peut voir que la main de l'homme dans ces incohérences et conclure que la religion des Prophètes n'est que le code de discipline d'un peuple dans l'enfance de l'humanité. C'est pourquoi je me permets de compléter la « Connaissance » révélée !.

*Sans doute pensiez-vous, comme moi, que l'amour avait existé aussitôt que le Créateur eut offert une compagne à Adam?... Et bien détrompez-vous, les Bardes d'Armorique m'ont raconté que la Femme a compliqué la création divine sans demander l'avis de Dieu. Aguichante et charmeuse, l'ensorcelante créature n'eut de cesse de séduire jusqu'à ce que tout ce qui n'était que Sexe, Accouplement, Procréation, deviennent l' « **Amour** » : un péché contre la nature humaine programmée par le Divin !*

*Quand Ève fut déposée par Dieu le Père, dans les sabots d'Adam, elle était nue. Son habit de nature ne surprit pas le Premier homme ; toutefois, privé du plaisir de déballer lui-même son cadeau, et n'ayant reçu aucune instruction particulière du Créateur quant à son usage, il s'en désintéressa ! Certes, il avait bien remarqué les agréables rondeurs qu'elle portait sur la poitrine, mais il s'était dit que ce pouvait être une réserve d'eau judicieusement placée là pour permettre à la Femme d'escalader les Monts d'Arrée sans boire, tout en portant des charges sur son dos ! Son observation n'allait pas plus loin.*

*Du haut de son nuage, Dieu était fort dépité en constatant que son humanité ne se développait pas ; D'impatience, il cria au couple premier : « **Croissez et multipliez !** » Cela ne changea rien au problème, Adam n'avait pas appris à se servir de la Femme, et celle-ci ne savait pas encore réclamer sa part de considération conjugale. Adam pensait tout simplement que la Femme était le premier animal domestique et, tant que les pommes n'étaient pas mûres, Ève pouvait, à la rigueur, lui servir de réserve de nourriture !*

*Pâle de rage face à l'inertie improductive du couple initial, le Créateur piétinait son auréole sur le bord de son nuage. Il comprit qu'il lui faudrait aider "Sa" créature à découvrir les secrets de son humanité, aussi descendit-il en paradis terrestre pour y donner la première leçon de sciences appliquées. Il convoqua Adam, fit quelques dessins sur le sable, esquissa des gestes bizarres, conseilla d'observer la manière adoptée par les animaux pour se reproduire, bref ! il tenta d'expliquer le Kama-Soutra à cet ignare d'Adam. Quand celui-ci comprit enfin, il en devint rouge de confusion et s'exclama :*

*« **Et bien ! ... Je n'aurais jamais cru cela de vous Seigneur !** »  
« **Exécution !** » lui intima Dieu.*

*Discipliné, Adam s'exécuta promptement. Il attrapa Ève par les cheveux, la flanqua par terre, et fit tout ce que le Créateur lui avait ordonné de faire. Il ne trouvait pas cela très correct, mais les ordres sont les ordres, ceux de Dieu sont des Commandements, ils ne se discutent point ; d'autant que l'exécution de cet impératif divin s'était révélée fort agréable, éveillant miraculeusement des sens ignorés jusqu'ici. Avant cet ordre, seule la consommation des pommes lui était un plaisir ; désormais il aurait les pommes, et la Femme ! Il pensa que le paradis était bien organisé, puis se tourna vers le mur et se mit à ronfler.*

*Évidemment, Ève ne dort pas cette nuit là. Elle regarda le visage de l'Homme qui, divinement, venait de la faire femme, elle pleura de bonheur. Pour la première fois au monde, un homme fut beau pour une femme.*

*Bien sûr, et vous le savez, l'homme est d'une nature simple. S'il n'avait tenu qu'à lui, ce service commandé du sexe s'en serait toujours tenu à sa forme originelle, c'est à dire à assurer une simple fonction de reproduction. Mais vous le savez aussi, la femme est d'une nature compliquée, aussi le malentendu fonctionnel de la sexualité commença avec la première étreinte. Pour l'homme, quand la femme éveille en lui ses forces vitales, son idée est de l'attraper par les cheveux, de la flanquer par terre, de s'ébattre dessus, de mugir de plaisir, puis de se tourner contre le mur pour dormir ; il n'en est pas de même pour la femme.*

*Pendant longtemps les choses se sont passées ainsi mais, à côté du ronfleur, la femme se faisait son petit cinéma. Pourvu qu'elle ne parle pas trop fort pendant le coït, ce qui l'aurait empêché de se concentrer, l'homme n'y trouvait rien à redire. Après l'accouplement, la femme prenait la tête de l'homme entre ses mains, l'embrassait, le caressait, le regardait en pleurant. De caresses, de tendresses, de promesses, elle imagina de parfumer sa couche, de fleurir son seuil, de dessiner des cœurs entrelacés sur les parois de sa caverne, d'écrire des serments de poésie, de chanter la douceur du moment, bref ! de bâtir un tas d'artifices en communication qui, désormais, imposaient de passer par l'Amour avant d'atteindre le sexe.*

*L'histoire de l'Amour, c'est cela : l'habillage d'Ève que Dieu a livrée sans emballage à Adam ! Il s'agit en fait de la civilisation donnée à l'Homme par la Femme, du déniaisement d'un naturel par une amoureuse de l'artifice, du refus d'un acte primitif voulu par le Créateur pour en faire un... péché originel, dont les Bretons et les Bretonnes font agréablement leur affaire.*

*Vingt-cinq siècles de philosophie n'ont pas cherché autre chose qu'à comprendre le monde, l'homme, les dieux, la nature et le reste. Mais on en est toujours au même point qu'à l'origine des questions : D'où venons-nous ? Qui sommes-nous ? Où allons-nous ?...*

## ***Le Commencement du monde.***

Franchement, on se demande pourquoi Dieu, cet esprit d'en haut, aurait voulu placer Adam et Ève dans son paradis si c'était pour les en chasser aussitôt ? Pour une pomme ? ... Cela ne tient pas la logique d'un ciel parfait ! Aussi je vais vous conter la véritable histoire du commencement du monde tel que mon aïeul breton me l'a contée.

*C'était avant l'instant de l'origine des temps, avant que les premières particules de matière et de lumière apparaissent dans l'espace. En ce temps originel, Dieu et le Diable vivaient en bonne intelligence, se partageant le néant sans y trouver de plaisir ni même de déplaisir. En fait ils s'ennuyaient à mourir, mais c'était là une extrémité à exclure dans leur état d'éternité. C'est au cours de l'une de ses éternités que Dieu se prit à dire au Diable :*

*- **J'éprouve une envie de créer pour me désennuyer !***

*- **Tiens ! Cela me paraît une bonne idée, lui répondit le diable. Peut-être pourrions-nous ainsi donner un commencement à ces éternités qui n'ont nul repère !***

*- **Donner un temps au vide ? Oui, pourquoi pas ? Mais qui va le compter ? Et pour en faire quoi ? Il nous faudrait créer un monde qui en fasse son affaire.***

*- **Bien sûr, un monde animé et cadencé au rythme du temps, un monde qui bouge, simplement parce que le temps sera mouvement. Mais on ne peut pas bâtir un monde sans terre ? fit remarquer le diable.***

*- **Exact ! dit Dieu, mais de la terre il y en a au fond de l'eau, tout au fond des abysses du néant. Descends jusqu'en elles, plonge, et ramène-m'en une poignée.***

*- **Bonne idée, dit son compère.***

*- **Va mon frère, mais avant de plonger n'oublie pas de dire à haute voix : "Par la force de Dieu jointe à celle du Diable, le monde sera créé". Ainsi tu atteindras les fonds, là où se trouve l'argile primordiale.***

*L'œil sournois, le diable fit un signe d'accord mais, arrivé au bord de l'eau, il ne prononça que la moitié de la formule divine : **Par la force du diable, le monde sera créé.** Puis il sauta dans l'eau, brassa énergiquement pour plonger mais, malgré ses efforts, il ne parvint pas à s'enfoncer dans l'élément liquide. De colère, il tendit les poings vers un ciel imaginaire, et hurla de nouveau : **Par la force du diable ! ...**, et des pieds et des mains, il s'acharna à fendre l'eau, soulevant des nuées d'écume sans toutefois parvenir à s'ouvrir le chemin des profondeurs. Alors, de dépit et de rage contenue, il murmura : **par la force de Dieu jointe à celle du diable ...** Alors les eaux s'ouvrirent et l'accueillirent. D'une poussée satanique, il se propulsa au fond des abîmes, y arracha une poignée de terre, et remonta dans les nuées de l'univers où il remit sa récolte à Dieu. Celui-ci la pétrit, en fit quelques boules, s'attarda sur l'une d'elle dont la teinte bleutée lui plaisait, puis les jeta dans l'espace en un*

vaste mouvement tournant et en lançant sa fameuse formule magique : **Et que la lumière soit !**

- **Voilà le monde créé, fit le diable, mais en quoi cela va-t-il nous distraire ?**

- **C'est vrai, reconnu Dieu, ce tourbillonnement de matière va nous donner le tournis. Nous avons l'espace, le temps, la lumière, la matière, mais j'ai comme l'impression qu'il manque quelque chose !**

- **Oui, un "truc" qui nous surprenne en étant à contre temps du reste, une chose qui nous plaise et nous déplaise en même temps, enfin un machin qui se croit obligé de s'occuper de nous.**

- **Tu as raison le Diable, il nous faut créer la "Vie", une matière à la fois visible et invisible, un produit sachant que nous sommes ses créateurs et nous parle en conséquence. Va me chercher d'autres argiles, nous allons fabriquer la matière vivante.**

Le diable retourna dans les abîmes de l'espace, prononça la bonne formule, ramena une poignée d'argile originelle. Alors Dieu se mit à fabriquer des créatures pour les installer sur cette petite boule dont la couleur bleue lui avait bien plu quand il avait créé le monde. Dès ce moment, l'humanité grandit et proliféra, mangeant sans distinction tous les fruits que portaient les arbres de la création. Les hommes vécurent, d'autres vieillirent, certains moururent. Au bout d'un temps maintenant compté par les hommes, le Diable se plaignit à Dieu, dans tout cela, il n'avait rien à faire pour s'occuper :

- **Partageons-nous cette humanité qui compte si bien le temps, proposa-t-il. A toi les Vivants, et à moi les Morts. Tu t'occupes des corps, et moi je m'occupe des âmes !**

- **Ainsi soit-il !** répondit Dieu qui s'empressa de multiplier les années d'existence des Vivants afin que son royaume de lumière soit plus peuplé que le royaume des ténèbres de son compère d'éternité.

Puis la Vie passa et, avec les comptes du temps, la mort fit que la part du diable s'accroissait inexorablement. Alors Dieu en vint à regretter d'avoir partagé le destin des hommes avec le diable. Pour tenter de trouver une solution lui permettant de rompre ce pacte de création, il décida d'interroger les plus sages de ses créatures humaines : **Adam, Abraham, Moïse, Joseph**, sur le moyen lui assurant de reprendre en main le sort des âmes terrestres. Les Anciens de l'humanité n'avaient pas de solution miracle à proposer, aussi demandèrent-ils un délai de réflexion, ce qui leur fut accordé. Après de longs moments de silence perplexe, ces Sages estimèrent que le diable était sans doute le plus à même de leur donner un conseil pour sortir Dieu de son embarras. Ils allèrent donc lui demander s'il connaissait le moyen de renier un serment. Sans connaître l'objet de cette enquête, le diable leur répondit que cela était impossible sans risquer d'encourir les malédictions conjointes de Dieu et du diable, ce qui bien sûr fit sourire les Patriarches. Cependant, ajouta le diable poussé par sa malice, si je voulais me défaire d'une contrainte trop lourde prise par un engagement du père, j'engendrerais un fils. Il ne serait pas lié à la parole engagée par son père, et pourrait ainsi rompre un serment initial.

Les Grands Anciens de la terre quittèrent fort poliment le diable en le remerciant chaleureusement de son conseil, puis s'en allèrent rapporter à Dieu les paroles de son compère en malice. Dieu demeura pensif, il ne savait pas comment s'y prendre pour engendrer un fils, son éternité ayant omis de lui apprendre. Il en perdait le boire et le manger, et il délaissait les affaires du monde. Fort intrigué, le diable vint alors s'enquérir des raisons du souci divin :

- **J'aimerais, lui dit Dieu, avoir un fils qui me ressemble, mais je ne sais comment faire !**

- **C'est pourtant facile, lui dit le diable. Tu cueilles un bouquet de fleurs, et tu le fais porter à une innocente mortelle. Dès qu'elle en aura respiré le parfum, elle se retrouvera enceinte de tes œuvres. Tu auras simplement à accompagner sa vie !**

*Dieu suivit ce conseil, et il envoya son page Gabriel à la jeune Marie qui, fort troublée de cette visite, ne manqua pas d'être prise d'enfant par les effluves du bouquet offert. On connaît la suite : un vieux charpentier nommé Joseph, épousa Marie et éleva son fils Jésus. Celui-ci fut un enfant très studieux pour apprendre comment il pourrait corriger les résultats de la partie gagnée par le diable. Aussi, quand il eut trente ans, inspiré par Dieu son père, Jésus se rendit chez le diable et lui dit :*

***- Je viens chercher l'âme des morts qui peuplent ton royaume d'ombres.***

***- Tu ne peux pas me les prendre, lui fit remarquer le diable, j'ai signé un pacte de partage de la matière vivante avec ton père : à lui le corps des Vivants, à moi l'âme des Morts !***

***- Je n'ai pas signé ce pacte, lui dit Jésus. Il ne m'engage pas, tu l'as dit toi-même aux hommes. Alors je reprends cette part du domaine divin.***

*Se voyant berné par la descendance divine, le diable quitta alors son royaume des ténèbres pour s'installer sur la terre afin d'y faire la chasse aux âmes que le fils de Dieu entendait lui disputer. Il y sema bien sûr la zizanie, excitant les hommes contre ce Christ qui lui volait sa part d'humanité, tentant Judas afin qu'il le livre à ceux qui le détestaient, semant le doute dans l'esprit de Pierre pour qu'il renie trois fois son maître, etc. Il insuffla aux créatures de la terre, l'idée d'un péché originel remettant en question l'équité d'un Dieu de Justice et de Bonté. Désormais les Vivants de la terre devaient croire autant en Dieu qu'en Diable ; ce dernier risquait, à tout moment, de s'emparer de leur âme pour se venger d'avoir été berné.*

*Telle est la Vérité du monde que nous conte cette vieille histoire bretonne du Commencement du temps et de l'espace, c'est celle d'un reniement pour la conquête de l'âme des hommes. Que la paix de l'esprit soit sur ceux qui la connaissent !*

*Quel chemin faut-il prendre pour arriver au ciel ?*

## ***Le premier pas***

Ceci est un conte du pays bigouden, il se colporte encore dans nos fêtes de campagne, quand un vieux barde raconte aux jeunes mariés comment Dieu décida que ce serait à l'Homme de faire le premier pas dans la danse de l'amour.

*C'était aux temps anciens, à la lisière du temps qui fit naître l'amour avec l'humanité. L'origine de la Vie y était encore un don du ciel, une semence extraterrestre soumise aux humeurs du divin.*

*Le Créateur du monde venait de pétrir l'Homme et la Femme dans l'argile primordiale, et d'insuffler la vie à ses statuettes. Toutefois, comme il ne savait pas encore ce qu'il allait faire de ses créatures, il les éloigna l'une de l'autre afin que la curiosité, propre à toutes les nouveautés, ne les incita point à faire connaissance plus tôt qu'il ne le désirait ! Il plaça donc l'Homme dans une cabane, en forêt, et installa la Femme dans une hutte, près de la rivière. Et comme il souhaitait retrouver ces lieux d'un simple coup d'œil sur sa géographie terrestre, il traça ensuite un chemin, bien droit et bordé de grands arbres, pour relier la cabane de l'Homme à la hutte de la Femme.*

*Mais, je vous l'ai dit, Dieu n'avait pas encore terminé son ouvrage, ses créatures ne voyaient pas ! Leurs yeux n'étaient pas encore ouverts, de telle sorte que l'un ignorait l'existence de l'une, et réciproquement. Toutefois, et voulant se préserver d'un hasard de rencontre aveugle de ses matières vivantes, Dieu imagina un moyen d'être avisé si l'une ou l'autre de ses créatures s'engageait sur le chemin. Il déposa, sur la piste tracée par ses soins, une couche de feuilles sèches afin que le bruit des pieds écrasant les feuilles, l'alertasse ; puis il vaqua à ses occupations divines.*

*L'Homme et la Femme ne pouvaient s'éloigner de leurs demeures sans que Dieu en soit averti par l'indiscret feuillage, ce qui lui permettait alors d'intervenir et de se révéler Maître des destins en remettant immédiatement ses créatures tâtonnantes sur la bonne voie de leur espace limité. Ainsi l'Homme faisait simplement le tour de sa cabane pour cueillir à tâtons, des baies et des fruits pour se nourrir, alors que la Femme cherchait, au doigté, sa pitance dans les herbes des berges de la rivière. Toutefois, si chacun ignorait l'existence de l'autre, certaines résonances de sons et certaines effluves d'odeurs leur permettaient d'imaginer que la vie devait exister ailleurs que dans leur ombre. Mais la volonté de Dieu était que ses deux espèces d'humains vivent éloignées l'une de l'autre, afin de n'être point tentées par un péché d'alliance de chair, de sentiment ou de destin qui n'aurait pas été programmé par ses soins. Dieu entendait tout contrôler et ne pas laisser ses créatures lui imposer leur humanité. Il se voulait seul juge de la Vie !*

*Puis, un jour, par simple inadvertance, en cherchant à tâtons sa pitance, la Femme déranger un Serpent qui, par instinct défensif, lui cracha son venin au visage. Pour se débarrasser du liquide visqueux, la Femme s'essuya de ses mains, mais se griffa la figure, s'infligeant involontairement une blessure de paupières qui lui ouvrit les yeux. Observant alors, et pour la première fois son environnement terrien, la Femme commença par se laver dans la rivière où, surprise, elle aperçut son image se refléter dans l'onde. Elle regarda*

ensuite ce chemin au bout duquel se trouvait la cabane de l'Homme, et eut la tentation de l'emprunter. Mais la vue du lit de feuilles sèches qui le recouvrait, lui fit pressentir qu'il y avait là un piège qu'il valait mieux éviter. Elle se dit que Dieu, cet éternel indiscret qui veut toujours tout savoir, souhaitait sans doute être à l'écoute de ses moindres faits et gestes, le bruit des feuilles froissées devait l'avertir de son passage sur ce chemin bien trop droit pour être honnête. Or la Femme n'était pas d'humeur à laisser Dieu disposer d'elle à sa divine guise, aussi, profitant d'un léger vent de printemps, elle repoussa les feuilles sèches sur le bord du chemin, et les remplaça par des feuilles fraîchement cueillies sur les arbres proches, afin que Dieu ne s'aperçut point du désamorçage de son piège. En toute discrétion, pendant que Dieu dormait, la Femme emprunta le chemin et se rendit chez l'Homme pour lui ouvrir les paupières.

C'est ainsi que l'Homme et la Femme firent connaissance. Ils échangèrent leurs impressions et troquèrent leurs expériences, puis, quand la nuit tomba, ils passèrent à des occupations plus humaines mais que le respect dû à leur intimité ne m'autorise pas à commenter. Il n'en demeure pas moins qu'il se dit maintenant que Dieu ne fut pour rien dans la création terrestre de l'humanité qui a suivi ! Quand le jour se leva, la Femme dit à l'Homme qu'elle devait regagner sa hutte avant que Dieu s'aperçoive de son absence, toutefois le soir même, l'Homme pourrait à son tour la rejoindre au bout du chemin de la Connaissance. Puis elle regagna sa hutte avec les premières lueurs de l'aube.

Quand Dieu s'éveilla, il jeta machinalement, par-dessus son nuage, un coup d'œil sur sa création, il n'y vit que de l'ordinaire : la Femme se lavait dans la rivière, l'Homme ramassait une brassée de bois mort, le chemin portait sa couverture de feuillage. Il ne se préoccupa donc pas plus longuement du sort si bien réglé de la Terre, et s'en fut batifoler avec les Anges jouant à cache derrière les étoiles. Il savait bien qu'il serait averti du moindre fait divers survenant sur le chemin de l'évolution.

À la nuit tombante, à l'heure où habituellement chien et loup s'amuse à échanger leurs ombres, l'Homme, qui avait pris goût à la Femme, emprunta à son tour le chemin pour rendre la politesse à sa voisine. Toutefois, l'ardeur du soleil du jour avait séché les feuilles déposées fraîches la veille sur le sentier ; aussi, dès qu'il les piétina, le bruit attira l'attention de Dieu qui descendit vivement de son estrade céleste pour interpellier vertement l'Homme :

- **Où vas-tu, l'Homme ?**
- **Je vais me rafraîchir à la rivière, Seigneur.**
- **À la rivière... dis-moi plutôt que tu vas voir la Femme !**

L'Homme ne répondit pas, mais il baissa la tête. Il ne voulait pas dévoiler le secret de l'amour que lui avait révélé la Femme, cela ne regardait pas un Dieu nullement censé s'occuper des soins d'humanité des créatures de la Terre.

- **Puisqu'il en est ainsi, dit alors Dieu à l'Homme, puisque le premier, tu as foulé le chemin de la Connaissance, tu es maintenant condamné, toi et ta descendance, à toujours faire le premier pas en direction de la Femme.**

Abandonnant l'Homme à son destin d'humain, Dieu, un tantinet vexé, regagna son nuage en jurant ses grands dieux qu'il laisserait désormais l'Homme suivre son chemin, sans surveiller ses rencontres avec la Femme.

C'est depuis ce temps là, nous racontent les Anciens, qu'il est d'usage pour l'Homme, de faire le premier pas vers la Femme qu'il souhaite inviter à partager son humanité.



*La mémoire du temps ne connaît pas les préjugés tenaces de la Science,  
elle est le sens de l'existence de ce qui fut.*

## **L'âme des arbres**

*Dans une ferme de la campagne de Kervennec, une bourgade d'Argoat aux pieds de la Montagne Noire, vivaient, il y a maintenant une paire de siècles, un couple de paysans qui ne se plaignaient pas de son destin. Ils prenaient le temps comme il se présentait, payant ses épreuves avec la sueur de leurs fronts. Ils s'estimaient heureux sur une terre difficile, mais qui était à eux par héritage de famille. C'était de braves gens, sachant que le bonheur de vivre est de récolter ce que l'on a semé. Aussi les jours s'écoulaient, sans même les compter. Le soleil et ses saisons leurs faisaient office de calendrier et la cloche de l'angélus du soir mettait fin à leur journée de labeur.*

*Par une fraîche nuit de la pleine lune de novembre, il leur advint cette bouleversante vision. Toute la journée, sans même prendre un moment de repos, Loeiz (qu'en Haute Bretagne on prononce Louis) s'était acharné à creuser des souilles dans la terre pierreuse de son tref (son lieu, sa terre, en langage de Basse Bretagne). Il comptait y planter de jeunes pommiers pour remplacer ceux abattus par la tempête de l'hiver précédent. Le soleil touchait la ligne d'horizon du couchant quand il s'épongea le front, rangea ses outils et entra dans sa chaumière où se trouvait déjà sa femme. Il lui dit :*

*- Aziliz (que l'on prononce Cécile ailleurs qu'en Bretagne), chez les riches, il est d'usage à la fin d'une grosse journée, de faire un bon repas, de boire son soûl, de chanter et de danser. Bien sûr, nous ne sommes pas assez fortunés pour festoyer ainsi, mais nous pourrions peut-être nous offrir un dîner de bon goût. Qu'en penses-tu ? J'ai une grande envie de crêpes de blé noir et d'une bolée de cidre.*

*Aziliz fixa Loeiz avec un triste regard, hocha la tête et soupira :*

*- Je suis bien lasse après ma journée de lessive au lavoir. Mon dos est rompu et j'ai hâte de dormir. Et puis de toute façon mon pauvre homme, nous n'avons plus une seule pincée de farine dans la maie. Avec quoi pourrions-nous faire des crêpes ?*

*- Qu'à cela ne tienne ! répliqua vivement son époux. Je me sens assez de courage pour aller jusqu'au moulin chercher ce qu'il nous faut.*

*Sa femme sourit avec indulgence et, tout guilleret, Loeiz s'en fut au moulin par le sentier qui menait au bord de l'Odet alors que les dernières lueurs du jour s'éteignaient. Il fut aussitôt environné par les fantômes de la nuit que l'éclat de la lune animait. Toutefois, le chemin creux bordé d'arbres était long et sombre, au point que Loeiz ne put avancer qu'en aveugle et en traînant ses sabots. Au bout d'un temps de marche, la fatigue commença à peser sur ses épaules. Il décida de s'accorder un moment de repos. Il s'assit sur la pente de l'un des talus qui encadrait la sente. Nulle brise ne soufflait, et pourtant là-haut, dans la pénombre du feuillage, la cime des arbres bruissait curieusement en projetant un jeu d'ombres et de lumières de lune dans la coulée du sentier.*

À quelques pas de lui, Loeiz remarqua deux bouleaux, bien reconnaissables à leur écorce blanche, penchés l'un vers l'autre au-dessus du chemin creux. Ces deux arbres mêlaient leurs branches comme s'ils désiraient s'étreindre et, seuls parmi les arbres et les haies endormis, murmuraient un langage de feuilles. Intrigué, Loeiz écouta attentivement. Un frisson lui parcourut l'échine : ce murmure ressemblait à s'y méprendre, à un chuchotement de voix humaines... Il écouta encore, se retenant de respirer et comprimant les battements de son cœur. Il entendit alors, distinctement, le bouleau de son talus dire à celui d'en face :

**- Tu as froid Arzhel ? Tu trembles.**

Et il entendit l'autre bouleau lui répondre :

**- Oui Jakez, je suis glacée. Heureusement cette nuit, la femme de notre fils va cuisiner des crêpes à la ferme. Il y aura un bon feu de cheminée. Dès qu'ils seront couchés, nous pourrons aller nous chauffer aux braises.**

**- Oui Arzhel, nous irons nous chauffer à notre cheminée, répondit l'autre bouleau.**

Loeiz se sentit comme pétrifié : c'était la voix de ses vieux parents emportés un an plus tôt, qu'il venait d'entendre. Il serra sa pelisse contre sa poitrine, se redressa sans bruit comme s'il craignait de déranger la vie nocturne et, trébuchant et courant, il dévala la sente qui menait à la rivière sur laquelle était le moulin. Il réveilla le meunier à grands coups cognés contre la porte, acheta sa farine et, aussi vite qu'il le put, rentra chez lui.

À l'attendre, Aziliz s'était endormie sur le banc, à côté de la cheminée. Elle s'éveilla en sursaut quand il entra. Il n'osa pas lui conter l'étrange rencontre qu'il venait de faire. Il ranima la cheminée en la chargeant d'une grosse souche puis, devant l'âtre et se voyant l'un et l'autre tellement fatigués que, renonçant à son dîner, Loeiz prit la main d'Aziliz et l'entraîna vers le lit clos. À peine couchée, sa femme s'endormit.

L'œil grand ouvert, Loeiz resta à veiller, guettant par la fenêtre les ombres nocturnes. Au lointain clocher du village, il entendit sonner minuit. Soudain, un bruit de branches agitées le fit sursauter. Il se souleva de sa couche et, à travers la vitre, il vit deux ombres d'arbres surgir du fond de la nuit et s'approcher de la chaumière, comme si elles étaient portées par une vague de terre. La tache blanche des troncs se dessinait sous l'éclat de la lune, marquant l'ombre de la nuit d'une trace verticale.

Une rumeur de feuilles dérangées par le vent emplit la chaumière et la porte s'ouvrit sans bruit. Terrifié, Loeiz enfouit sa tête sous la couette puis, quand il n'entendit plus que le crépitemment rassurant du feu flambant dans l'âtre, il risqua un coup d'œil dans la pièce : deux vieillards étaient assis devant la cheminée, leurs mains tendues au-dessus des flammes. C'était le couple de ses défunts parents. Ils avaient l'air heureux. Loeiz réveilla Aziliz allongée à son côté, aussi doucement qu'il le put. Il lui souffla : **Chut ! Regarde.**

Alors le couple des vivants contempla sans bouger, ce couple de morts qui se chauffaient au bon feu de leur fils. Au bout d'un temps, un grand froissement de feuilles emplit de nouveau la chaumière, et la vision des anciens s'évapora dans la nuit qui redevint ordinaire.

Le dimanche suivant, Loeiz fit dire une messe à l'église de Kervennec pour le repos de l'âme de ses parents qui voyageaient dans l'au-delà de la vie en recherchant la chaleur des vivants. Dès lors, les arbres du chemin creux ne se parlèrent plus et les morts ne revinrent plus se chauffer au Kerloeiz. L'humble vie de labeur paysan de la lande bretonne retrouva son cycle coutumier, comme si l'âme des arbres n'était jamais venue y rendre une visite pour réclamer son repos d'éternité.

*Ne heurte pas les croyances des autres,  
apprends les pour mieux connaître la vérité des tiennes.*

## ***Le « Bleiz » de l'Oust***

C'était au temps jadis, celui où l'on brûlait encore les sorcières pour donner une raison à l'irrationnel de l'imaginaire, c'était le temps où les loups fréquentaient les campagnes, inspirant mille terreurs qui faisaient naître les légendes. C'est une très longue histoire que celle de l'homme et du loup ; de toutes les créatures du monde animal vivant en pays chrétien, le loup était le plus féroce et le plus redouté, à tel point qu'il deviendra synonyme de "démon".

*Dans la lande bretonne de Loudéac qui borde la vallée de l'Oust, résonne encore la légende d'un loup blanc, le « Bleiz » ainsi appelé par nos Anciens, qui narguait tous les chasseurs de la région. Insaisissable, il prélevait sur le bétail du pays, un lourd tribut de nourriture. Son hurlement, d'un octave plus grave que celui des autres loups, était aisément reconnaissable et suffisait à semer la panique dans les troupeaux. Ses empreintes, en particulier celles de ses pattes antérieures mesurant plus de cinq pouces, alors qu'elles ne sont que de quatre pour un loup ordinaire, étaient connues des pisteurs. La ruse et la force de ce démon de la lande semblaient diaboliques et ce « Bleiz » paraissait protégé par quelque sortilège. En une année, il avait massacré plus de deux cents têtes de bétail et avait déjoué tous les pièges et appâts empoisonnés placés sur son chemin ; Puis un jour, sans que l'on sut pourquoi, le grand loup blanc disparu, ramenant ainsi le calme dans la campagne.*

*La légende nous rapporte que des seigneurs chassant à cheval du côté de la lande d'Hilvern, interpellèrent un paysan travaillant à son champ. Ils lui demandèrent s'il n'avait pas aperçu un loup blanc qu'ils traquaient depuis le matin. Peu soucieux de se compliquer l'existence en dénonçant ne fût même qu'un démon, notre homme bougonna qu'il n'avait pas le temps de voir autre chose que le bout de sa houe. Les chasseurs poursuivirent leur chemin.*

*Ce paysan peu causant, était l'un de ces pauvres hères si dépourvus qu'ils doivent, comme l'on dit à Loudéac, et au chien et au loup ! Ce taciturne là était si pauvre, qu'il n'avait même pas pu se trouver une femme pour faire sa soupe et lui chauffer son lit. Il n'avait d'ailleurs même pas un habit convenable pour faire une visite de courtoisie à ses voisins. Aussi ne quittait-il quasiment jamais son coin de terre et passait, aux yeux des villageois de Cadéac, pour l'un de ces primitifs demeurés à l'écart des bienfaits du bon dieu.*

*Rentrant en fin de journée dans la pauvre mesure où personne ne l'attendait, le paysan trouva, couché et se chauffant devant la cheminée où rougeoyaient encore quelques braises d'une souche posée la veille, le grand loup blanc ! Terrorisé devant l'animal qui le fixait de ses yeux jaunes, notre homme n'osait ni bouger, ni parler.*

***- N'aie pas peur, lui dit le Bleiz s'exprimant en breton. Ton silence m'a sauvé des chasseurs. Je veux t'en récompenser. Vois cette bague accrochée à la griffe de ma patte gauche. Prends-la et mets-la autour de ton doigt. Chaque fois que tu la tourneras, le vœu que tu formuleras sera exaucé.***

*Surmontant sa frayeur, le malheureux paysan s'approcha du loup, retira la bague de sa griffe, et la passa à l'annulaire de sa main gauche où elle s'ajusta parfaitement. Le loup éclata alors d'un rire satanique :*

***- Tu viens de sceller un pacte avec Satan, lui dit-il. Et maintenant écoute-moi paysan ! Chaque vœu que tu exprimeras va se réaliser, mais à chaque fois, il te poussera une touffe de crins blancs sur le corps. En me libérant de ce sort d'animal, tu deviendras à ton tour le loup blanc de l'Oust. Durant vingt ans, tu seras immortel, mais avant le dernier hiver de cette échéance, tu devras donner ta bague à un autre humain si tu ne veux pas mourir comme un loup traqué. Après seulement tu pourras reposer en paix, mais n'oublie jamais... avant l'hiver de la vingtième année, et pas un autre ! Puis le loup blanc disparut.***

*Reprenant lentement ses esprits, l'homme crut avoir fait un mauvais rêve. Il regarda sa main gauche, la bague magique était bien à son doigt. Il avait donc parlé avec un loup, et même avec le diable ! De dégoût, il retira l'anneau qui mêlait son sort à celui du démon et le jeta dans la cheminée, pensant par là briser le pacte satanique. En vain. Brûlante, la bague revint d'elle-même s'enrouler autour de son doigt, le condamnant à un nouveau destin.*

*Le temps passa, les saisons aussi. Ignorant tout d'une autre vie que la sienne, l'élu de Satan ne se souciait pas de faire valoir ses vœux. En fait, notre paysan avait presque oublié sa mésaventure et l'usage qu'il pouvait faire de sa bague. Il vaquait paisiblement à ses pauvres occupations de Vilain en vivant des produits de son champ. Cela fut jusqu'au jour de la sainte Catherine où, s'en revenant du marché de Loudéac après y avoir vendu une paire de poulets et quelques légumes, il fut bousculé et jeté à terre par la monture non maîtrisée d'un jeune cavalier.*

*Se relevant en insultant intérieurement le malotru, tout en se frottant les mains salies par la terre du chemin, notre paysan se prit à souhaiter voir ce cavalier à sa place et lui à la sienne. La magie fit qu'il se retrouva à cheval et dans les habits de l'autre gisant à terre, revêtu de ses vieilles hardes. Comme il s'approchait du maladroit pour lui administrer quelques coups du plat de son épée afin de lui apprendre meilleures manières de cavalier, il fut pris à partie par un groupe de paysans. De loin, ils avaient entr'aperçu la bousculade sans toutefois se rendre compte de la substitution des personnages. Dans leur colère, l'un d'entre eux le frappa à la tête avec son manche de fourche, et l'estourbit. Évanoui sur sa selle, il fut emporté par son cheval effrayé par les cris, jusque dans la forêt voisine.*

*Lorsqu'il revint à lui, il était étendu dans l'herbe au pied d'un arbre. Son cheval avait disparu et la nuit était tombée. Il se crut dans un autre monde : une douzaine d'yeux brillants le regardaient ! Une meute de loups lui faisait cercle et, c'est au moment où il fut certain que ce n'était pas une vision imaginaire, qu'il se remémora les paroles du grand loup blanc. En se frottant les mains tout en formulant le souhait de se trouver à la place du cavalier qui l'avait bousculé, il avait accidentellement tourné la bague magique. Son vœu s'était réalisé !*

*L'une des bêtes sortit du cercle et s'approcha pour lécher la blessure qu'il avait au front : un loup le soignait à coup de langue. Il était devenu chef de meute et ses cheveux étaient devenus de longues touffes de crin blanc !*

*Les siècles ont passé, mais la légende est restée. Les vieux bardes de la vallée d'Oust la racontent encore et affirment qu'il leur arrive parfois d'apercevoir, dans la lande du plateau et par nuit de pleine lune, un grand loup blanc cherchant à qui remettre sa bague...*

Dieu ?... c'est un rêve qui nous console du diable.

## ***La langue des Nonnes***

Nous savons que la Raison dispose d'un moyen pour expliquer tout ce qui ne vient pas d'elle : la dérision, afin de réduire à néant les prétentions de l'irrationnel ! C'est là le procédé qu'appliquent les Bretons pour se garder des malédictions du diable tout autant que des prières des Nonnes.

*Il se raconte encore, dans certaines chaumières de Campénéac, une aimable bourgade posée à l'orée de la forêt de Paimpont, l'antique Brocéliande du Moyen Âge, cette parabole de Satan qui paraissait bien connaître le confessionnal des couvents où les Nonnes déposent leurs secrets ; Je la tiens d'un vieux barde de Tréhorenteuc, à l'allure satanique, que j'avais rencontré au cours d'une promenade dans le Val sans retour.*

*Lucifer donc, cet ange de lumière devenu roi des ténèbres après sa révolte contre le despote divin, tomba un jour malade dans l'ancre des enfers. Couché sur son lit de braises, il fut consulté par les apothicaires de son ministère. Les doctes diabolins lui trouvèrent la langue blanche et en déduisirent que le maître du domaine des ombres souffrait d'une faiblesse d'estomac. Ils lui recommandèrent de prendre une nourriture à la fois fortifiante et légère. Lucifer, que de mauvaises langues s'obstinent à appeler Satan sans autre raison que de le calomnier, déclara qu'il n'avait d'appétit que pour un certain mets terrestre excellemment préparé par les femmes dans leurs assemblées : un pâté de langues !*

*Les gens de l'art médical voulurent bien admettre que rien de mieux qu'un tel pâté, ne pouvait convenir à l'estomac du roi. Le plat fut commandé à une auberge renommée et, au bout du temps nécessaire à sa préparation, Lucifer fut servi. Mais il trouva le plat fade et sans saveur. Il fit appeler le chef cuisinier et lui demanda d'où venait ce pâté.*

- ***De Campénéac, Sire. Il est tout frais et cuit de ce matin dans mon auberge par douze commères, ainsi qu'il est d'usage.***
- ***Alors je m'explique pourquoi ce plat est insipide, reprit le prince des enfers. Vous ne l'avez point fait préparer par de bonnes commères. À ces sortes de mets, les bourgeoises travaillent de leur mieux, mais elles n'ont pas de finesse et le génie leur manque. Les femmes du commun s'y connaissent encore moins. Pour avoir un bon pâté de langues chef, souvenez vous-en, il faut l'aller chercher dans un couvent de Nonnes. Il n'y a que les vieilles religieuses qui sachent mettre dedans tous les ingrédients nécessaires : des épices d'amertume, du thym de médisance, du fenouil d'insinuation, du laurier de calomnie, du poivre de contradiction et une grosse pincée de mesquinerie.***

*Je tiens cette parabole satanique, m'a dit le barde, du livre des sermons de ce brave curé de Ploërmel qui fréquentait les couvents et dont les oreilles étaient emplies de rudes confessions.*

« Ne me secouez pas, je suis plein de larmes. »

Baudelaire

## ***Un pacte avec le diable***

*Edern, l'ancien curé de Mûr-de-Bretagne, m'a conté le souvenir d'une histoire vécue au temps où il était jeune abbé. Il était alors chargé de célébrer les services religieux à la chapelle Sainte Suzanne, pour les pauvres gens de ce quartier déshérité de la ville. En fait, cette zone où se situaient les abattoirs, passait pour être une paroisse de cauchemars. Il y avait là plus de misères et de crimes commis que dans tout le bro Breitz.*

*Par un lourd après-midi de juillet, engoncé dans sa soutane, le jeune prêtre se tenait sur les marches de la chapelle, attendant les fidèles qui souhaiteraient faire entendre leur confession. Une femme vint alors l'interpeller d'un air provocant. Sa robe de couleur vive, ses hauts talons, son parfum épicé et son visage fardé, indiquaient qu'il ne s'agissait pas là d'une paroissienne courante, accoutumée aux usages de sacristie. Très jeune malgré son accoutrement et, malgré les sillons de vie marquant déjà sa physionomie, ses yeux reflétaient une sorte de puérilité désespérée. Son regard s'accrochait fixement sur le prêtre et, tout en jouant nerveusement avec ses bracelets et en se dandinant d'un pied sur l'autre, elle déclara :*

- *Ne vous inquiétez pas, l'abbé. Si je suis ici, ce n'est pas pour faire des prières.*
- *Eh bien ! Pourquoi donc êtes-vous venue ? demanda le prêtre.*
- *Ce matin, j'ai simplement promis à ma vieille mère que j'irais à l'église. Comme elle m'attend en bas de la rue, j'entre quelques instants pour lui laisser penser que je me suis confessée.*
- *Entrez mon enfant.*
- *Appelez-moi Agathe, c'est mon prénom.*
- *Je ne le vous demande pas. Mais si cela vous intéresse, sachez qu'Agathe vient d'un nom grec qui signifie « bon ».*
- *Elle est bien bonne celle-là ! Écoutez-moi bien l'abbé : il n'y a pas pire que moi dans cette ville. Je viens de sortir de la maison de correction. Vous entendez : Correction !*
- *L'erreur est humaine mon enfant. L'important est de vouloir se relever de la chute et de se repentir de ses fautes.*
- *Mon seul désir durant cette longue détention, était de sortir de cet enfer. J'ai même prié Dieu pour qu'il me vienne en aide. Mais il devait sans doute être trop occupé pour se soucier d'une fille comme moi.*
- *Peut-être a-t-il simplement refusé de vous aider sur ce point précis, estimant que vous n'aviez pas suffisamment fait pénitence.*
- *Prenez le comme vous voulez, mais je n'ai pas été libérée quand je lui demandais. C'est tout ce que j'ai vu, alors j'ai adressé ma prière au diable !*
- *C'est là un bien grand sacrilège, ma fille. Le diable vous a sûrement réclamé une compensation.*
- *Pourquoi pas ? Vous en demandez bien, vous ! Je lui ai promis que s'il me sortait de là, de faire dix communions sans confession. Je les ai faites et j'ai communié en*

**blasphémant. Et savez-vous ce qui est arrivé ? À la dixième, j'ai été libérée ! Qu'en dites-vous l'abbé ?**

Devant l'horrible aveu, et malgré toute la connaissance qu'il avait déjà de l'humanité, le père Edern pensa se trouver en face du diable lui-même. En frissonnant malgré la canicule, il répondit :

- **Je peux vous assurer que le diable a fait une bonne affaire. S'il vous a rendu la liberté, en échange il vous a pris votre âme.**
- **Ne vous inquiétez pas de mon âme, curé, je m'en charge.**
- **Mais il est sans doute encore temps de la sauver. Votre âme n'est pas encore perdue.**
- **Comment pouvez-vous dire cela ?** cria la jeune femme soudain en colère.
- **Demandez-vous pourquoi vous êtes venue dans cette chapelle dédiée à sainte Suzanne ? Pour faire plaisir à votre mère. Cela signifie que votre mère vous est chère, celui qui aime n'est jamais définitivement perdu. Entrez ici avec moi pour prier, vos peines s'effaceront comme un mauvais rêve.**

La jeune femme se mit à frissonner, comme sous l'empire d'une violente émotion.

- **Je m'en vais,** soupira-t-elle. **Vous ne pouvez plus rien pour moi.**
- **Restez et priez !** implora le prêtre.

Lui tournant le dos, la femme repartit à grands pas comme pour échapper à la tentation.

- **Vous reviendrez,** lui lança le prêtre. **Je sais que vous reviendrez ce soir.**

Il n'obtint pour réponse que le claquement des hauts talons descendant précipitamment les marches de pierre de la chapelle.

En pénétrant dans la maison de Dieu pour aller confesser les fidèles arrivés durant sa conversation avec la jeune débauchée, il se dit que cette jeune fille d'à peine vingt ans, devait être sauvée de l'emprise du démon. Il lui semblait que c'était toute la lutte du Bien contre le Mal qui était en train de se jouer autour de lui. De quelque façon que ce fut, il se devait de combattre les progrès diaboliques de la déprédation des gens de ce quartier, et plus particulièrement celle de la jeune Agathe.

Ce n'était pas une mince affaire. Agathe était convaincue d'avoir signé un pacte avec le diable. Serait-il capable de vaincre une telle croyance ? s'interrogeait-il. Il ne pouvait lutter qu'avec des armes spirituelles et chercher une inspiration dans la prière. Dans l'ombre du confessionnal, il se tourna alors pour entendre l'aveu des solitudes, des détresses, des désespérances. Il distribua les bénédictions et, à chacun de ces pénitents, il demanda en rémission de leurs péchés, de prier durant une heure à genoux dans la chapelle, pour le salut d'une âme qui en avait grand besoin.

Tous s'y appliquèrent. Les uns renonçant à un voyage ou une promenade pour ne pas écourter leur pénitence, d'autres manquant leur rendez-vous. Les paroissiens s'attardaient dans la chapelle pour le salut d'un être qu'ils ne connaissaient pas, mais pour qui ils priaient avec ferveur. Quand le temps des confessions fut passé, les lueurs du soleil couchant éclairaient les vitraux, jouant avec les Saints et leurs miracles. Le prêtre sentait que cette soirée était imprégnée d'une insolite étrangeté.

S'agenouillant devant l'autel, il posa ses mains brûlantes sur le marbre froid, fixant son regard sur le tabernacle comme pour en attendre une révélation. Il commença alors à réciter son premier « Notre père ». Les heures s'égrenèrent une à une, les derniers fidèles avaient quitté la chapelle maintenant éclairée de la lueur vacillante des cierges. Les bruits de la rue s'étaient amortis, laissant le silence accompagner la veillée solitaire du prêtre. Lorsque le bedeau était entré d'un pas traînant pour éteindre les cierges et fermer la porte, il lui avait demandé de laisser ouvert, l'assurant qu'il se chargerait d'éteindre et de fermer. Puis, inclinant la tête, il s'était de nouveau abîmé dans la prière.

*Minuit avait sonné depuis longtemps lorsqu'il perçut un martèlement de talons montant les marches et progressant dans l'allée centrale. L'espoir s'éleva dans son âme. Il ne bougea pas quand Agathe vint s'agenouiller à son côté, mais il ne put retenir ses larmes de paix en l'entendant pleurer.*

*- **Si je ne l'avais pas attendu, me raconta le vieux curé, elle aurait trouvé les portes fermées et passé son chemin pour ne jamais revenir.***

*Devenue dame de charité très appréciée dans sa ville, Agathe est aujourd'hui présidente du secours catholique de sa région.*



« *J'aime les paysans, ils ne sont pas assez savants pour raisonner de travers.* »  
Montesquieu ; 1689-1755.

## ***Campagne d'antan.***

*Les enfants d'aujourd'hui assimilent la fête à la richesse, à la surabondance, à l'excès en toute chose. Il semble qu'il faille maintenant dilapider pour paraître, pour éblouir, pour s'étourdir ! Les jours mémorables qui auraient marqué notre vie ne seraient-ils pas de vrais jours de fête ?...*

*De mon enfance dans la campagne bretonne de Saint-Christophe-de-Valains, sur les rives de la Minette qui va se jeter dans le Couesnon qui nous fait frontière entre la Bretagne de ma grand-mère et la Francia de mon grand-père, j'ai conservé le souvenir de fêtes très humbles mais véritables puisque même aujourd'hui, ma mémoire en a gardé les parfums : l'odeur d'une soupe au lard, la couleur d'une croûte sortant du four à pain familial, la chaleur d'une cheminée, la douceur d'un matelas de foin odorant...la fête des odeurs d'un premier bouquet de violettes, la fête des yeux sur une moissonneuse traçant son sillon dans les blés mûrs, la fête des oreilles au son de la cloche de l'église sonnante l'angélus, la fête du cœur en partageant les marrons grillés dans le poêlon à trous et grignotés autour de la cheminée, la fête... ce n'est pas toujours ce que l'on croit.*

*Il y a près d'un demi-siècle en campagne, les gens étaient nombreux dans les fermes et les bêtes de trait faisaient encore office de tracteur. Il fallait s'entraider et c'était l'habitude de s'assembler pour faire les foins, la moisson, arracher les pommes de terre. Le jeudi, jour où il n'y avait pas école, je rejoignais mon père dans les champs. À la bonne saison, les hommes ne rentraient pas pour déjeuner, ils restaient en place afin de ne pas perdre de temps de travail. À cette époque, les déplacements se faisaient à pieds, en charrette ou à vélo. À midi, les femmes apportaient le repas dans un récipient en fer blanc et à étages pour séparer les aliments. Dans celui du bas qui était le plus profond, elles avaient placé la soupe bouillante avec ses trempes de pain, son morceau de lard, les haricots, le chou et les pommes de terre. À l'étage du dessus se trouvaient des morceaux de poulet sauté à l'oignon avec de la tomate. Enfin dans le dernier étage se trouvait mon régal : un fromage blanc avec une bonne mesure de crème fraîche. Tout cela était accompagné d'une ou deux grosses miches de pain de campagne dans lesquelles chacun se taillait un bon quignon. Selon le nombre de convives, un certain nombre de bouteilles de cidre permettaient aux travailleurs d'épancher leur soif. Dans des serviettes propres, les femmes avaient enveloppé les écuelles, les verres et les cuillères mais chaque homme avait son couteau dans sa poche.*

*Le savoir-vivre breton voulait qu'un repas champêtre comporte la même dignité qu'un repas prit à la ferme, et il y avait une certaine rivalité de réputation à entretenir entre fermiers invitants. On ne mange pas comme des sauvages en Argoat ! Pour moi qui étais en surnombre, j'avais emporté mon éternel casse-croûte à la confiture mais, le caractère extraordinaire de la circonstance, l'ombre des arbres sous lesquels on avait déployé la nappe de grosse toile, l'installation de ce repas champêtre, l'appétit affûté par le grand air,*

*l'animation des convives, et surtout le fromage blanc étalé sur un morceau de pain, conféraient à cette gastronomie des champs une saveur de paradis.*

*Après le repas, les filles remballaient la vaisselle et partaient rejoindre la patronne qui était restée à la ferme. Selon la couleur du ciel, mais surtout selon l'humeur du maître d'œuvre, les hommes s'allongeaient dans l'herbe pour faire une sieste ou reprenaient leurs outils. Quant à moi, je partais visiter les arbres pour dénicher les jeunes pies que, parfois, je m'efforçais d'appivoiser en les ramenant à la maison. Mais comme il m'arrivait d'oublier de fermer leur cage, le chat ne me permettait pas de prolonger mon expérience de dressage. Il existait une fête toute aussi conviviale que le déjeuner champêtre, c'était la fête du cochon.*

*Tous les ans, au printemps, ceux qui disposent d'une soue vont à la foire de Fougère pour acheter le jeune goret qu'il leur faudra engraisser jusqu'à l'entrée de l'hiver. Le connaisseur choisit sa bête en fonction de ses préférences : une belle longueur d'échine est prometteuse de belles pièces de lard, un franc aplomb des jambes présage de beaux jambons, un tempérament vif préfigure la santé et l'appétit pour « gagner en poids ».*

*Soigner un cochon, ce n'est pas peu dire, ni peu faire. S'il profite des betteraves, des rutabagas, des topinambours, des pommes de terre, il lui faut aussi de la verdure. De ce fait, tous les jours en rentrant de l'école, j'étais chargé d'aller effeuiller les branches d'orme et de ramasser des orties. Ce mélange était ensuite haché et ajouté à de la farine de son pour être mélangé à la soupe du cochon qui, à ce régime, gonflait chaque jour un peu plus.*

*Lorsqu'il arrive au terme de son engraissement, généralement en début d'hiver, ce qui permet d'affronter ses rigueurs avec un saloir rempli, il faut « tuer le cochon » ; c'est là tout un cérémonial. Les femmes ont préparé un grand chaudron d'eau bouillante, les hommes amènent le goret qui couine comme s'il savait ce qui l'attend. Ils le hissent et le maintiennent sur la planche du sacrifice. Le tueur enfonce sa lame dans la gorge de la bête qui hurle de plus belle. Le sang coule à gros bouillon dans la bassine de recueil, puis les cris du cochon s'arrêtent. Les femmes brassent alors le résiné dans un savant dosage d'oignons et d'herbes pour en faire du boudin. Les hommes rasent les soies après avoir attendri la peau en versant des seaux d'eau bouillante sur le corps inerte.*

*Le moment de la découpe du cochon par le boucher est impressionnant. L'animal est ouvert dans toute sa longueur. Les tripes s'en vont au ruisseau pour être vidées et lavées ; l'estomac va servir à confectionner l'andouille ; les rognons, les poumons, tout est bon dans le cochon. Ensuite, c'est le tour des pièces nobles : jambons, filets, côtes, échine, lard, qui sont placées sur une table à tréteaux recouverte de linge propre. La "saint cochon" est une journée de rude labeur. Il faut désosser, couper la chair à saucisses, saler les jambons, conditionner les pièces de lard. Tout est animation et, au déjeuner qu'on prendra tard, on mange déjà le boudin frais et les saucisses avec une purée de pommes de terre. Hum ! C'est la fête des ventres pleins.*

*Il faudra une semaine à la patronne pour parachever ses conserves : fritons, saucisses, andouilles, andouillettes, saindoux... une réserve de viande pour affronter l'hiver. Ah ! J'ai oublié de vous dire que cette alchimie de sang, de graisse et de viande, ne se faisait pas n'importe quand, mais qu'il faut tenir compte du ciel, de la lune et d'autres mystérieuses conditions dont seuls les Anciens ont le secret. Une fois le « coup de saindoux » passé et le calme revenu, en fin de journée la patronne dépêche les enfants chez les voisins et parents pour y porter "le présent" : morceau de filet, de lard frais, de boudin, de saucisse... à charge de revanche, le cochon est un lien de convivialité entre voisins.*

*Mais j'ai aussi oublié de vous parler de la chasse qui complète la « saint cochon » ! En effet, lorsque l'on saigne le cochon, il est bon d'avoir prévu de l'accompagner d'un lièvre, d'un lapin, voire même d'un faisan qui permettent de confectionner d'odorants pâtés. C'est succulent sur une tranche de pain croustillant sortant du four. Il faudra que je vous raconte*

*un jour la fête de la chasse en notre campagne, c'est encore un régal de ventre et de plaisirs partagés.*

*Toutefois, et il me faut bien consentir à vous l'avouer, tout n'est pas toujours fête ; comme partout, la campagne a aussi sa part de misère : les incendies de grange détruisant la réserve de foin, la mort des bêtes lors d'une épidémie, l'inondation qui isole et détruit, la tempête qui casse les arbres, arrache les toitures et couche la moisson, etc.*

*Un après midi, lourd et annonciateur d'orage, m'a laissé trace de son souvenir. J'étais allé à vélo, voir un camarade de classe qui gardait les vaches dans une pâture. Alors que nous lisions pendant que le chien faisait son travail de gardien de troupeau, le ciel devint tout noir, plombé et ne cessait de gronder. Les bêtes commençaient à manifester leur inquiétude en se pressant à hauteur de la barrière. **« Je vais rentrer les bêtes, me dit Yoann, ne perds pas de temps et rentre chez toi avant le déluge qui s'annonce. »***

*Je l'aidais à rassembler sa douzaine de vaches sur le chemin de terre qui menait à sa ferme et je repris mon vélo. À peine rentré à la maison, le ciel se débonda. Les éclairs illuminaient les pièces sombres, le tonnerre faisait un boucan d'enfer et de véritables cataractes tombaient sur le toit. Dehors, des branches cassées s'envolaient à l'horizontal et un torrent de boue dévalait par le chemin passant devant la maison heureusement en léger surplomb. Le vent ronflait dans la cheminée, donnant l'impression que toutes les forces de la nature étaient déchaînées. Cela dure, et je m'inquiète en songeant à tout ce qui se dit sur la foudre qui entre par la cheminée, qui sort par le trou de l'évier, qui tue le chien caché sous la table et les vaches dans l'étable, qui met le feu aux écuries, qui fend les arbres. Foudre et tonnerre demeurent toujours des mystères imprévisibles.*

*Enfin, après une bonne heure de tourments sur notre lieu-dit, l'orage est allé plus loin. Nous sortons en même temps que les voisins. Le grand tilleul du pré est fendu de haut en bas, comme par un gigantesque coup de hache. Le toit de l'abri des chevaux a été emporté. L'avoine est couchée, sans un espoir de récolte. Le jardin est dévasté par un ravinement qui a mis à jour les pommes de terre qui sortait tout juste de leurs sillons. Le chemin est encombré de branches cassées. Entre voisins, on se parle doucement, comme on le ferait pour un deuil. Les plaintes et les dédommagements n'avaient pas cours à l'époque, le paysan d'alors était seul pour vaincre, discipliner et subir les colères de la nature. Il faut maintenant remettre les choses en état, en pensant aux lendemains à préparer.*

*Non vraiment, ces moments là ne sont pas ceux d'une fête. Je me demande d'ailleurs si la vie à la campagne, avec ses travaux de tous les jours et ses tâches toujours renouvelées qui n'en finissent jamais : alimenter les bêtes, enlever le fumier et renouveler la paille dans l'étable, porter l'eau, doser l'avoine, couper le bois, faucher l'herbe, sarcler le jardin, cueillir les fruits, ramasser les haricots, remblayer le chemin, changer une tuile, tout en labourant, hersant, semant, moissonnant..., est vraiment une vie dans laquelle il peut y avoir des fêtes ? Au rythme de la nature, l'activité ne s'arrête jamais et mange le temps. Mais n'exagérons rien, il y a aussi des peines faciles : les champignons à récolter dans la rosée des prés, les châtaignes à ramasser sans se piquer les doigts, les cerises à cueillir sur l'arbre en les goûtant généreusement, la mâche à trouver dans les blés coupés, le taureau du voisin qui a défoncé sa barrière pour aller conter pâquerette à une vache en chaleur, etc. Ces moments en compensent d'autres et la campagne offre d'heureuses occasions de conviviales humanités où s'échangent boissons, chants, musiques, danses, récits, contes, secrets, amitiés, qui sont toute l'histoire de mon enfance de campagne.*

*C'est les sabots aux pieds que j'ai fait l'apprentissage de mon humanité au milieu de la nature. Je n'en souhaitais pas d'autre. Mes souvenirs sont portés par le vent d'Ouest qui souffle sur les pacages, ils se promènent sur les galets de la Minette qui arrose*

*nos terres, ils se murmurent avec l'onde frissonnante des seigles, ils ont l'odeur du foin sec et la couleur d'un coucher de soleil. C'est en interrogeant le reflet d'une aurore sur le miroir de l'étang et parce que j'ai dépassé l'âge des vanités, que j'ai souhaité vous faire partager ma mémoire d'un autre temps et l'amour de la terre qui s'y attache. Nos enfants ont besoin d'histoires anciennes pour rêver et de racines pour résister aux tempêtes. « La fête », cette invention saugrenue faite de petites choses et de petits bonheurs qui font le sel de la vie, est le propre de la liberté de l'enfance. Puisse ce courrier de « jour de fête » remplir leurs rêves d'amour pour une nature qui a besoin d'être aimée pour faire vivre la terre, et vous rappeler ce conseil d'un très ancien : « **Si tu vis selon la nature, tu ne seras jamais pauvre ; si tu vis selon l'opinion, tu ne seras jamais riche.** » (Épicure.)*

*L'espérance? oui mais... ranime-t-on un feu avec des cendres froides ?*

## **Le talisman**

*C'est le vicaire de Notre-Dame de Crann qui, voici bien des décennies, me conta cette vieille histoire, je me suis souvent demandé qu'elle pouvait être son origine.*

*Il y a plus d'un siècle, dans sa maison de Coatplencoat, ce village perché dans les Montagnes Noires, la famille Gallouédec passait la soirée dans le salon où brûlait un bon feu de cheminée. La nuit de janvier était tombée, le père et le fils, un solide célibataire d'une trentaine d'années vivant chez ses parents, jouaient aux échecs alors que la mère tricotait paisiblement près d'eux après avoir rangé la vaisselle du souper. Yann, le fils, avait annoncé que l'un de ses anciens camarades de régiment, rencontré au marché de Châteauneuf-du-Faou, avait promis de leur rendre visite. Il rentrait d'un long séjour en Inde où il avait vécu diverses aventures qu'il se proposait de raconter.*

*- Je serai étonné que ton camarade vienne ce soir avec le vent qu'il fait, dit le père.*

*- Il ne craint pas les caprices du temps, répondit Yann. Tiens ! je crois que le voici ajouta-t-il tandis qu'un bruit de pas lourds se faisait entendre sur le gravier de l'allée. Il se leva pour recevoir le visiteur et revint accompagné d'un robuste gaillard qu'il présenta à ses parents en disant simplement : le sergent Erwan Pennec qui nous arrive de Chandrapur, en Inde.*

*L'ancien soldat serra la main des parents et prit place à côté du feu dans le fauteuil avancé, tout en regardant d'un air heureux le père Gallouédec sortir le carafon et les verres. La discussion s'engagea sur des sujets divers et sur les aventures de chasse d'Erwan au pays des Indous.*

*- J'ai rencontré des hommes qui vivaient encore comme des animaux, chassant le tigre et l'éléphant en hordes, avec des haches de pierres et des bâtons dont la pointe était durcie au feu. Ils s'alimentaient uniquement avec les produits de leur forêt, ne connaissaient pas le fer et se contentaient de construire des huttes de branchages au fur et à mesure de leurs déplacements. On m'a dit qu'ils mangeaient la cervelle de leurs morts afin de pas se laisser perdre l'esprit des Anciens, conta l'aventurier.*

*Au troisième verre d'eau de vie de pommes, la langue du visiteur se délia encore plus, à la grande joie de la famille Gallouédec qui ne quittait pas des yeux cet aventurier venu de si loin pour leur conter ses exploits guerriers, de chasses aux tigres, de catastrophes inouïes et des curieuses peuplades.*

*- Et cette histoire de queue d'éléphant que tu avais commencée l'autre jour ? interrogea Yann.*

*- Oh ! elle n'est pas intéressante, répondit vivement l'ancien soldat. Il n'y a là rien qui vaille la peine d'être raconté.*

*- Une queue d'éléphant ?... fit madame Gallouédec, cela doit être curieux.*

*- Oui, bien sûr, mais son histoire relève de la sorcellerie, répondit Erwan d'un ton dégagé, comme s'il considérait cela comme une affaire des plus banales. Leur curiosité attisée, ses trois auditeurs se penchèrent vers lui en disant : Racontez !*

- **À la voir**, dit le sergent en fouillant dans sa poche, **on dirait un simple morceau de vieux cordage effiloché. Elle est desséchée et racornie comme une momie.** Il sortit l'objet de sa poche et le posa sur la table. Madame Gallouédec recula en faisant la grimace devant ce morceau de corps tranché qui avait appartenu à un être vivant, alors que Yann s'empara de la queue pour l'examiner avec intérêt.

- **Elle a été ensorcelée par un fakir de la vallée de l'Indravati où j'avais installé mon campement durant une saison de chasse, reprit l'ancien soldat. Ce vieux sorcier prétendait montrer que le destin est seul maître de notre vie, et que ceux qui veulent en détourner le cours le paient toujours chèrement. Or cet objet détient un réel pouvoir de magie : les hommes peuvent obtenir de lui la réalisation de trois souhaits !**

Les Gallouédec sourirent à l'évocation de cette histoire de contes de fée d'antan et Yann demanda :

- **Eh bien ! Pourquoi n'as-tu pas fait les trois souhaits ?**

Erwan le regarda d'un air songeur.

- **Je les ai faits, et c'est pourquoi je suis encore en vie aujourd'hui**, dit-il en blêmissant.

- **Se sont-ils réalisés ?** demanda madame Gallouédec.

- **Oui**, répondit l'ancien sergent. Ses dents heurtèrent fortement le bord du verre qu'il portait à ses lèvres.

- **Quelqu'un d'autre a-t-il aussi émis des souhaits ?** interrogea monsieur Gallouédec.

- **Celui à qui la queue avait été donnée par le fakir, a vu se réaliser ses trois souhaits. Je ne sais quels étaient les deux premiers, mais le dernier a causé sa mort. C'est ainsi que cette queue magique est tombée entre mes mains.**

Sa voix était si grave qu'un lourd silence s'établit dans la pièce. Puis Yann le rompit.

- **Si tu as fait tes trois souhaits, cette queue enchantée ne peut plus te servir. Pourquoi la gardes-tu ?**

- **Une lubie sans doute**, dit lentement Erwan en levant la tête. **J'ai bien pensé la vendre... mais je n'ai pu m'y résoudre. Elle a causé assez de malheurs.** Il ramassa la queue momifiée, la contempla un moment et, brutalement, la jeta dans le foyer de la cheminée.

Yann poussa un cri, empoigna les pincettes et la retira rapidement des flammes.

- **Il vaudrait mieux la laisser brûler**, dit le visiteur.

- **Si vous n'en voulez plus**, dit monsieur Gallouédec, **donnez-la-moi.**

- **Non ! Je ne vous la donnerai pas mais ne peux vous empêcher de la retirer du feu. Toutefois, si vous la gardez, ne me rendez pas responsable de ce qui arrivera si vous faites usage de son sortilège. Il est mortel.**

- **Comment faut-il s'y prendre ?** demanda monsieur Gallouédec en examinant le talisman.

- **On le tient dans sa main droite et on formule son souhait à haute voix**, précisa Erwan. **Mais vous êtes avertis des conséquences.**

L'aventurier se leva et prit congé en abandonnant le mystérieux talisman à ses hôtes.

Sitôt la porte refermée sur le conteur, le père Gallouédec prit la queue d'éléphant en main, la considérant d'un air perplexe.

- **Ma foi, je ne vois pas ce que je pourrais bien souhaiter**, dit-il lentement.

- **Si tu avais seulement de quoi achever de payer la maison, tu serais heureux de ne plus avoir à te soucier des échéances**, lui dit Yann en posant la main sur l'épaule de son père. **Souhaite donc d'avoir cinq cents francs. C'est la somme qu'il te faut.**

Monsieur Gallouédec sourit en doutant de cette possibilité miraculeuse et, tout en tenant le talisman dans sa main droite, dit à haute voix :

- **Je souhaite avoir cinq cents francs.** Puis, en frissonnant, poussa un cri étrange en lâchant la queue momifiée : **elle a bougé ! Alors que je prononçais mon souhait, la queue s'est agitée en se tortillant comme un serpent dans ma main...**

Après avoir ramassé et posé l'objet animé sur le manteau de la cheminée, pensifs les deux hommes reprirent leur siège auprès du feu, achevant de fumer leur pipe. Dehors le vent d'hiver soufflait de plus belle. Un silence inaccoutumé régna dans le salon jusqu'au moment où le couple de parents se retira pour aller se coucher.

- **Sans doute trouverez-vous le magot au milieu de votre lit**, dit Yann en riant et leur souhaitant bonne nuit.

Le lendemain matin, au petit déjeuner, alors que les premières lueurs de l'aube dévoilaient un ciel dégagé des nuages de la veille, les Gallouédec rirent de leur espérance en un miracle de magie. Ils jetèrent un coup d'œil moqueur au morceau de queue racornie reposant sur la tablette de la cheminée, tout en étant un peu fâchés de s'être laissés prendre par l'illusion d'un sortilège.

- **Comment peut-on croire en de pareilles bêtises ?** dit la mère Mathilde. **Comme si de nos jours, les souhaits se réalisaient comme dans un conte...**

- **Le sergent disait que cela se passait d'une manière si naturelle, que l'on pouvait croire à une coïncidence**, dit Yann. **En tout cas, n'allez pas dilapider le trésor avant mon retour**, ajouta-t-il en se levant de table.

Sa mère se mit à rire en l'accompagnant jusqu'à la porte pour le regarder partir au travail.

La matinée s'écoula puis, après le déjeuner du couple, madame Gallouédec aperçut un passant dont le comportement attira son attention. Il regardait la maison en passant plusieurs fois devant sans se décider à sonner à la grille. Elle remarqua que l'étranger portait costume et chapeau, ce qui n'était pas courant au village. Trois fois, il s'arrêta devant la grille, et chaque fois il hésitait à sonner. Puis, se décidant tout à coup, il poussa le battant et s'engagea dans l'allée gravillonnée. Il semblait mal à l'aise et, s'adressant au couple qui, sur le pas de la porte, le regardait entrer, dit :

- **C'est la maison d'Hilvern qui m'envoie**. Madame Gallouédec tressaillit au nom de l'entreprise où travaillait Yann.

- **Mon fils...** murmura-t-elle le souffle coupé. **Il ne lui est rien arrivé ?**

Le citadin délégué inclina la tête en avant.

- **Si madame**, dit-il doucement, **un accident très grave. Il a été happé par une courroie et déchiqueté par une machine**. Le messenger toussa et ajouta : **Ces messieurs m'ont chargé de vous exprimer leurs sincères condoléances pour la perte cruelle que vous éprouvez**.

Il n'y eut pas de réponse. Le visage de Mathilde était tout blanc, son regard fixe, sa respiration imperceptible. Quant à son pauvre époux, il avait une expression d'épouvante.

- **Je suis chargé de vous dire que la compagnie décline toute responsabilité**, continua le porteur de nouvelle. **Toutefois, en considération des services rendus par votre fils, elle a décidé de vous accorder une somme de cinq cents francs en compensation**.

Monsieur Gallouédec fixa sur l'étranger un regard d'horreur, tendit les mains en avant comme un aveugle et s'écroula sans connaissance sur le pas de sa porte.

Après l'enterrement, les jours passèrent dans la résignation et la tristesse dans cette maison désormais enveloppée d'ombre et de silence.

C'est peut-être une semaine après le malheur que monsieur Gallouédec s'éveilla au milieu de la nuit en s'apercevant qu'il était seul. Un bruit de sanglots étouffés venant de la chambre qu'avait occupé Yann, lui parvint.

- **Mathilde, reviens donc**, cria-t-il à sa femme. **Tu vas prendre froid**.

- **Il fait bien plus froid là où est mon fils**, dit la mère. Et elle se remit à pleurer.

Un temps passa pendant lequel le sommeil reprenait le père.

- **La queue d'éléphant !** cria soudain Mathilde en réveillant de nouveau son époux. **Le talisman, Loeiz, tu ne l'as pas jeté ?...**

- **...Non, il est sur la cheminée**, dit l'homme stupéfait par la question. **Pourquoi ?**

*Sa femme se mit à rire et à pleurer en même temps.*

**- Je viens d'y penser, dit-elle d'une voix saccadée, les deux autres souhaits... nous n'en avons fait qu'un !**

**- Et c'est encore trop, répondit brutalement son époux.**

**- Non, s'écria-t-elle, il faut en faire un autre ! Allons la chercher et souhaite que le petit revienne à la vie.**

**- Mais grand dieu, tu es folle !** cria horrifié Loeiz son époux. Rejetant les couvertures de ses membres tremblants, il se leva, frotta une allumette et alluma la bougie.

**- Va la chercher, haletait sa femme. Va vite et fais le souhait. Le premier s'est bien réalisé. Pourquoi le second ne se réaliserait-il pas aussi ?**

**- Mais c'était une coïncidence, balbutia son mari.**

**- Va vite Loeiz !**

Il descendit, se dirigea vers le manteau de la cheminée dans laquelle une bûche continuait de se consumer, les lueurs de ses flammes faisaient danser des ombres sur les murs de la pièce. L'amulette du fakir était à sa place, mais la crainte que le souhait de résurrection demandé par Mathilde fasse apparaître devant lui le corps de son fils atrocement mutilé, envahit monsieur Gallouédec. Le front humide de sueur et tenant en main l'objet maléfique, il remonta dans la chambre où Mathilde, pâle et anxieuse, l'attendait.

**- Fais le souhait !** cria-t-elle.

**- Mathilde, c'est fou et c'est mal, balbutia-t-il, on ne ressuscite pas un mort.**

**- Fais-le Loeiz !** supplia-t-elle.

Il leva la main qui tenait le talisman : **Je souhaite que mon fils Yann revienne à la vie.** Le morceau de queue d'éléphant tomba à terre. L'homme le regarda en frissonnant et, tout tremblant, se laissa glisser sur un siège tandis que sa femme, l'œil ardent, allait à la fenêtre pour observer l'allée éclairée par la lune.

La bougie, qui avait brûlé jusqu'au ras du chandelier, projetait des clartés vacillantes sur le plafond et sur les murs. Après avoir lancé une lueur plus soutenue que les autres, elle s'éteignit. Avec une indicible impression de soulagement devant l'échec de la magie du talisman maudit, le père Gallouédec alla se remettre au lit où, un instant plus tard, consciente de l'échec du souhait, sa femme vint le rejoindre, silencieuse et morne.

Ils ne dirent mot, ni l'un ni l'autre. Ils restaient étendus en silence, écoutant le lancinant tic-tac de la pendule, les craquements de la charpente et les rafales du vent. L'obscurité était oppressante. Soudain, un coup frappé à la porte d'entrée résonna dans la maison.

**- Qu'est-ce que c'est ?** cria madame Gallouédec.

Deux autres coups contre la porte résonnèrent à nouveau avec plus de force.

**- C'est Yann !** cria-t-elle. **C'est Yann qui revient.**

Elle s'élança vers la porte, mais son mari la retint par le bras.

**- Que vas-tu faire Mathilde ?** lui chuchota-t-il d'une voix rauque.

**- C'est mon fils ! C'est Yann !** lui cria sa femme en luttant pour se dégager. **J'avais oublié que le cimetière est à trois kilomètres et qu'il lui fallait le temps de faire la route. Il faut lui ouvrir la porte.**

**- Au nom du ciel, Mathilde, ne laisse pas entrer un fantôme dans cette maison !** cria son époux.

**- Tu as peur de ton fils maintenant ?** répliqua-t-elle en se libérant et en se précipitant dans l'escalier en criant : **Je viens Yann, j'arrive !**

D'autres coups frappaient la porte. La femme descendait l'escalier à tâtons. Son mari l'entendit tirer le verrou du bas de la porte d'entrée. Puis elle cria : **Le verrou d'en haut, je suis trop petite pour l'atteindre. Loeiz, viens m'aider.**



*À genoux dans la chambre sans lumière, monsieur Gallouédec cherchait la queue d'éléphant, souhaitant la trouver avant que cette chose qui frappait à la porte n'entra dans la maison ! Un véritable martèlement se répercutait maintenant dans toute la demeure. Il entendit sa femme traîner une chaise vers la porte afin d'atteindre le verrou du haut. C'est au moment où le bruit du verrou qui grinçait lui parvenait, qu'il trouva le talisman. Hors de lui et effrayé d'avoir contrarié le destin, il formula hâtivement le troisième souhait.*

*Les coups cessèrent brusquement. Loeiz entendit la porte s'ouvrir. Un vent froid s'engouffra dans l'escalier alors que Mathilde poussait un long gémissement de déception en ne trouvant personne derrière la porte. Retrouvant son courage, son mari descendit alors pour la rejoindre, alla pousser la grille sur l'allée déserte et referma la porte sur le vent qui secouait la nature.*

*Kers da foar ann diaoul da C'hourin.  
(Va-t-en à la foire du diable à Gourin) : injure bretonne.*

## ***La robe écarlate***

*La Bretagne, on le sait, est une terre de légendes. Les pierres levées, les fontaines, les korrigans, les démons et autres esprits de la nature, s'y jouent de l'imaginaire des hommes. L'Argoat, avec ses paysages de plateaux, de montagnes, de forêts et de landes, est la terre de l'étrange où les revenants s'amuse parfois à visiter les Vivants.*

*À une poignée de kilomètres au nord de Gourin, une petite ville du Finistère, s'étend « l'épine dorsale » de la péninsule bretonne : la Montagne Noire. Le mot 'montagne' écrase bien un peu ces collines, mais c'est ainsi que les gens d'Armor qui la compare à la platitude de leur horizon marin, dénomment cette partie centrale du Finistère. Il faut dire qu'en maints endroits, l'aridité, les dents de scie des crêtes et le vent qui s'époumone vigoureusement, donnent l'impression d'être en haute altitude. Toutefois le Roc de Toullaëron, le lieu de notre histoire, ne culmine qu'à 326 mètres ! De l'autre côté de son sommet, s'étend la vallée où l'Aulne coule gaillardement pour aller se jeter dans la baie de Brest afin de chasser vers le large, ces légendes de fantômes que lui apporte le vent d'Argoat. L'histoire que voici m'a été contée, voilà quelques décennies, par un vieux professeur du lycée Sainte Anne, de Gourin. Impressionné par le sérieux du conteur, je l'avais glissée sous ma plume car elle confirme la tradition bretonne d'un au-delà facétieux.*

*Il y a une trentaine d'années, me raconta le professeur, j'enseignais les mathématiques aux garçons du lycée et, le samedi matin, je réunissais tous les candidats au baccalauréat pour leur donner un cours, complémentaire à leur programme. Ces garçons étaient de rudes bretons, ils formaient une bande difficile à discipliner. Ils étaient à la fois timides et réservés, un peu comme le sont les bêtes sauvages de la Montagne Noire. Les notions d'intégrales, de dérivées, de logarithmes, que je tentais de leur inculquer, leur paraissaient hermétiques. Leur esprit d'adolescent était occupé par une fille du pays, une très belle jeune fille aux yeux bleus, au teint hâlé et blonde comme les blés, une orpheline qui vivait dans les bois avec sa grand-mère.*

*Cette vagabonde sévissait sur les classes de mes élèves, à la manière d'une sournoise et ravageuse épidémie. L'un des garçons disparaissait durant une ou plusieurs semaines, puis revenait un beau jour, l'air penaud et farouche, donnant une excuse fantaisiste pour expliquer son absence. Puis c'était au tour d'un autre de disparaître un certain temps. Il m'arrivait parfois d'apercevoir l'un d'entre eux en compagnie de la jeune fille blonde, cueillant des mûres le long d'une haie, ou de croiser le couple sur la route, alors qu'il se rendait à l'un des bals du samedi soir.*

*Cette année là, un bon mois avant Noël, le curé de cette vieille église où vous êtes allé admirer la belle Pietà du XVI<sup>e</sup> siècle, en bois polychrome, avait annoncé qu'il procéderait, le jeudi suivant au presbytère, à une distribution de vêtements pour les plus nécessiteux de ses paroissiens. Le jour dit, la jeune fille aux pieds nus, vêtue d'une robe de cotonnade élimée, arriva dans la salle où se trouvaient déjà une trentaine de personnes accompagnées de leurs enfants. Elle s'assit sur le dernier banc et ne sembla pas prêter attention à la distribution des*

effets que le père Erwan, aidé de quelques dames charitables, remettait à ses ouailles en fonction de leur sexe et de leur taille. Il y eut un silence étonné lorsque le curé tira de l'un des cartons, une robe du soir d'un rouge vif, très décolletée et constellée de paillettes scintillant comme des améthystes. Personne ne la revendiqua mais, sans prononcer une parole, la jeune fille sans sabot bondit de sa place, empoigna la robe écarlate et sortit de la salle en courant.

Depuis ce moment, personne ne lui vit porter d'autre vêtement. De jour comme de nuit, par temps de soleil ou sous un ciel de pluie, elle apparaissait comme une touche de couleur vive se détachant sur le vert des prairies, le brun des chemins, le bleu ou le gris de la chemise du garçon qui marchait à ses côtés. Fin janvier, il y eut un brusque coup de froid. En ouvrant ma fenêtre au petit jour, je constatais que le thermomètre était descendu à moins 12 degrés. Ce sont les parents amenant leurs enfants au lycée qui m'apprirent la nouvelle : le corps de la jeune fille en robe écarlate avait été trouvé, raidi par le froid, sur la route à hauteur de la chapelle Saint Hervé ! Sa robe était un vêtement trop léger pour affronter l'hiver et le vent du noroît. À la suite de ce drame, tous les élèves fréquentèrent assidûment mes cours de mathématiques et nous eûmes, cette année là, un très bon taux de réussite au baccalauréat.

Ainsi prenait fin l'histoire de la jeune fille morte de froid qui, toujours pieds nus, se promenait en robe du soir écarlate. Des témoins de l'époque peuvent en témoigner. Durant dix ans, personne n'évoqua plus cette affaire et le lycée avait oublié cette jeune fille qui débauchait nos élèves. Puis, un jour, une étrange rumeur commença à se répandre dans notre ville. Il en a existé plusieurs versions, car cette histoire se racontait avec un air de mystère entre gens qui croyaient aux revenants tout en touchant les oreilles de ceux qui ne croyaient qu'en la raison : il se disait que l'on avait aperçu, errante dans la campagne, une jeune fille blonde en robe écarlate ! Les jeunes garçons auxquels j'avais révélé dix ans plus tôt, les secrets des mathématiques, étaient maintenant devenus adultes et, pour la majorité d'entre eux, avaient quitté notre région. Toutefois voici ce que m'ont rapporté deux anciens élèves que, deux ans avant, j'avais préparé au baccalauréat et qui étaient étudiants à l'université de Rennes.

Un samedi soir du mois de juin dernier, alors qu'ils avaient quitté Gourin pour se rendre en voiture à un traditionnel bal de potaches à Châteauneuf-du-Faou, ils firent une rencontre surprenante. Ils suivaient la route qui franchit la Montagne Noire lorsqu'ils aperçurent, à hauteur du Roc de Toullaëron, une jeune fille semblant attendre quelqu'un. Sa robe était d'un rouge étincelant et ses cheveux avaient la blondeur des blés mûrs. Les garçons s'arrêtèrent et lui proposèrent de la déposer quelque part. Sans faire de façon, la jeune personne s'installa entre eux et leur demanda s'ils allaient danser. Son mince visage bronzé, ses cheveux blonds, son sourire éclatant et son humeur enjouée, séduisirent Yann et Cédric qui l'invitèrent à les accompagner à Châteauneuf-du-Faou pour partager leur sauterie d'étudiants.

- **Appelez-moi Armelle**, dit-elle lorsque ses nouveaux amis la présentèrent aux autres étudiants de leur connaissance.

La soirée se déroula dans la gaieté et le chahut traditionnel d'une ambiance de jeunes gens. Armelle passa des bras de l'un à ceux des autres, sans jamais manquer une danse. Lorsque le bal se termina, vers deux ou trois heures du matin, nos deux garçons reconduisirent la jeune fille chez elle. Elle avait froid, Yann lui prêta son pardessus. À hauteur du Roc de Toullaëron, Armelle guida Cédric, le conducteur, et le pria de s'arrêter devant une vieille masure paraissant abandonnée en raison de son état de délabrement. La jeune fille resta au bord du chemin pour les regarder partir, leur faisant adieu de la main.

Arrivé à Gourin, Yann s'aperçut qu'il avait oublié de reprendre son pardessus. La nuit étant trop avancée pour retourner, d'un commun accord, les jeunes gens décidèrent

*d'aller dormir avant de retourner chercher le vêtement prêté. Dans la matinée du dimanche qui suivait cette nuit de danse, Yann et Cédric se rendirent à la mesure du Roc de Toullaëron où ils avaient déposé leur cavalière. Quand ils frappèrent à la porte, une très vieille femme aux longs cheveux blancs vint ouvrir et les dévisagea fixement. Ils demandèrent à voir Armelle.*

*- Êtes-vous d'anciens amis à elle ? s'enquit-elle après un temps de réflexion.*

*Soucieux de ne pas attirer sur la jeune fille le courroux de sa famille, au cas où elle n'aurait pas apprécié l'épopée de la veille, Yann et Cédric répondirent par l'affirmative.*

*- Alors vous ne pouvez pas savoir qu'elle est morte, dit la femme. Il y a maintenant dix ans qu'elle est au cimetière de Gourin !*

*Les garçons protestèrent, ce n'était pas de cette morte dont il s'agissait. Celle qu'ils cherchaient, c'était Armelle, la jeune fille blonde portant une robe écarlate. Ils l'avaient vue cette nuit et déposée devant cette porte.*

*- Aucune autre Armelle que celle dont je vous parle, n'a jamais habité dans les parages depuis qu'Armelle Kerpel a été enterrée, dans la robe rouge qu'elle portait lorsqu'elle est morte, tuée par le froid. Vous ne risquez pas de l'avoir vue cette nuit !*

*Perplexes, les garçons repartirent. Leur curiosité les poussa à se rendre au cimetière de Gourin. Après s'être renseignés de l'endroit où se trouvait la sépulture des Kerpel, ils la trouvèrent au fond de l'allée indiquée. Rongée par les intempéries et envahie d'herbes folles, la pierre tombale laissait deviner un nom : Armelle Kerpel. 1933-1950.*

*Au pied de la croix celtique au trois cercles kabbalistiques (1), était posé, soigneusement plié, le pardessus de Yann.*

(1) La croix celtique est un symbole d'éternité. Elle est constituée d'un disque de pierre incrusté sur la croix et percé de quatre trous tracés aux aisselles pour représenter les quatre éléments : air, terre, eau et feu. Le trou central, le « Ka », est réservé aux forces telluriques et cosmiques alors que les autres cercles concentriques matérialisent les errances de l'âme des défunts.

*L'amour ?... c'est une onde de bonheur qui vous transporte ailleurs.*

## ***Un amour de bohémienne***

*Peut-être connaissez-vous Saint-Georges-de-Gréhaigne, ce village situé sur le chemin emprunté par les pèlerins qui se rendent au Mont Saint Michel ? Ce bourg, mi-breton, mi-normand, cela parce que le Couesnon qui trace la frontière entre ces deux provinces a la fâcheuse coutume de changer de lit, est dépositaire d'une vieille légende celtique. Elle prétend que Jésus, accompagné de Saint Pierre, serait un jour passé par-là. Satisfait de l'aumône reçue d'un mécréant du lieu, il lui aurait donné le don de maîtriser l'Ankou et, ainsi, d'acquiescer l'éternité.*

*Mais ce n'est pas le sujet de l'histoire que j'entends vous conter, même si la légende de l'Ankou vous convient mieux que le sort fait à la bohémienne par l'épicier de Saint-Georges-de-Gréhaigne. Cet homme fut, malgré lui, l'objet de la plus grande offrande d'amour qu'il m'a été donné de connaître. En voici l'histoire :*

*Il y a quelques années, j'assistais dans sa roulotte, aux derniers moments de vie de la rempailleuse de chaises qui, à chaque printemps, avait coutume de venir au village proposer ses services. Je lui avais toujours accordé l'autorisation de déteiler et de poser sa roulotte dans le champ voisin de mon bordage. Elle pouvait ainsi profiter du puits pour tirer son eau.*

*Comme j'étais son seul lien social avec le monde un peu rude de notre ruralité, elle a voulu me raconter sa vie avant de laisser l'Ankou l'emporter et faire de moi son notaire. Déjà, au temps de sa jeunesse, elle nomadisait dans nos campagnes avec ses parents. Esseulée et miséreuse, elle n'était jamais parvenue à nouer des liens d'amitié avec d'autres enfants. Rejetée comme le sont tous les Romanichels qui n'ont jamais planté de logis en terre, elle vécut toujours seule. En aidant ses parents à faire la récolte des fonds de sièges usagés ou abîmés, elle apprit le métier, se fit une clientèle et réussit à ramasser quelques pièces qu'elle conservait pour leur éclat.*

*Elle venait d'avoir une douzaine d'année quand elle rencontra, sur la place de l'église de Saint-Georges-de-Gréhaigne, le petit Gonéry âgé de huit ou neuf ans, le fils de l'épicier du village à l'époque. Le gamin pleurait à chaudes larmes parce qu'un grand venait de lui gagner au jeu, ses deux pièces de monnaie. Le chagrin du petit villageois la bouleversa. Elle s'approcha de lui et, quand elle connut la raison de ses pleurs, lui donna toutes ses maigres économies. En essuyant ses larmes, le garçon les prit tout naturellement en oubliant de dire « Merci ». Contente d'avoir consolé l'enfant, cette petite bohémienne eut l'audace de l'embrasser à pleins bras, puis elle se sauva.*

*De ce jour, elle fut habitée par une incroyable passion. S'était-elle attachée à ce gosse parce qu'elle lui avait sacrifié sa fortune, ou parce qu'elle lui avait donné son premier baiser ?...allez savoir ! Le mystère d'amour est le même pour les petits que pour les grands. Elle reprit sa route de nomade en rêvant chaque jour à ce jeune garçon qu'elle avait*

*embrassé. Dans l'espoir de le revoir, elle grappilla un sou par-ci, un sou par-là, amassant les piécettes qui lui faisaient un trésor de sentiments.*

*L'année suivante, elle revint au village avec quelques francs en poche. Quand elle aperçut son amoureux jouant aux billes sur la place de l'église avec d'autres gamins de son âge, elle se jeta sur lui et l'embrassa avec tant d'ardeur que le garçon eut peur et se mit à hurler. Alors, pour l'apaiser, elle lui donna son trésor. Il le prit, se tût et la laissa le caresser tant qu'elle voulut. Et tous les ans le manège recommença : elle lui remettait son pécule en échange de baisers et de caresses.*

*Puis le jeune Gonéry disparut. Ses parents l'avaient mis au collège pour le préparer à devenir comptable. Quand notre bohémienne le revit, plusieurs années plus tard, il avait bien grandi et feignait de ne pas la reconnaître. Elle pleura et, dès lors, ne cessa de souffrir. Néanmoins tous les ans, la bohémienne revenait au village, s'installait dans mon champ, puis allait acheter quelques provisions à l'épicerie. Cela lui permettait d'apercevoir l'élu de son cœur qui, derrière le comptoir, avait succédé à ses parents. De la sorte, et tout en le voyant de près, elle pouvait encore lui donner de l'argent.*

*Quand elle apprit qu'il s'était marié, elle tenta de se suicider en se jetant dans l'étang. Elle en fut retirée à temps mais passa désormais le reste de sa vie à l'aimer en silence : **C'est le seul homme que j'ai vu sur terre, m'avoua-t-elle, je ne sais même pas si les autres existent !***

*Après m'avoir raconté son histoire d'amour, la vieille bohémienne me pria de bien vouloir remettre toutes les économies de son existence à celui qu'elle avait si patiemment aimé durant près d'un demi-siècle. **Car, m'a-t-elle dit, je n'ai travaillé que pour lui, jeûnant même pour mettre de côté et être sûre qu'il penserait à moi au moins une fois quand je serai morte.** Elle me remit alors une forte somme, amassée sou à sou au prix de ses privations. Le surlendemain du jour où elle rendit son dernier soupir, j'allais chez les Gonéry. Apprenant que je venais de la part de la bohémienne, ils s'indignèrent : **Quelle impudence ! Une telle gueuse, une « romano », prétendait avoir des rapports avec eux !***

*Lorsqu'ils surent que cette « gueuse » laissait ses économies à Gonéry, ils eurent le front d'empocher le magot et l'épicier me réclama même la roulotte de la bohémienne pour en faire une cabane de jardin ! Par contre, il n'a pas voulu du vieux cheval, ni du chien. Je les ai gardés chez moi mais ils sont morts dans l'année.*

*Voilà le seul amour profond que j'ai rencontré dans ma vie. Evidemment j'ai changé d'épicerie, mais je m'interroge encore pour tenter de comprendre comment Gonéry a pu faire germer, dans l'âme en jachère d'une bohémienne, un amour aussi sublime ?*

*L'Art ?... c'est donner aux hommes conscience de leur grandeur.*

## ***Le modèle du peintre***

*Il y a fort longtemps, dans la ville de Kemper, un artiste de renom reçut commande de peindre, dans la chapelle absidale de la cathédrale Saint Corentin, une fresque déroulant la vie du Christ. L'évêque commanditaire exigeait que le visage du Christ enfant exprime l'innocence de son âge et que celui de Judas Iscariote, l'abominable traître qui le livra pour trente deniers, reflète tous les défauts de l'humanité.*

*Durant de longues années, l'homme travailla avec ardeur sur les échafaudages pour poser sa peinture à la hauteur voulue sur les murs de la chapelle. Enfin, il termina son œuvre, à l'exception des deux personnages faisant l'objet des exigences de l'évêque ; Depuis longtemps déjà, il recherchait les personnages convenant à la représentation de la vertu et du vice, mais en vain.*

*Un jour, au hasard d'une promenade dans les vieux quartiers de la ville, il rencontra des enfants qui jouaient au milieu des détritiques qu'à cette époque on jetait dans la rue. Parmi eux se trouvait un garçonnet d'une dizaine d'années dont le visage remua le cœur de l'artiste. Il avait un visage d'ange, de véritable chérubin exprimant toute la grâce de l'enfance. Son visage était sale, mais parfait pour exprimer l'innocence de l'enfance. Après avoir rencontré les parents de l'enfant et conclu un arrangement avec eux, le peintre emmena le garçonnet qui, pendant des jours et des jours, posa patiemment pour le visage du Christ enfant.*

*Une fois la reproduction de l'angélique visage achevée, l'artiste se mit à la recherche d'une copie de Judas. Sans doute faut-il penser que les traîtres sont une race en voie d'extinction, à moins que les physionomies n'expriment plus ce péché... mais de longues années passèrent et le peintre ne trouvait pas de modèle convenant à son besoin de traduire en portrait tous les défauts du monde. Hanté par la crainte de laisser son œuvre à jamais inachevée, et tout en réalisant d'autres peintures, notre homme continuait avec persévérance à rechercher un visage adéquat.*

*Son histoire se propagea au-delà de l'évêché, et même de la Cornouaille, pour se diffuser dans toute la Basse-Bretagne. Bien des hommes se croyant dotés d'un mauvais visage, s'offrirent à poser pour la tête de Judas Iscariote, mais en vain. Après plus de vingt années de recherche, le peintre vieillissant n'avait toujours pas trouvé de visage satisfaisant à l'image qu'il voulait donner de la traîtrise : celle d'un homme avili par la luxure et la cupidité.*

*Enfin un soir de juillet, alors qu'il était attablé à la terrasse d'une auberge sur les quais du port de Corniguel pour y déguster une crêpe de blé noir accompagnée d'une bolée de cidre, l'artiste fut accosté par un mendiant. Décharné et loqueteux, le pauvre hère vint s'affaler à ses pieds en réclamant : **À boire, à boire !** Le vieux peintre posa son regard sur un visage qui le fit tressaillir tant il semblait porter les stigmates de tous les péchés de l'espèce humaine. Profondément ému, il aida le misérable à se relever en lui proposant :*

*- **Viens avec moi, je te donnerai du vin, de la nourriture et des vêtements.***

*Il tenait son modèle de Judas. Durant de longues semaines, jour et nuit, l'un posant, l'autre peignant, ils travaillèrent fébrilement pour achever la fresque de la chapelle et en faire un chef-d'œuvre dévoilant la vie du Christ de son enfance à son crucifiement. Mais, à mesure que l'ouvrage avançait, un changement s'opérait chez le mendiant modèle. Une tension étrange remplaçait sa langueur hébétée du début et ses yeux, injectés de sang, se fixaient avec horreur sur son propre portrait. Remarquant l'agitation de son modèle, le peintre s'arrêta un jour de travailler pour l'interroger :*

**- Mon ami, lui dit-il, je vous vois tourmenté et j'aimerais pouvoir vous aider. Dites-moi ce qui vous inquiète ainsi ?**

*Le mendiant éclata en sanglots et cacha sa tête entre ses mains. Après un long moment, il leva sur le peintre un regard plein de larmes :*

**- Ne vous souvenez-vous plus de moi ?... Jadis, je vous ai servi de modèle pour le Christ enfant.**

*La cathédrale Saint Corentin de Quimper, fut bâtie au XII<sup>ème</sup> siècle pour célébrer le saint, compagnon du roi Gradlon, père légendaire de la princesse Dahut, fille débauchée qui provoqua l'invasion de la ville d'Ys par la mer.*

*Jusqu'au XVI<sup>ème</sup> siècle, la tradition celtique exigeait que tout Breton fasse, au moins une fois dans sa vie, le pèlerinage des sept cathédrales des évêchés ayant donné naissance à la Bretagne. Ce « Tro Breiz » permettait aux pèlerins d'aller se recueillir devant les reliques des saints fondateurs et de colporter leur légende en Armor et Argoat. C'est ainsi que l'histoire du peintre qui réalisa les visages du Christ enfant et de Judas Iscariote avec le même modèle, est parvenue jusqu'à nous.*



*J'aime que la beauté n'appartienne pas à celui qui l'achète,  
mais à celui qui croyait ne pas pouvoir se l'offrir.*

## ***Le collier bleu***

*Fougères est une ancienne ville forteresse, bâtie sur un promontoire qui domine la vallée sinueuse du Nançon. En contrebas, sur une éminence rocheuse presque entièrement entourée par la rivière, son château féodal aux treize tours encore hantées par le fantôme de la dame blanche, rappelle l'importance de ses puissants barons et le rôle militaire de la place forte dans l'histoire de Bretagne.*

*Face aux deux tours en fer à cheval, construites pour servir de plate-forme d'artillerie, s'élève le quartier du Marchix où, à une époque déjà lointaine, s'est déroulée l'histoire de cette petite fille qui souhaitait offrir un beau collier à sa sœur.*

*Le jour où la petite Anna poussa la porte de la boutique, Per le Braz était sans doute l'homme le plus solitaire de Fougères. Veuf et sans enfant, il tenait rue du Nançon, un magasin de bric-à-brac dont il avait hérité de son grand-père. Dans la vitrine s'entassaient les objets les plus hétéroclites : coffrets sculptés, jades et ivoires travaillés, médaillons anciens, statuettes de bronze, bracelets de perles, chevalières d'argent et autres bijoux qui brillaient dès qu'un rayon de soleil se hasardait à lécher la devanture.*

*En cet après-midi de décembre, une fillette de six ou sept ans se tenait devant la vitrine, pressant son front contre la glace. Ses grands yeux étudiaient chacun des trésors vieillots exposés là, comme si elle recherchait quelque chose. Soudain elle se décida et pénétra dans la boutique. Mal éclairé, l'intérieur était encore plus encombré que la devanture. Les rayons croulaient littéralement sous des coffrets de nacre, des vieux pistolets de marine, des pendules, des lampes à pétrole alors que sur le plancher, s'amassaient des chenets, des instruments de musique, de vieux outils et autres vieilleries difficiles à cataloguer.*

*Per le Braz se tenait à côté du comptoir où il s'efforçait de rendre une âme à une boîte à musique. Bien qu'il eût à peine dépassé la trentaine, ses cheveux grisonnaient déjà et son visage portait l'empreinte de sillons creusés par les épreuves de la vie. Il contempla la fillette d'un air morne.*

*- Monsieur, lui dit-elle, est-ce que je pourrais regarder le collier bleu qui est dans la vitrine ?*

*Per écarta le rideau et prit l'objet. Le bleu outre-mer des pierres de lapis-lazuli brilla sur la main pâle qu'il tendait vers sa jeune cliente.*

*- Qu'il est beau ! fit l'enfant, comme en se parlant à elle-même. Faites-moi un joli paquet, s'il vous plaît.*

*Per l'examina d'un air intrigué.*

**- On t'a chargée d'une commission?**

**- Non. C'est pour ma grande sœur. C'est elle qui m'élève. Et comme c'est notre premier Noël ensemble depuis que maman est morte, je veux lui faire un beau cadeau.**

**- De quelle somme disposes-tu ?** demanda Per, méfiant.

*La petite fille dénoua son mouchoir et déversa sur le comptoir une poignée de menue monnaie.*

**- J'ai cassé ma tirelire,** expliqua-t-elle simplement.

*Per la regarda d'un air pensif, puis il reprit doucement le collier en main. La fillette n'avait pas dû lire l'étiquette indiquant le prix. Comment lui dire la vérité?...Le confiant regard bleu de l'enfant réveilla en lui la douleur d'une peine ancienne.*

**- Attends,** lui dit-il en tournant le dos. **Comment t'appelles-tu ?**

**- Anna le Guen.**

*Lorsque Per se retourna, il tenait un petit paquet enveloppé d'un papier bleu et noué d'une faveur or.*

**- Tiens !** dit-il simplement, **et ne le perds pas en route.**

*La petite fille se sauva en lui jetant un sourire radieux. Il la suivit du regard, tandis que montait en lui une marée de tristesse. Cette enfant, avec son collier de pierres bleues, le replongeait dans sa douleur toujours prête à ressurgir. Les cheveux d'Anna étaient blonds comme les blés, ses yeux bleus comme la mer. Dans un passé encore proche, Per avait aimé et perdu une jeune femme qui avait les cheveux aussi blonds et les yeux du même bleu. Le collier de lapis-lazuli lui était destiné. Mais il avait suffi, un soir de pluie, qu'un camion roulant un peu vite, fasse une embardée sur une route glissante, pour tuer son amour et anéantir son rêve de bonheur.*

*Depuis l'accident, Per vivait en solitaire, remâchant sa peine. Il accordait à ses clients une attention polie, mais sa vie lui paraissait affreusement vide. Replié sur lui-même, il cherchait l'oubli et s'enfonçait dans une brume de désespoir qui s'épaississait de jour en jour. Le regard bleu d'Anna avait réveillé en lui le souvenir aigu de la femme perdue.*

*Les vacances de fin d'année lui amenèrent des clients dont l'exubérance le blessait. Durant la semaine qui suivit la visite de la petite Anna, ses affaires marchèrent bien. Bavardant gaiement, des passantes entraient, regardaient, touchaient les objets, marchandait. La veille de Noël était déjà bien avancée lorsque sa dernière cliente s'en alla. Per soupira d'aise, c'était fini pour cette année. Il s'appretait à fermer après avoir remis quelques objets en place. Mais rien n'était achevé.*

*La porte de la boutique s'ouvrit et une jeune fille entra en coup de vent. Per eut un sursaut en regardant son visage qui lui paraissait familier, sans pour autant se souvenir des circonstances, où et quand il aurait pu l'avoir rencontrée. Les cheveux de la visiteuse étaient d'un blond chaud, ses yeux d'un bleu profond.*

*Sans dire un mot, elle sortit de son sac un petit paquet grossièrement enveloppé de papier bleu auquel était jointe une faveur d'or dénouée. Et de nouveau les pierres du collier de lapis-lazuli brillèrent sur le comptoir.*

**- Ce collier vient-il de chez vous ?**

**- Oui,** répondit doucement Per en dévisageant la jeune fille.

**- Les pierres sont-elles véritables ?**

**- Certainement. Pas de première qualité, mais véritables.**

**- Vous souvenez-vous à qui vous l'avez vendu ?**

**- À une petite fille qui s'appelle Anna. Elle veut l'offrir pour Noël à sa grande sœur qui remplace sa maman.**

**- Combien vaut-il ?**

**- Je ne dévoile jamais le prix payé par un client, répondit Per gravement.**

**- Anna n'a jamais que quelques pièces de monnaie comme argent de poche. Comment aurait-elle pu acheter ce collier ?**

Mais Per refaisait le paquet, remettant le papier dans ses plis en le lisant soigneusement avant de renouer la faveur or.

**- Elle a payé plus cher que personne, dit-il. Elle a donné tout ce qu'elle possédait.**

Un grand silence sembla soudain emplir la boutique alors qu'une larme perlait au coin des paupières de la jeune fille. Puis la cloche de l'église Saint-Sulpice se mit à sonner. Son écho, le petit paquet bleu posé sur le comptoir et l'étrange sentiment de renouveau qui cognait dans le cœur de Per, semblaient suspendre le cours du temps.

**- Mais... pourquoi avez-vous fait cela ?**

**- C'est Noël, répondit Per en tendant le petit paquet à la jeune fille. Et pour mon malheur, je n'ai personne à qui faire un cadeau. Me permettez-vous de vous reconduire jusque chez vous et, là-bas, de vous souhaiter un joyeux Noël ?**

C'est ainsi qu'au son des cloches de Noël, Per le Braz et une jeune fille dont il ne savait pas encore le nom, retrouvèrent l'espérance.

*Toi qui écris avec l'écume les histoires des gens de mer,  
écris maintenant une belle histoire qui chante comme les vagues du ressac.*

### ***La caverne du Drakkar.***

*On ne ressuscite pas les fantômes de Bretagne, mais on peut entretenir leur légende en propageant la mémoire de leur passage. C'est ce que je vous propose en vous contant le récit que m'a fait un ancien pêcheur de baleine de Kerascoët, un vieil ami de famille que j'avais assisté avant qu'il s'en aille rejoindre l'âme d'Erik le Rouge, dans le grand abîme d'Odin. Il m'a confié un manuscrit sur lequel est dessiné le contour des côtes d'une baie du Groenland.*

***" L'entrée du fjord de la Verte Terre est marquée à bâbord par un gros rocher découpé en forme de crâne de renne. Sur le sommet de la falaise qui domine à tribord, il y a un petit bois de bouleaux. Cette baie offre un mouillage sûr, la mer n'y est jamais prise par les glaces. En effet, au ras du fond, il y a un courant chaud qui se dirige vers la côte, il y a creusé une caverne sous-marine. Poussé dans cette grotte par le courant, un drakkar y repose depuis que des hommes blonds sont arrivés dans nos territoires de glaces, affirment les esquimaux... "***

*Tel était le manuscrit dont j'avais hérité de mon grand-père, me dit mon vieil ami. La "Verte Terre", c'est bien sûr le Groenland, la plus grande île du monde découverte par Erik le Rouge en 981, un Viking chassé d'Islande par les siens. Cette île est devenue danoise depuis 1721. Or mon grand-père a vécu au Groenland, il s'y est même marié, et a collecté les vieilles sagas que chantaient, au coin du feu, les descendants des Vikings installés sur cette terre de légendes nordiques. Pêcheur tout autant que chasseur, mon Ancien a fréquenté les esquimaux de cette région; ce sont eux qui lui ont conté l'histoire de ce drakkar naufragé venu s'échouer dans la grotte sous-marine de la baie qui porte le nom d'Erik fjord, le "fjord d'Erik", c'était il y a fort longtemps.*

*Tout enfant déjà, je rêvais d'aller explorer cette baie d'histoire racontée par l'aïeul, afin de voir si cette légende du drakkar était fondée. Toutefois, les rigueurs climatiques du Groenland et les problèmes d'équipement posés par une telle expédition, me firent différer mon projet. Dans les années 80 je pus enfin financer une modeste expédition en louant un bateau et son équipage pour me rendre dans le fjord d'Erik. Grâce aux coordonnées indiquées sur le manuscrit, je trouvais aisément l'entrée de la baie. Nous étions en juin, les glaces avaient fondu, et l'habituel vent de givre de la région était tombé. La mer était donc peu agitée, mais la vie marine dans ce grand fjord était intense : baleines, morses, orques, s'en partageaient l'espace avec parfois des drames lorsque les orques traquaient les troupeaux de morses pour s'en rassasier, éternel drame de la lutte pour la vie.*

*Équipé pour plonger en eau froide, je projetais de prospecter méthodiquement le tombant fermant le fond de la baie afin d'y rechercher la caverne marine qui aurait abrité le drakkar de la légende des esquimaux. Toutefois, si les longitude et latitude données par le manuscrit m'avaient été utiles pour me repérer en surface, en plongée je ne disposais pas de*

repères pour orienter ma recherche. Durant plusieurs jours j'explorais pour découvrir l'entrée de la grotte puis, un matin, j'aperçus, juste au-dessus de moi, une ombre qui fonçait droit sur le tombant et disparaissait dans la paroi rocheuse. L'ouverture ne pouvait être que là.

Quelques coups de palmes m'y propulsent, et la lumière de ma torche se fond dans la clarté d'un orifice sous marin : la caverne était éclairée ! Je m'engage donc dans son entrée, un véritable porche de cathédrale, et je débouche dans une eau claire et calme pour remonter en surface. Profonde de près d'une trentaine de mètres et longue d'une centaine, la cavité marine n'est pas entièrement envahie par la mer, la voûte de son plafond est à quelques mètres au-dessus de la surface de ce lac intérieur. Un orifice, sans doute dû à un effondrement, permet d'entrevoir un coin du ciel. C'est de cette cheminée qu'arrive la lumière qui éclaire la grotte bordée d'une plage de rochers éboulés. À même la roche, quelques herbes jaunâtres ont poussé... l'eau est tiède !

L'explication est là : durant sans doute des dizaines de milliers d'années, un courant marin chaud a creusé la falaise, et ce courant aura amené dans la caverne, un drakkar qui aurait sombré dans la baie en essuyant une tempête. Il me reste à le trouver dans cette eau claire, et avec la réserve d'air de mes bouteilles de plongée.

À quelque distance du rocher où je suis venu m'échouer, j'entrevois sous les eaux une tache sombre aux contours confus. Avec une certaine fébrilité, je couvre le verre de mon masque de salive, seul moyen d'éviter la buée, et je plonge. Au fur et à mesure que je m'enfonce à coups de battements de pieds, l'opacité s'accroît mais la clarté de ma torche y remédie. **Le drakkar est là !** Cette forme allongée, d'une vingtaine de mètres de long, ce ne peut-être que lui. Il repose là, couché sur le flanc, à demi rongé par le sel et recouvert de plaques de coquillages noirs. D'un mouvement de palmes, je m'approche pour caresser l'arrondi d'un bouclier demeuré accroché au bastingage de la barque des Vikings. Une rude émotion m'étreint en réalisant être le premier homme à approcher ce drakkar englouti depuis peut-être dix siècles ! Je tente de décrocher le bouclier, mais le bois du navire cède, et je suis environné d'une eau poussiéreuse, une poussière de bois pourri que ces eaux calmes ont, jusqu'ici, préservé de la dislocation.

Le mât du bateau a disparu, et le pont incliné est nu, seuls les bancs de nage des rameurs se devinent encore, mais les rames sont tombées en poussière. Toutefois la proue révèle l'empreinte d'une tête de dragon. M'aidant de ma torche, j'inspecte l'épave, y cherchant la trace de quelque objet. Je ramasse une forme dans laquelle je crois reconnaître un casque aux cornes rongées par le sel quand, soudain, le passage d'une ombre au-dessus de moi me prive de la clarté naturelle de la grotte. Puis, à l'avant du drakkar, se produit un remous, et l'ombre revient, gigantesque : un épaulard ! Je le reconnais à sa taille et à son long ventre tacheté de blanc. Dans l'eau, aucune créature ne peut lutter avec ce féroce carnassier. Je n'avais plus qu'à fuir, au plus vite, en me gardant de l'attaque de ce prédateur.

Espérant que cet orque en train de chasser ne m'a pas vu, je me déplace le long de l'épave à petits coups de palme, nageant au plus près du fond en craignant que son attention soit attirée par les bulles s'échappant de mon masque. L'ombre vient à me frôler, je me plaque contre la vieille barque alors que l'épaulard repasse encore plus près, la gueule à demi ouverte comme s'il souriait d'appétit. De tout mon corps, je m'incruste dans le drakkar avec l'espoir que mon poids fera céder le bois, sa poussière me permettrait de m'enfuir en profitant de ce nuage. Ce sera en vain.

Brusquement, dans l'eau jusqu'ici silencieuse, il y a comme un claquement sec, suivi d'une série de vibrations qui font trembler l'épave. A quelques mètres, la gueule cette fois grande ouverte, l'épaulard arrêté donne de furieux coups de queue, comme s'il cherchait à se débarrasser d'une attache. Puis les soubresauts du fauve marin se font plus saccadés, comme affolés. Il y eut un second sifflement, et une longue lanière brunâtre gifla la mer tout en

*venant se lover autour de l'épaulard : un calmar ! Il n'est pas un marin des mers du Nord qui n'ait appréhendé de rencontrer un jour cette bête fabuleuse, le plus grand poulpe des mers qui possède dix tentacules, dont deux d'entre elles peuvent avoir six à huit mètres de long et sont armées, à leurs extrémités, de griffes et de ventouses. Leurs appendices possèdent l'étonnante particularité de s'allonger démesurément et, brusquement, de se rétracter. Prise dans cet étau, la proie est ainsi amenée à portée du bec corné du calmar qui la déchiquette en quelques instants. Aucun animal, eut-il la taille d'une baleine, ne peut résister à l'étreinte d'un calmar des profondeurs.*

*Les deux monstres combattaient, l'un paralysant, l'autre se débattant; mais déjà l'orque faiblissait, et le calmar rentra ses tentacules rétractiles, amenant sa proie à lui malgré son poids : un embrassement mortel ! Par deux fois la queue de l'épaulard battit encore violemment l'eau, ébranlant l'épave à laquelle je m'efforçais de demeurer accroché pour ne pas être projeté dans la mêlée sous-marine. Évitant tout geste brusque, j'entrepris de me déplacer en profitant de l'ombre du drakkar, puis, d'une puissante détente, je me propulsais à la surface du lac, tous muscles tendus dans un prodigieux effort de survie, craignant à chaque instant de me faire accrocher par un tentacule. J'émergeais dans une gerbe d'écume, le sang battant aux tempes, le souffle court, les yeux dilatés par l'horreur du sort entrevu. Je nageais follement vers la plage de rochers, à quelques dizaines de mètres, et me hissais vivement sur les rochers en me débarrassant, d'un coup d'épaulé, de mes lourdes bouteilles de plongée.*

*Reprenant mon souffle, calmant les battements de mon cœur, je restais un bon moment immobile tout en craignant encore que les tentacules du calmar viennent me chercher sur mon refuge. Je surpris alors un bruit bizarre, semblant résonner dans toute la grotte, comme un frottement de pattes sur des cailloux. Je pensais d'abord à une nouvelle manifestation du poulpe des profondeurs, mais les eaux du lac ne témoignaient d'aucune agitation, puis l'horreur devint évidente : par centaines, sous l'eau claire et avec une lenteur régulière, une armée de crabes montait à l'assaut de la plate-forme sur laquelle j'étais réfugié !*

*C'est surprenant comme la peur et les réflexes de survie peuvent décupler nos capacités physiques. Le calmar m'interdisait la fuite par la mer, et les crabes menaçaient mon répit terrestre; je n'avais vraiment pas le choix ! Me débarrassant de tout superflu d'équipement, j'entrepris de rejoindre la cheminée de lumière en me transformant en araignée. M'accrochant, puis me suspendant aux aspérités rocheuses de la paroi et du plafond de la grotte, je progressais en risquant cent fois de tomber dans les eaux du lac où le calmar géant devait être à l'affût. Enfin, après m'être déchiré les mains sur les arêtes rocheuses, je parvins jusqu'à l'orifice d'effondrement qui donnait accès à l'air libre. Me hissant alors sur la terre ferme, je rejoignis mon camp de base en bordure de mer ; j'annonçais aux membres de mon expédition que nous démontions pour rentrer à Reykjavik, la ville où je les avais engagés et où j'avais loué le bateau et le matériel de plongée.*

*Je n'avais encore jamais parlé à personne de la caverne du drakkar cachée dans le fjord d'Erik le Rouge, et je n'ai jamais raconté les mauvaises rencontres que j'y ai faites. Je crois aujourd'hui plus sage de laisser dormir les fantômes là où ils sont. Toutefois, sachant qu'il n'y a plus de chasseur de baleines en Bretagne, je n'ai pu résister au plaisir d'attiser votre curiosité. Faites de beaux rêves !*

*La vie est faite de marées hautes et de marées basses,  
c'est une loi de la gravitation universelle.*

## ***La torche de Men-Guen-Braz.***

*Le Men-Guen-Braz, c'est un bien joli phare planté entre le ciel de Bretagne et l'eau de l'Atlantique, avec une haute tour blanche aux parements de granit, et une coupole de cuivre sous laquelle un feu rouge tournant sur pivot s'allumait, le soir, pour projeter trois éclats et trois éclipses de quinze en quinze secondes.*

*Ce rocher de Men-Guen-Braz est certainement le plus méchant des écueils plantés en sentinelle des côtes de Bretagne, juste au milieu du chenal. Les navires rentrant du Nouveau Monde, doivent emprunter ce chenal pour doubler le cap avant de s'engager dans la baie qui les conduit au port. Aussi ce rocher a une longue histoire de naufrages à laquelle le phare, qui fut un tour de force à construire, a mit fin. Pour tous les marins, c'est un ravissement sécuritaire de le voir s'allumer sur l'horizon, exactement quinze minutes avant le coucher du soleil, pour s'éteindre exactement quinze minutes après son lever, comme le veut le règlement maritime. A l'époque de ce récit, qui se situe au temps où la vapeur commençait à remplacer la marine à voiles, la veille du phare était assurée par deux gardiens relevés toutes les six semaines par un ravitailleur de phare ; enfin quand l'état de la mer le permettait.*

*Il y avait des mois noirs où la mer empêchait d'accoster aux époques fixées pour la relève, et c'est ce qui advint un certain mois de décembre du siècle dernier. Voilà que le baromètre se met à tomber comme jamais il n'était descendu de mémoire d'ancien. Le soir même s'amène sur la côte un tel coup de temps que mer et ciel en paraissent mélangés, le vacarme de leur empoignade était si tonitruant qu'on aurait cru la mer en train de bouillir. D'habitude ces coups de temps ne durent qu'une paire de jours, puis le calme revient ; mais celui-là était encore aussi fou une fois la semaine passée, et même il forcissait encore !*

*Le vieux Guewen était à terre depuis la fin d'octobre, et il devait normalement rallier le phare à son tour. Mais avec ce temps, pas question de mettre le ravitailleur dehors, il n'aurait pas navigué cinq minutes sans aller au fond ! Sur son rocher assailli par une mer en furie, le phare de Men-Guen-Braz continuait, chaque nuit, à clignoter de son œil rouge, à son rythme cadencé, sans manquer la moindre seconde. L'équipe de veille, prisonnière dans sa tour, assurait un service plus utile que jamais pour les bateaux cherchant un havre de repos. Chaque soir, le vieux Guewen venait sur le môle affronter les embruns pour guetter, dans la brouillasse et le vent, l'allumage du feu sur la ligne d'horizon. En voyant son éclat osciller, il se frottait les mains en se disant : « **Ça y est, mon congé se rallonge !** », Et il rentrait chez lui se sécher en pensant à ceux qui attendaient la relève.*

*Or un soir, où la mer et le vent étaient plus enragés que jamais, nous étions plusieurs sur le môle avec le vieux Guewen, accrochés au parapet pour regarder si l'œil rouge de Men-Guen-Braz s'allumait dans la nuit à venir. Les minutes passèrent : baisse de jour... fin de jour ... crépuscule... et l'œil rouge ne s'allumait pas ! Ce n'est pas coutume de marin d'être en retard pour allumer son signal. Il y eut dix, vingt, puis trente minutes, puis une heure... le vieux Guewen se rongea les poings. Si un phare ne s'allume pas à la seconde*

ordonnée, c'est qu'il y a un problème mécanique dans sa lanterne ou... dans le monde qui la sert ! Dans la deuxième heure sans l'œil rouge, il fallut empêcher de force le vieux Guewen de monter dans un canot et d'aller tout seul à son phare ... Il pleurait à petits coups en disant que si un navire venait par-là, il serait à tout coup perdu. Le sémaphore avait télégraphié à la préfecture maritime pour signaler l'incident et reçu avis que le vapeur des Phares et Balises, un solide bateau pourtant, avait essayé de venir. Devant la force des éléments qui lui avaient emporté sa cheminée et un homme mal arrimé, il avait fait demi-tour pour se mettre à l'abri dans le port.

Sur le coup de minuit, dans le noir du large, on entendit un mugissement venir de loin dans le vacarme du vent et des vagues : une sirène ! Un bateau cherchait sa route dans ce noir d'enfer et s'étonnait de ne pas voir, là où il aurait dû être, les trois éclairs rouges et les trois éclipses de quinze en quinze secondes... Il y eut un second mugissement, et déjà une équipe tentait de mettre le canot de sauvetage à l'eau. Il y eut un troisième, un quatrième, un cinquième appel venant du large. Le navire approchait, ayant perdu son repère et sa route, il venait au rocher, croyant avoir la mer libre devant lui. Le vieux Guewen hurlait comme un chien à la lune, et le patron du canot de sauvetage faisait avancer le chariot pour être paré au lancement. Alors il y eut un cri, un cri répété par la voix des gars rassemblés sur la jetée : « **L'œil rouge !** »

Là-bas, à l'endroit où il aurait dû briller depuis des heures, un éclair rouge venait d'apparaître, puis de s'éteindre, pour reparaître, et de nouveau disparaître... « **L'œil rouge ! L'œil rouge !** », criait-on, pensant qu'il y avait sans doute eu une avarie au fanal mais qu'elle était réparée, le phare s'allumant juste au bon moment pour sauver un bateau aveugle. Mais le vieux Guewen ne disait rien, il fixait la lueur du phare. Quand l'étincelle rouge reparut, grandit et s'affirma dans la nuit, il dit : « **Ça, ce n'est pas mon feu !** »

Il disait vrai, et nous le remarquâmes alors... cette lueur rouge n'était pas « notre » œil rouge habituel, c'était un autre signal, bizarre, inattendu, autre chose qui ne tournait pas comme le faisait notre phare, autre chose qui grandissait et grossissait, autre chose qui n'était pas notre feu, mais le 'Feu', une flamme haute, immense, démesurée, une flamme rouge et jaune qui montait toujours plus haut, saisie par la rage du vent, et qui se tordait dans la nuit en envoyant au ciel d'éblouissantes étincelles.

« **Men-Guen-Braz brûle ! ...** », le cri roulait en clameur. La flamme géante éclairait la mer empourprée par le rougeoyant reflet, et sur sa houle frénétique on apercevait un grand bateau, aussi net, aussi visible qu'en plein jour, celui-là même dont la sirène avait mugit si désespérément dans le noir de la nuit. Comprenant alors son péril, et voyant sa position, le navire manœuvra tant bien que mal dans la démence des lames pour virer de bord et repartir dans la direction opposée aux écueils.

Toute la nuit la flamme se tordit au sommet de Men-Guen-Braz, elle s'y tordait encore quand le petit matin se leva. Men-Guen-Braz brûla pendant deux jours et deux autres nuits. Après quoi il s'éteignit, et le troisième jour le vent et la mer tombèrent ensemble, si bien que nous avons pu mettre nos barques à l'eau, et arriver au rocher en même temps que le bateau des Balises. Ceux qui accostèrent les premiers reculèrent, tellement la roche et la tour étaient encore brûlantes. Il fallut attendre le lendemain pour pouvoir supporter le dégagement de chaleur et enfoncer la porte métallique à moitié fondue pour entrer dans le phare.

L'intérieur était noir comme un tuyau de fourneau, la maçonnerie cuite par la violence du feu, le mobilier et les appareils transformés en tas de suie, les vitres et la lanterne éclatées, la coupole en partie fondue... On comprit cette violence incendiaire en voyant les réservoirs de pétrole crevés, ils avaient fourni le combustible. Les carreaux des fenêtres du bas de l'escalier avaient sauté et, avec le courant d'air qui s'était fait par la coupole ouverte,



*le phare s'était transformé en un gigantesque chalumeau incandescent. Tout avait brûlé, tout... car dans un coin de la salle, à même la dalle de granit, il y avait deux petits tas de cendres ; c'était tout ce qui restait pour faire l'enterrement de Yann le Fouhoët et de Pierre le Floc, les deux gars grillés dans leur phare.*

*Les ingénieurs cherchèrent à expliquer ce qui s'était passé, et finirent par conclure qu'un incendie accidentel avait dû se déclarer. Évidemment, même nous l'avions pensé, mais la cause réelle de l'incendie personne ne la devina. Irrécupérable, le phare de Men-Guen-Braz fut détruit à la dynamite, et les ingénieurs construisirent un autre phare, plus haut, et sur un autre rocher plus avancé dans la mer.*

*On parla longtemps des deux gars morts dans l'incendie de leur phare puis, avec le temps, on en parla moins. Quelques années après cet événement, et par une forte marée basse de l'équinoxe de printemps, il me vint l'envie d'aller chercher du homard dans les trous des rochers Breac'h Ven. C'est un platin qui vient à sec deux ou trois fois par an pendant une bonne heure. J'y fus à l'heure de mer basse, avec de l'eau jusqu'à la ceinture. Je fouillais donc vivement avec mon croc sous les cailloux, en écartant les goémons, quand je sentis une prise qui me résistait... Je tire un coup sec et, du fond, je ramène une forme allongée, toute couverte de coquillages, avec un peu de varech autour, et qui se met à flotter sur l'eau. Etonné, je pose la main sur ce flotteur... c'était une bouteille.*

*Une bouteille à la mer, on est toujours curieux de savoir d'où, et de quand ça vient ! Mais comme le flot remontait, j'ai mis l'objet dans mon panier, avec ma pêche, et suis parti regagner la terre ferme avant la marée haute. Arrivé chez moi je me sèche, me change, puis prends ma trouvaille pour l'ouvrir. Je décape le plomb qui en protégeait le bouchon et, à l'aide d'un crochet fait d'un bout de fil de fer, je ramène du fond de la bouteille un papier plié. Je prends mes lunettes et je lis : la foudre me tombe dessus, c'était signé Yann le Fouhoët, l'un des gardiens de phare disparu dans la fournaise du Men-Guen-Braz. Le peu qui était écrit, c'était leur drame vécu. Le voici, sans en changer une ligne :*

Men-Guen-Braz, le 20 décembre 1897.

Monsieur l'ingénieur du Service des Phares et Balises, je place mon rapport sur la table pour que vous le trouviez en accostant, et que vous sachiez pourquoi le feu s'est éteint aujourd'hui et que ni Le Floc, ni moi, ne sommes fautifs.

Vers 13 heures 30 ce jour, une énorme lame est venue heurter le haut du phare en crevant trois vitres et en faussant la lanterne. On s'est mis à réparer quand une autre lame aussi forte est entrée par l'orifice de la baie ouverte, nous projetant dans l'escalier tous les deux. Par quoi Le Floc a été tué dans la chute, et moi j'ai les deux jambes cassées et un trou dans la tête dont je ne parviens pas à arrêter le sang malgré un bandage de fortune. J'ai essayé de remonter jusqu'à la lanterne, mais je ne le peux pas. Je vais sans doute mourir ici, et c'est pourquoi je vous rends compte de l'événement...

.....

J'ai dû m'évanouir en écrivant, je me réveille couvert de sang. J'ai pu allumer la lampe à pétrole sur la table, à côté de l'endroit où j'étais tombé. Je vois un peu plus clair. Le Floc est à côté de moi, déjà tout raide. J'entends une sirène de bateau qui cherche la

passé, et qui paraît venir droit sur nous. Il ne peut pas voir les écueils puisque le feu n'est pas allumé et que la nuit est bien noire.

La sirène forçait, j'ai encore essayé de remonter, mais je ne peux vraiment pas. Si le feu ne s'allume pas, le bateau est perdu. Or ça je ne le veux pas. Je vais mettre mon rapport dans une bouteille que je vais souder à la lampe avant de la jeter par le hublot afin que la marée vous l'apporte. Pierre est mort, et moi je vais mourir de mon sang qui s'en va. Alors puisque le réservoir de pétrole est là, tout près, je vais tourner le robinet de vidange. Le feu sera allumé et, celui là, il se verra de loin.

Adieu, monsieur l'Ingénieur.

Yann le Fouhoët

*L'incendie du Men-Guen-Braz, c'est Yann qui, ne pouvant réparer son fanal, l'a allumé pour éclairer son phare et sauver le bateau venant se fracasser sur les écueils. L'œil rouge de cette nuit-là, c'était lui qui flambait.*

*Ce que j'ai fait du papier ? Comme il se doit pour les épaves trouvées en mer, je l'ai porté au bureau des affaires maritimes qui l'a classé dans ses archives.*

*Notre tranche de vie me paraît mince,  
c'est pourquoi il faut se dépêcher de vivre.*

## ***Le phare aux rats.***

*Un vieux gardien de phare d'Ouessant m'a raconté cette histoire héritée de l'un de ses Anciens. Il l'aurait vécue quand, jeune gardien du Service des Phares et Balises, il s'était porté volontaire pour assurer le service d'un nouveau phare en Nouvelle Calédonie.*

*À son époque, la marine à voile commençait à être concurrencée par la vapeur et, aller servir aux antipodes de sa terre natale, représentait encore une aventure pleine d'imprévu. La Nouvelle Calédonie, le «Caillou» comme l'appelle eux même les Néocalédoniens pour rappeler que cette île est un bloc de nickel, venait de se doter d'un phare pour marquer, aux navires, la passe conduisant au port de Nouméa. Cet ouvrage avait été construit sur un écueil baptisé jusque là « le Rocher aux squelettes ». Ce nom lui venait de la fin tragique de forçats évadés du bagne calédonien en volant un canot du pénitencier avec lequel ils étaient venus, de nuit, se fracasser sur ce rocher. Les survivants y étaient morts de soif et de faim. On y avait retrouvé leurs squelettes rongés par les crabes et les oiseaux de mer.*

*L'Ancien s'était donc installé dans ce phare tout neuf, appelé « phare Amédée », du nom de son bâtisseur, pour y assurer le service du fanal avec deux autres collègues plus âgés. Ce phare était une belle construction, une grande tour en pierres blanches dont le feu dominait la mer de ses quarante cinq mètres ; c'était un bel outil que l'on était fier de servir malgré le peu de place dont on disposait. En effet, le plateau de roches sur lequel il reposait, donnait à peine assez de place pour se dégourdir les jambes quand la mer était basse. C'est ce que racontait l'Ancien.*

*« Il fallait faire attention, disait-il, à ne pas glisser, car les arêtes des roches étaient dentelées, et aux pieds de ces rochers là il y avait grande profondeur d'où sortaient fréquemment des hordes de requins occupés à faire la cavalcade. La relève du service se faisait toutes les six semaines avec le bateau des balises amenant un équipage frais, mais le phare était bien approvisionné pour supporter l'isolement d'avec la terre.*

*Notre service était assez routinier, il ne se passait rien qui mérite d'être conté jusqu'au jour, ou plutôt jusqu'à une certaine nuit de pleine lune. Pierre, le collègue de quart au fanal, nous appela, Michel et moi, alors que nous dormions attendant notre tour de veille. Nous l'avons rejoint dans la lanterne, et là le gars Pierre nous désigna la silhouette d'un bateau qui, à plusieurs miles, se découpait dans le sillon de la lumière du phare. C'était apparemment un grand trois mâts-barque, toutes voiles dehors il faisait route à plein sur le phare. Curieuse route, car ce bateau devait nous voir, le pinceau du fanal l'éclairait parfaitement d'un coup de projecteur chaque fois qu'il passait dessus en tournant. Notre banc des squelettes s'étendait loin sous l'eau, et il avait habituellement mauvaise réputation. Les navires se tenaient toujours à bonne distance de son repère. Il était donc bizarre de voir ce voilier venir vers nous ; c'était l'un de ces long-courriers, un marchand anglais qui devait faire la liaison avec les Nouvelles Hébrides (aujourd'hui appelées le Vanuatu).*

*Le Pierre s'écria : « Mais ils sont fous, ou ils ont bu ces gaillards là, on est pourtant visible ! ... »*

*Mais Michel, notre chef d'équipe, lui répliqua : « À condition qu'il y ait quelqu'un à bord pour nous voir... »*

*Pierre eut un haut-le-corps : « Tu ne crois quand même pas au vaisseau-fantôme ? »*

*Michel se mit à rire : « Non mon gars, mais si je dis que celui-là n'a personne à bord pour nous regarder, c'est parce qu'il a l'allure d'un bateau fou, un abandonné au vent que l'équipage aurait évacué pour une raison quelconque, un errant sans personne à la barre, ni à ses écoutes. » Dans le rayon de lumière du phare, le voilier apparaissait en état, sans casse, ni trace de feu à bord.*

*« Mais pourquoi diable l'ont-ils abandonné ? » dit Pierre. Le voilier subissait l'humeur du vent, paraissant s'arrêter quand son souffle faiblissait et s'incliner quand il repartait. Avec la soudaineté propre à ces latitudes des tropiques, le soleil se leva et sa lumière vint éclairer le trois-mâts qui se rapprochait. À l'aide de nos longues-vues, nous l'avons observé plus en détail. Nous pouvions lire son nom porté à l'avant, sur son flanc : Burney. Londres. C'était bien un Anglais, et il était maintenant si proche qu'il ne pouvait qu'aborder notre rocher comme s'il avait voulu se naufrager. Nos trois lunettes braquées sur le bateau fou, nous avons poussé le même cri en même temps : « **Les Rats !...** »*

*Il y en avait partout, sur le pont, sur la dunette, sur les pavois, sur les vergues même ! Il y avait des taches noires par centaines, qui grouillaient de l'avant à l'arrière du bateau. Nous avons alors compris l'absence d'équipage, et la terrible histoire qui nous arrivait dessus. Les marins du "Burney" avaient sans doute fui, abandonnant leur navire aux rats reconnus comme les plus forts ou... ils avaient été mangés par eux car les canots étaient en place, tous !... C'était cette armée de bestioles affamées que le bateau nous amenait ; seulement nous, nous n'avions pas de canot pour fuir !*

*Il y eut un grand choc, c'était la coque du voilier qui s'éventrait sur les écueils, puis un craquement terrible ; fauchés d'un même revers les trois mâts s'effondraient ensemble et, coupée en deux, la coque coulait dans une grande vague d'écume.*

*Vous pensez peut-être que ce naufrage allait noyer les rats ?... On voit bien que vous ne connaissez pas ces bêtes là, elles nagent encore mieux qu'elles ne courent. Aussi toute l'armée des rats sautant ou barbotant, vint se reformer en rangs serrés sur le rocher à demi découvert par la marée descendante. Paralysés par le spectacle, nous n'avions pas bougé du balcon du fanal d'où nous observions, en nous penchant, les rats s'installer autour du phare. Puis, sur une exclamation de Pierre, on vit se lever en l'air un bon millier de museaux ; nous sommes vus, humés, repérés : de la chair fraîche !...*

*Alors il y eut le cri multiple de tous les rats qui se lançaient à l'assaut du phare. Fort heureusement, la porte métallique de l'entrée du phare était demeurée close. Nous avons eu tout juste le temps de fermer la baie des glaces de la lanterne en abandonnant le balcon, puis de courir assurer la clôture des fenêtres de l'escalier et de nos chambres. En moins de rien, l'immonde bande avait grimpé le long des murs du phare en s'accrochant aux aspérités des pierres avec autant d'agilité qu'un écureuil grimpe aux arbres. De sa base jusqu'à sa coupole, notre tour était vêtue d'un manteau de rats. Têtes contre queues, se cramponnant et se poussant, ils avaient escaladé l'ouvrage, s'entassant sur les embrasures des fenêtres, grattant les vitres de leurs griffes. La tête de cette armée vint recouvrir la galerie du phare, le balcon, et la calotte de la lanterne. Grinçant des dents et émettant leurs cris aigus, les rats s'acharnaient contre les glaces épaisses du fanal derrière lesquelles ils nous voyaient sans pouvoir nous atteindre. Heureusement, ces quelques millimètres de verre solide séparaient nos visages de leurs yeux rouges, étincelants, de leurs ongles acérés, de leurs dents aigües,*

*mais l'odeur de leur multitude était si forte, et si infecte, qu'elle pénétrait jusqu'à nous et nous écœurait.*

*Voilà comment nous fûmes fait prisonniers, enfermés en vase clos dans notre phare, assiégés par une horde de rats affamés. La tension nerveuse résultant de cette condition, était telle qu'aucun de nous trois ne put dormir durant la première nuit de siège ; à chaque instant nous avions la sensation qu'une ouverture cédait et que l'immonde populace allait se ruer dans la brèche.*

*En chassant les rats restés en bas, sur le plateau, la marée montante avait surchargé nos murs et notre balcon, si bien que, par endroits, c'était des grappes de rats accrochées les uns aux autres, qui pendaient autour de la lanterne. L'allumage du feu, une demi-heure avant le coucher du soleil comme le prévoit le règlement du service des phares, et le tournoiement du fanal, rendirent ces fauves complètement fous. Quand le pinceau lumineux virait sur son axe, il aveuglait successivement les centaines et les centaines de rats dressés contre les glaces, tandis que dans le secteur d'ombre, des myriades d'yeux flamboyaient. En même temps, on entendait le travail enragé des griffes et des dents contre la pierre, contre le métal, contre le verre. De temps à autre, il y avait bataille entre eux, et alors une grappe velue se détachait et tombait à la mer comme un fruit mûr ; et en bas, dans une traînée phosphorescente, passaient des ailerons triangulaires à la surface de l'eau : les requins faisaient bombance...*

*Vous pouvez imaginer l'angoisse qui nous étreignait ! Enfin le lendemain nous étions plus calmes, et il nous arrivait même de trouver drôle d'exciter les rats en plaçant notre visage contre la vitre nous séparant d'eux, à la résistance de laquelle ils ne comprenaient rien. Le surlendemain nous avons commencé à être gênés par l'impossibilité de renouveler l'air à l'intérieur de notre carapace de pierres et de chairs. L'odeur du pétrole n'arrivait même plus à dominer la sentance fétide des bêtes entassées autour de nous.*

*Le quatrième jour, au petit matin, je m'aperçu que le châssis de bois de ma fenêtre, attaqué de l'extérieur, commençait à céder. J'appelais Michel et Pierre et, à nous trois, on posa à l'intérieur, une feuille de tôle pour faire blindage. Michel dit alors : « **Le vapeur des Balises est venu il y a quinze jours, il ne reviendra pas avant vingt sept jours... Si ce panneau cède avant, ils devront changer le nom de notre lanterne, et l'appeler « le phare aux rats !** » Nous ne pouvons appeler au secours en hissant un signal de détresse puisque ce diable de mâât est à l'extérieur. Il n'y a qu'une chose à faire : ne pas allumer le fanal ce soir ! Le service des phares en sera informé, et il viendra voir. C'est là un grave manquement au service, mais si nous sommes dévorés par cette vermine, ce sera un plus grand manquement. »*

*Ce soir là, au risque de causer des catastrophes, le feu ne s'alluma point sur le rocher-aux squelettes. Bien nous en prit de cette disposition qui nous fit dormir dans nos chambres car, cette nuit-là, la fenêtre de la chambre de Michel vint à céder. Le chef, qui sommeillait tant bien que mal, allongé sur son lit, n'eut que le temps de nous appeler, les rats étaient déjà sur lui en pénétrant dans la brèche. Ce fut une bataille de nous trois contre la bande qui se coulait en force à travers le trou. Ils mordaient, et nous tapions à coups de manches d'outils, mais sous leur nombre grandissant, il nous fallut reculer. Nous avons donc refermé sur eux la porte de la chambre. Mais nous avions à peine eue le temps de panser nos blessures, rongée par des centaines de dents, la porte de bois cédait à son tour...alors il fallut fuir, avec des rats pleins les jambes, ils grimpaient l'escalier aussi vite que nous. Je ne sais pas comment nous avons fait, mais nous nous sommes retrouvés tous les trois en haut, dans la salle de veille, courbatus, saignants, les vêtements déchirés et les chairs à vif, sans une goutte d'eau pour étancher notre soif. Nous étions affalés sur le plancher de la chambre à feu avec le panneau d'accès à l'escalier, en tôle fort heureusement, rabattu pour nous séparer des rats qui avaient maintenant envahi l'intérieur du phare. Mais là, avec nous, sur le carreau, il y*

*avait aussi plusieurs dizaines de rats qui étaient entrés, il nous fallut les tuer à coup de manches. On entendait, au-dessous, dans l'escalier, un vacarme de cris auxquels répondaient, au dehors, les hurlements aigus des rats qui nous examinaient à travers les vitres.*

*Nous nous regardions saigner par cent morsures, ne disposant de rien pour nous nettoyer. Nous pensions avec inquiétude à notre destin de squelette si les secours n'arrivaient pas. Heureusement que nous avons eu cette idée de ne pas allumer notre feu car, au matin, le vapeur des Balises était là, par le travers de la tour. Nous le guettions par la vitre et, par nos longues vues nous apercevions la mine effarée de son équipage regardant ce phare tout entier vêtu de rats vivants ...*

*Ils nous crurent mangés, et c'est vrai qu'il s'en était fallu d'une épaisseur de vitres. Mais les rats avaient, eux aussi, vu le bateau et aussitôt, comme il était près, une bande d'entre eux s'est mise à l'eau, en colonne serrée, comme pour se lancer à l'abordage. Le vapeur ayant stoppé, ces sales bêtes seraient sans doute parvenues à grimper à bord avant qu'il ne s'éloigne du rocher si le mécanicien n'avait eu l'idée de leur lâcher un jet de vapeur par le travers du museau. Cela échauda net la tête de colonne qui marqua un temps d'arrêt. Le vapeur en profita pour remettre en route et s'éloigner de cette vague d'assaut. Là-dessus les requins se mirent de la partie, ils arrivèrent à une douzaine et gobèrent les rats en taillant des sillons dans la masse flottante. Ce qui restait des rats nageurs fit demi-tour, et rappliqua sur nous. Tout ruisselant, ils se hissèrent sur le plateau où leurs congénères les accueillirent par un concert de cris, auquel ils répondirent d'aussi belles manières. C'était sans doute une querelle au sujet de l'abordage manqué, et la vivacité de leur dispute nous fit croire un moment qu'ils copiaient les querelles d'hommes !*

*Mais tout cela n'arrangeait pas notre situation car le petit bateau n'osait plus s'approcher ; il tournait en rond, à distance du phare hérissé de rats. Son équipage ne pouvait penser que nous étions encore vivants en constatant que les rats entraient et sortaient du phare par les fenêtres du bas. Le bateau allait repartir quand Michel eut tout à coup l'idée de se servir du fanal pour faire office de télégraphe optique et signaler notre présence dans la chambre à feu.*

*Ah ! Ce fut vite fait. Avec soulagement nous avons vu ceux du vapeur répondre par de grands signes. Par le moyen du timonier gesticulant ses signaux à bout de bras, tel un moulin à vent, l'ingénieur du service des phares à bord du vapeur, nous fit savoir qu'il retournait à terre pour ramener les moyens de nous sortir de là. Sur quoi le vapeur fit demi-tour, nous laissant à demi rassurés. Mais à midi sonnant il était de retour, accompagné d'une vedette, d'un chaland, et d'un bateau-pompe, une véritable escadre. À midi et demi, la bataille navale commença, et pour une bataille, ce fut un combat sérieux. On essaya tout, à commencer par le jet d'eau du bateau-pompe pointé sur les murs du phare. La force du jet arrachait les rats qui tombaient à l'eau où les requins s'en régalaient. Mais sur dix qui chutaient, il en remontait cinq, et le jet ne sortait pas les occupants de l'intérieur de la tour. De plus, certains abordèrent carrément le bateau-pompe dont l'équipage dut se battre avec eux pour les rejeter à la mer.*

*Aussi le soir venu, c'était comme si rien n'avait été fait, nous dûment passer une nouvelle nuit dans notre prison, mais en allumant le fanal. Michel, qui avait perdu beaucoup de sang par les nombreuses blessures reçues, avait la fièvre, Pierre et moi étions bien abattus. C'est seulement le lendemain après midi que nous avons pu être délivrés et soignés. Cela grâce au stratagème d'un marin ayant eu l'idée d'embarquer des quartiers de viande sur le chaland et de s'en servir comme appât. En le remorquant avec la vedette, ce marin plaça le chaland avec ses viandes au plus près du plateau. Attirée par l'odeur de la viande exposée au soleil et au vent, toute l'armée des rats, y compris les compagnies infiltrées dans*

*le phare, embarqua dans le chaland. Une habile manœuvre de remorquage amena le chaland par le travers du bateau-pompe qui l'aspergea de pétrole. A distance, une fusée y mit le feu, si bien que tout grilla, le chaland et les rats. Ceux qui se jetèrent à l'eau furent accueillis par les requins.*

*C'est ainsi que nous fûmes délivrés, le sixième jour, du siège des rats.*

*« Comme flèche de cathédrale guidant les pèlerins,  
la silhouette d'un phare qui se dresse dans la mer,  
est un signe d'amitié aux voiliers égarés. »*

## ***Les mutilés du phare.***

*Le phare de la Vieille planté sur la pointe du Raz, veille sur la Chaussée de Sein. Au milieu d'un cimetière sans croix, ni pierre, il regarde l'océan se donner en spectacle.*

*Quand la tempête transforme la mer en un bouillonnement d'écume, et alors que le vent souffle dans ses lugubres cornemuses pour nous offrir l'une de ses fêtes d'épouvante, il arrive que les Anciens gardiens de phares, vous racontent le secret de la cité d'Ys engloutie, ou une histoire de phare plus sinistre encore qu'une légende de mer. A Plogoff, les Anciens d'Ar men m'ont conté celle des mutilés gardiens du phare de la Vieille.*

*Dans la grande tour carrée du phare, trois hommes veillent en permanence pour déjouer la conspiration traîtresse de la mer et des brisants. Chaque nuit ils se relaient pour envoyer vers l'horizon marin les rayons blancs, rouges et verts de son feu. Si la brume vient se poser entre la pointe du Raz et l'île de Sein, les veilleurs actionnent la grosse sirène qui, avec ses trois longs coups par minute, lance son avertissement sonore de mise en garde aux pilotes des navires aveugles. Mais, de tous les phares d'Armorique, il n'en est aucun dont l'accostage soit aussi difficile que le phare de la Vieille planté sur le vieux rocher du Raz. Grossie par les violents courants du raz de Sein, la moindre houle vient se briser sur le débarcadère du phare, le rendant inabordable. Aussi, quand on regarde la mer déchaînée qui assaille le plus souvent ce rocher en bout de continent, on se demande par quelle aberration il fut décidé, dans les années 20, que les emplois publics comme ceux de gardiens de phares en mer, seraient en priorité, réservés aux mutilés de la guerre 1914-1918 ? Sans doute que ces messieurs les députés, dont les bottines vernies sont plus accoutumées à fouler les tapis du palais Bourbon que les rochers de Bretagne, n'ont jamais eu l'occasion de mettre le pied sur l'escalier d'un phare en mer ! Il est vrai qu'à leur décharge, personne dans les rangs de l'Assemblée, ni d'ailleurs dans les colonnes des journaux, n'a pris la parole pour exposer les dangers auxquels se trouveraient exposés les mutilés et les éclopés qui solliciteraient, sans en connaître les contraintes, un emploi réservé de gardien de phare en mer.*

*Lorsque la loi parut au journal officiel, on vit affluer les demandes d'emploi des Poilus qui, dans l'Argonne, au Chemin des Dames, ou à Verdun, avaient laissé un membre, respiré les gaz, ou reçu un éclat ou une balle. Si la majorité de ces invalides fut affectée à des emplois dans les Postes, au Crédit Municipal, dans les ministères et dans les musées, quelques-uns d'entre eux furent affectés au service des Phares et des Balises pour recevoir un emploi de gardien de phare. C'est ainsi qu'arrivèrent au service de Plogoff, deux mutilés de guerre : Pierre, le plus âgé, avait eu les muscles du bras droit sectionnés par un éclat d'obus, ce qui lui en interdisait l'usage ; Paul, le second éclopé candidat à l'emploi, avait eu le genou écrasé par une poutrelle lors de l'effondrement de sa casemate sous un tir d'artillerie. Il ne leur fallut pas longtemps pour comprendre que l'emploi attribué n'avait rien*



*de commun avec ce qu'ils avaient imaginé. Les exercices d'acrobatie imposés par le système des relèves, étaient pour eux un véritable calvaire. À cela s'ajoutait le supplice des cent vingt marches qui séparaient les réservoirs de pétrole entreposés au rez-de-chaussée de la tour, de la salle de veille du fanal située au sommet du phare, et qu'il fallait monter et descendre pour les besoins du service. Pour être complet dans la description de ces conditions de travail, il faut ajouter l'humidité qui, d'un bout à l'autre de l'année, suinte le long des murs de la tour, la brume qui s'insinue partout, l'absence de vivres frais, l'isolement, etc. Confinés dans leur prison marine pendant les six semaines que durait une relève de veille, le moral des mutilés souffrant de surcroît de leurs infirmités, frisait la déprime.*

*Dès leur affectation dans ce phare du bout du monde, Pierre et Paul avaient protesté des conditions faites, ils s'étaient fait établir des certificats médicaux d'inaptitude à un tel emploi, adressés à l'administration. En pure perte ! La loi était la loi, ils avaient sollicité un emploi réservé de l'administration, ils l'avaient obtenu. Il fallut que la présence inadaptée des mutilés de guerre sur un phare de la mer prenne brusquement un caractère tragique, pour que l'administration soit mise au pied du mur de son inhumaine inconséquence.*

*A la mi-décembre de 1925, une forte tempête se déchaîna sur les côtes de Bretagne, le raz cessa alors d'être un détroit pour devenir une sorte de nébuleuse où se mouvaient, dans un vacarme hallucinant, les vagues, le vent, la pluie. Pendant des jours et des jours, la tour du phare de la Vieille fut invisible dans ce chaudron du diable. Il ne pouvait être question de ravitailler les gardiens, ni d'effectuer leur relève, c'eût été le naufrage assuré pour toute embarcation quittant le port de Plogoff.*

*Le hasard voulut qu'à cette époque le gardien-chef, qui formait le troisième membre de l'équipe du phare de la Vieille, soit en congé pour assister à l'enterrement d'un membre de sa famille, le service du fanal était momentanément assuré par Pierre et Paul, les deux mutilés. Début janvier, une éclaircie fugace permit d'apercevoir le phare : un drapeau noir flottait à son sommet, ce qui signifiait un appel à l'aide. Assurément, avec cette veille permanente, de jour comme de nuit en raison de la tempête, les deux emmurés devaient être aux prises avec de grandes difficultés. Qui sait même si les vivres et l'eau potable ne commençaient pas à leur manquer ? Le bateau du pêcheur ravitailleur tenta une sortie quand le vent fit mine de faiblir. Il parvint, non sans mal, à la hauteur du débarcadère, mais il lui fut absolument impossible d'accoster. Toutefois, à partir du filin du cartahu, ce système de va-et-vient de secours, il réussit à faire glisser quelques paquets de vivres jusqu'à la plate-forme. Mais le bateau dut repartir sans avoir pu assurer la relève. L'équipage avait toutefois entrevu les deux infortunés gardiens brièvement apparus sur l'étroite plate-forme du phare.*

*En février, le phare était toujours isolé du monde. Survint alors ce drame de la mer qui devait alerter l'opinion publique sur la condition faite aux poilus mutilés. Dans la nuit du 19 au 20 février 1926, une goélette de Paimpol, « la Surprise », alla se fracasser sur les rochers de l'enfer de Plogoff où les corps de ses marins furent déchiquetés. Du coup ce fut la panique sur les côtes bretonnes : des patrons de pêche assurèrent, qu'à plusieurs reprises, le phare s'était éteint et que, la nuit du naufrage, la sirène n'avait pas fonctionné régulièrement. La « Dépêche de Brest », reprise par « l'Intransigeant » et d'autres journaux locaux, se firent l'écho de ces rumeurs. Toute la France connut bientôt le sort des deux mutilés, prisonniers de la mer. On les imagina à bout de forces et malades, incapables de mettre en marche le moteur de la sirène et d'approvisionner en pétrole le foyer du fanal. Les associations d'Anciens combattants demandèrent des comptes à une administration incapable de justifier l'emploi d'hommes handicapés dans une activité qui exigeait de telles servitudes et contraintes.*

*À cette époque, le ravitaillement du phare était assuré par un patron pêcheur ayant passé un contrat avec le service des Phares et Balises pour prendre en charge le*

*ravitaillement et la relève des gardiens. Au moment du naufrage de « la Surprise », le ravitailleur de la Vieille était un patron de Plogoff ; le 28 février, il tente une nouvelle fois d'atteindre le phare pour effectuer la relève des gardiens, mais la tempête n'est pas calmée. Ce ravitailleur n'était pas un novice, il connaissait les risques liés à son opération, mais il pensait devoir les prendre pour éviter de nouveaux drames. Outre son équipage et les gardiens de l'équipe de relève, il emmène avec lui un ingénieur du service des Phares et Balises pour attester de l'opération.*

*Jamais sans doute dans les annales du service, une opération de relève des gardiens ne présenta plus de difficultés. Ni Pierre, ni Paul, handicapés dans leurs mouvements par leur infirmité, n'étaient en mesure de se servir du cartahu pour descendre accrochés au filin, et rejoindre la barque. Les sauveteurs durent se résigner à tendre un câble entre la barque qui bondissait au sommet des lames, et la base du phare. Après s'être solidement ceinturés au câble, l'un après l'autre les gardiens de la relève se lancèrent à la mer pour rejoindre l'échelle de fer fixée au roc, au pied de la tour. Mais quand il fallut faire passer dans le bateau les deux mutilés ne sachant pas nager, et qui de plus étaient à bout de forces, ce fut moins simple. Cependant ils passèrent, et ce bain dans l'eau glaciale fut leur dernière épreuve.*

*Les nouveaux gardiens du phare de la Vieille continuèrent sans difficulté à envoyer le signal blanc, rouge, et vert qui n'avait jamais été interrompu. Après enquête, il fut établi que les mutilés avaient hissé le pavillon noir pour réclamer le retour du troisième veilleur et que, sans défaillance, ils avaient assuré le service du phare tout au long de leur trois mois de claustration. Leur responsabilité n'était pas engagée dans le naufrage de la goélette de Paimpol.*

*Il fallut toutefois attendre plusieurs années pour que la loi sur les emplois réservés de l'administration reçoivent les modifications qui s'imposaient dans l'exercice de certains postes par des mutilés de guerre, et que les moyens de communications entre la terre et les phares en mer soient améliorés.*

*La gueule du Finistère continue de mordre l'immense océan toujours coléreux face à la « chaussée de Sein », nulle côte au monde n'est plus tristement célèbre, par ses naufrages et ses tempêtes, que celle de la pointe du raz et des écueils qui la prolongent en mer.*

*L'Histoire rend les défunts vivants en leur donnant une âme.*

## ***La substitution de Rouen*** *(lettre apocryphe)*

*Fait au château de Montrottier, à Lavigny,  
ce 17 de juillet 1431.*

*À Monseigneur, Arthur de Bretagne.*

*Je viens vous rendre compte de l'état de la mission que vous m'aviez confiée : garder et conduire dame Jehanne d'Orléans, dite « la Pucelle de France », de la ville de Rouen jusqu'au château de Montrottier, dans le duché de Savoie. Ceci afin de la soustraire à la mémoire des gens du peuple, le temps jugé nécessaire. Plus que de ce long voyage accompli dans de bonnes conditions de discrétion, je vous entretiendrai des révélations que m'a faites dame Jehanne à l'occasion des conversations journalières hors de toute autre présence.*

*Cette dame a vaillamment supporté cette chevauchée de quarante jours ; elle s'est fort aimablement prêtée aux obligations de clandestinité afin de laisser ignorer sa présence et la substitution de personne faite au château de Bouvreuil, le 30 mai à l'aube, jour prévu pour la conduire au bûcher. L'évêque Cauchon avait pris d'heureuses dispositions pour permettre l'évasion aisée de dame Jehanne. Elle est maintenant commodément installée dans la grande salle du donjon et me fait, chaque soir, l'amitié de me conter l'aventure de sa jeunesse, de ses exploits guerriers et de son procès. C'est cette étonnante part de récit que j'entends porter à la seule connaissance de Monseigneur. Les faits révélés ne sont pas ceux colportés par la légende d'une pseudo bergère à qui des envoyés divins auraient donné mission de bouter les Anglais hors du royaume de France. Sans méconnaître l'extraordinaire charisme de cette pucelle devenue chef de guerre du jour au lendemain, il convient de s'interroger sur ce « don » du ciel qui lui aurait permis de se transformer, à l'âge de vingt et un ans, perdant son état de gardienne de moutons et ne parlant que le patois lorrain, en chef de l'armée royale s'exprimant miraculeusement en français de Touraine et de Cour. Ses compétences tactiques et sa science de l'artillerie, lui ayant permis de s'imposer aux plus grands maréchaux du royaume, prouvent une savante et longue préparation ! Par ailleurs, elle avait la science des armes et maniait la lance comme le cheval aussi magistralement qu'un chevalier chevronné. La vérité de l'histoire n'est pas celle d'un « miracle » survenu à Domrémy, ce subterfuge de propagande était nécessaire au dauphin Charles VII pour acquérir et faire accepter sa légitimité royale comme lui venant du ciel !*

*L'intelligence politique de dame Jehanne et sa connaissance approfondie des personnages influents des cours de France, d'Angleterre, de Bourgogne, de Lorraine comme d'Anjou et de Bretagne, ne sont pas à la portée d'une fille du peuple. Aussi, selon ce qu'elle a bien voulu m'en dire, je vais vous conter la manière dont elle est apparue dans l'histoire du royaume de France.*

*Avant l'arrivée de Jehanne d'Orléans à la Cour de France, la situation monarchique des Capétiens était des plus anarchiques. Le père du dauphin, le roi Charles VI que l'on disait fou avait, en 1420 par le traité de Troyes, dénié à son fils Charles le titre de Dauphin parce qu'il le savait enfant illégitime que son épouse, Isabeau de Bavière, aurait conçu avec Louis d'Orléans, frère du roi. Il a institué alors Henri V d'Angleterre, l'époux de sa fille Catherine de Valois, comme son successeur. En 1422, les décès conjoints de Charles VI de France et de Henri V d'Angleterre ont fait que, en vertu du traité de Troyes, la couronne de France revenait à Henri VI d'Angleterre âgé de quelques mois. Or le peuple de France n'entendait pas être gouverné par un roi étranger ; les barons de France se sont alors référés à la loi salique, qui ne reconnaît pas la transmission de la légitimité monarchique par les femmes, pour décider de la succession royale. Dès lors, en ligne directe, la couronne devait légitimement échoir au fils de Louis d'Orléans assassiné en 1407, Charles chef du parti des Armagnacs. Seulement voilà, le duc Charles d'Orléans avait été fait prisonnier par les Anglais, en 1415 à la bataille d'Azincourt. Il n'était donc pas en mesure d'assurer la royauté. Face aux prétentions anglaises qui contestent le jugement des barons, il ne reste disponible pour prétendre au titre, que le dauphin Charles VII couronné « roi de Bourges » et époux de Marie d'Anjou, la fille de Yolande d'Aragon duchesse d'Anjou, reine de Naples et de Sicile.*

*Le Dauphin n'a pas été sacré à Reims, la ville tient du parti anglais ; de plus il a besoin de réduire à néant la rumeur de bâtardise qui compromet sa légitimité royale. Il lui faut provoquer un choc suffisamment fort dans l'esprit des Français pour obtenir leur adhésion à sa bannière et lever une armée. Il veut reconquérir son royaume et se faire couronner roi selon la tradition monarchique.*

*Dans ce contexte va se tracer le destin de dame Jehanne, qui ne fut pas une simple bergère soumise aux lois divines, mais une princesse de sang royal dont l'intervention dans les affaires de France fut minutieusement préparée.*

*Selon les confidences de dame Jehanne, madame Yolande d'Aragon, duchesse d'Anjou et belle-mère du Dauphin, en accord avec Charles d'Orléans le prisonnier de Londres, aurait été l'instigatrice du théâtre divin préparant l'intervention de Jehanne à la Cour pour y apporter « le » message sacré. Par ce signe de la providence du ciel, le Dauphin s'affirme le fils de Charles VI et se déclare légitime dépositaire de l'héritage de la royauté. Intervenant en permanence dans les affaires du royaume, madame d'Aragon a pratiqué une politique d'alliance avec la Bretagne et la Lorraine afin de contrer celle de l'Angleterre avec la Bourgogne. Son financier, Jacques Cœur, a financé toutes les dépenses nécessaires à la réalisation des projets de cette politique, ce qui a permis à la duchesse d'Anjou d'acquérir une influence primordiale à la Cour de France.*

*Il est de fait que madame d'Aragon connaissait de longue date la reine Isabeau de Bavière et les circonstances particulières qui avaient marqué, le 10 novembre 1407, la naissance de son dernier enfant en son hôtel de Barbette, et non à la résidence royale de l'hôtel Saint-Pol. Ce fut une fille mais, afin de la soustraire au risque de vengeance du roi Charles qui n'avait plus de rapports avec la reine depuis plusieurs années, cette enfant sera déclarée mort-née sous le nom de Philippe. C'est un cadavre de petit garçon qui fera la substitution avec la fillette nouveau-née. Plusieurs mois avant la naissance de l'enfant, Yolande d'Aragon conseillère de la reine, lui aurait suggéré de confier son enfant illégitime à la famille de Jacques d'Arc, un fermier général possédant des armoiries et résidant à la frontière de la Lorraine, dans le village de Domrémy ; un lieu où le cardinal-comte Louis de Bar, duc de Lorraine et proche parent de la duchesse d'Anjou, pouvait exercer une certaine influence ; ce qui explique sans doute pourquoi le territoire de Vaucouleurs est demeuré fidèle à la couronne de France dans une région soumise à la Bourgogne.*

*La Maison d'Orléans s'est chargée d'escorter l'enfant en Lorraine et de la remettre à la famille d'Arc. Ensuite, madame d'Aragon a discrètement fait donner, dès l'âge de treize ans à l'enfant Jehanne, une éducation en rapport avec son état de princesse royale, lui faisant inculquer le savoir-vivre en usage à la Cour de France, ainsi que le parler. Un écuyer de la Maison d'Orléans, Thiescelin de Vittel, fut attaché au service de l'enfant pour lui enseigner les premiers rudiments de l'exercice des armes et du cheval. Dame de Baudricourt, l'épouse du gouverneur de Vaucouleurs, lui enseigna l'histoire et les coutumes de Cour. Il fallait que cette jeune fille puisse un jour, à l'issue d'une minutieuse préparation, venir à Chinon pour affirmer au Dauphin qu'il était bien le fils légitime du roi défunt, contrairement à la rumeur de bâtardise qu'entretenaient ses ennemis et même sa mère, la reine Isabeau de Bavière. Déjà, à partir de 1427, influencée par une rumeur populaire et religieuse insidieusement propagée, la Cour de France sera dans l'attente d'un événement, d'un signe du ciel en mesure de conforter la position royale du Dauphin. De nombreuses prophéties circulent, annonçant l'arrivée d'une pucelle envoyée par Dieu pour délivrer le royaume de France des envahisseurs anglais. Dans un courrier adressé en 1428 au dauphin Charles VII, l'archevêque d'Embrun, Jacques Gelu, l'informe des rumeurs persistantes qui circulent au sujet d'une jeune fille de Domrémy se nommant Jehanne, Pucelle d'Orléans, car ses origines supposées la font appartenir à la Maison royale d'Orléans.*

*À partir de ce moment, deux officiers de la Maison du seigneur Robert de Baudricourt : Jean de Metz et Bertrand de Poulengy, sont chargés de préparer la jeune Jehanne aux jeux des armes de la noblesse. Les « voix » entendues par la Pucelle étaient en fait les conseils donnés par ses instructeurs secondés par le clergé, le curé de Sermaize et le Frère Nicolas de Vouthon. Le Dauphin et son entourage étaient dans l'attente d'un événement extérieur à la Cour, susceptible de conforter la royauté. Madame d'Aragon, belle-mère du prétendant au trône, le préparait en Lorraine ! Perturbé par l'incertitude de sa légitimité, chaque matin Charles VII priait Dieu en compagnie de son confesseur, qui le rapportait à la duchesse d'Anjou, afin qu'il lui délivre un signe le rassurant sur ses origines royales.*

*En 1428, une armée anglaise débarque à Calais pour se porter à l'attaque d'Orléans, cette place stratégique qui verrouille la Loire et ouvre le passage vers l'occupation totale du royaume de Bourges, fief de Charles VII. Or, l'armée française est défaite par Falstaff lors de la bataille dite « des Harengs ». Le dauphin roi de Bourges est désespéré et implore Dieu. Le confesseur rapporte l'angoisse du roi à Yolande d'Aragon qui décide alors de faire intervenir Jehanne dont elle a soigneusement assuré la préparation au rôle de signe divin attendu par Charles VII.*

*C'est ainsi que la rumeur d'une jeune bergère recevant les révélations de l'archange Saint-Michel va se répandre de clochers en provinces, en dépassant les limites de Vaucouleurs. On vient voir Jehanne à Domrémy, on lui demande son intervention auprès du divin, on lui embrasse les mains et, en janvier 1429, le duc de Lorraine la fait mander pour bénéficier de ses pouvoirs de guérison et lui faire disputer un tournoi de chevalerie, ce dont elle s'acquitte fort honorablement.*

*Dès ce moment, dame Yolande d'Aragon est prévenue par la Cour de Lorraine que la préparation de la Pucelle est arrivée à terme. Elle envoie Colet de Vienne, l'écuyer royal, à Vaucouleurs avec ordre de faire vérifier par l'Église les sentiments religieux de Jehanne ; il faut convaincre le Dauphin et ses conseillers de la nature divine des révélations qu'apportera la Pucelle à la Cour de France. Cette constatation effectuée et enregistrée, une escorte armée conduit Jehanne jusque chez la duchesse d'Anjou, à Chinon. Celle-ci l'introduira à la Cour pour affirmer au Dauphin qu'il est bien fils de roi et lui réclamer une armée afin d'aller délivrer Orléans assiégée par les Anglais. Une lettre de Jacques Cœur, argentier de Yolande*

*d'Aragon, datée de 1429 et adressée à Côme de Médicis, décrit l'arrivée attendue de la Pucelle à Chinon.*

*Ensuite se déroule l'épopée que chacun connaît par la légende : l'arrivée d'une bergère de Lorraine, le 6 mars 1429 à la Cour de France, se prétendant inspirée par le ciel pour porter secours au roi. Cette prétention divine sera examinée avec circonspection par les Conseillers du roi, Regnault de Chartres et La Trémoille mais, s'imposant par son naturel et son aisance devant le roi et ses courtisans, Jehanne surprend en reconnaissant le roi dissimulé derrière les dames de sa Cour. Elle lui révèle le signe qu'il attendait, ce qui lui assure d'emblée d'être intronisée comme un personnage de très haut rang bien que, arrivant directement de Domrémy, elle n'ait encore rien démontré de ce qu'elle prétendait devoir accomplir. La connivence royale paraît quand même surprenante !*

*Après un simulacre d'enquête mentionné dans le livre de Poitiers, Jehanne fut immédiatement dotée d'une Maison civile ainsi que d'une somptueuse garde-robe aux couleurs rouge et vert de la Maison d'Orléans, puis d'une Maison militaire avec, seule parmi les seigneurs de la cour de France, le droit d'avoir une bannière dans l'armée royale, un privilège réservé aux chefs d'armée. Le roi la nomme chef de l'armée royale et, aussitôt équipée, la Pucelle chef de guerre adresse ses sommations aux chefs anglais qui assiègent Orléans. Elle les somme de quitter promptement la terre de France puis, à la tête de l'armée, elle rejoint, le 29 avril, la ville assiégée défendue par Raoul de Gaucourt et Jean Dunois, un autre bâtard d'Orléans. La situation des affaires de France est à ce moment si désastreuse que la simple arrivée, imprévue, de la Pucelle et de ses troupes, est qualifiée de « divine » par les gens d'Orléans. Il est vrai qu'avec le sort de leur ville se jouait aussi le sort du royaume de France, cette intervention était celle de la dernière chance.*

*La ville est libérée le 8 mai 1429 et la campagne de la Loire s'engage. De par ses connaissances militaires et son autorité, la Pucelle prend l'ascendant sur ses compagnons d'armes alors que son "aura" divine lui vaut l'adhésion spontanée de la troupe et des gens du peuple. Après ses victoires de Jargeau le 12 juin, de Meung-sur-Loire le 15, de Beaugency le 16 et de Patay le 18, sentant son armée exaltée par ses succès, Jehanne conduit le Dauphin à Reims pour y recevoir les sacrements de la royauté. Il y sera sacré roi le 17 juillet et, dès lors, ne doutera plus de son destin de roi. Toutefois la Pucelle ne considère pas sa mission divine achevée, l'armée anglaise occupe encore une grande partie du royaume. Jehanne entend offrir Paris au roi contre la volonté de ses conseillers qui préféreraient signer une trêve avec la Bourgogne afin de la détacher de son alliance avec l'Angleterre. Alors que Jehanne ne songe qu'à mettre l'armée royale en route, sous la pression de La Trémoille le roi Charles VII n'a en tête que les négociations engagées avec la Bourgogne. Enfin l'armée se met en marche mais, le 8 septembre, c'est l'échec d'une attaque lancée devant la porte Saint-Honoré où la Pucelle est blessée. Le roi ordonne d'abandonner l'attaque de Paris, l'armée se replie sur la Loire et, en raison du mauvais état des finances royales, elle est licenciée.*

*Durant l'hiver qui suit, Jehanne ne reste pas inactive à la Cour, elle ne cache pas sa volonté de conquérir Paris. Afin de donner aux conseillers le temps de conduire leur politique de rapprochement avec la Bourgogne, le roi envoie la Pucelle avec quelques troupes, mettre hors d'état de nuire une bande de routiers installée à la Charité-sur-Loire et commandée par Perrinet Gressart. Mais c'est un nouvel échec ! Alors Jehanne décide de repartir combattre les Anglais en recrutant, à ses frais, sa propre troupe. Elle engage, pour trois mois, Barthélémeo Baretta et ses routiers : 300 cavaliers, et elle se dirige vers Compiègne réclamant son secours pour faire face aux troupes de Bourgogne qui l'assiégeaient. Le 23 mai 1430, elle y est faite prisonnière par le bâtard de Vendôme, avec son écuyer Jean d'Arton et son pseudo frère, Pierre d'Arc devenu Pierre du Lys par décret*

royal d'anoblissement. Elle sera successivement enfermée dans les châteaux de Beaulieu et de Beaufort d'où elle tente de s'échapper en sautant d'une tour, puis à la citadelle de Crotoy.

La suite vous est connue. Jehanne fut vendue pour 10 000 écus à l'évêque comte de Beauvais, Pierre Cauchon, qui la fit conduire au château de Bouvreuil, à Rouen, pour y être jugée selon l'ordre de justice des Anglais. Le procès débute le 9 janvier 1431 et va se dérouler jusqu'au 26 mars. Tous les grands esprits de l'Église et de la Magistrature ont souhaité être présents à un moment donné. Il est douteux qu'il y ait eu autant de spectateurs de qualité si l'accusée avait été une simple paysanne jugée pour fait de sorcellerie ! Si elle est la fille de la Reine Isabeau et du duc Louis d'Orléans, elle est alors la sœur du roi Charles VII, de la reine Catherine d'Angleterre et de Charles d'Orléans le prisonnier de Londres ; on ne peut donc la conduire au bûcher comme une gueuse.

Selon les dires de dame Jehanne, son procès fut une parodie de justice destinée à satisfaire la volonté anglaise de détruire le mythe des révélations divines faites à une pucelle, et dénoncer ainsi l'illégitimité du sacre de Charles VII. Tout sera dit et écrit pour détruire la légende divine de la Pucelle.

Sur votre ordre et selon vos instructions, j'ai participé le 13 mai 1431 à Rouen, à la réunion organisée par Richard Beauchamp, comte de Warwick, en compagnie de l'évêque Cauchon, de Jean de Luxembourg, de Pierre de Menthon émissaire pour le duc de Savoie, d'Aymond de Macy pour la Bourgogne, et de quelques autres. Nous avons mis au point le plan permettant de soustraire la Pucelle à son exécution sur le bûcher tout en laissant croire, afin de satisfaire l'opinion anglaise, qu'elle serait brûlée ainsi qu'elle avait été condamnée. Nous avons aussi décidé de l'endroit où la conduire en toute discrétion afin qu'elle disparaisse du monde des vivants durant un temps suffisamment long pour être oubliée, cela en envisageant la possibilité de son retour sous une identité différente. Le plus urgent a été de mettre au point la procédure de sa substitution, le 30 à l'aube, par une autre condamnée, et de préserver l'apparence de son exécution. Le rôle de l'évêque Cauchon fut essentiel : il lui fallait condamner Jehanne à mort pour satisfaire le parti anglais et lui substituer une autre condamnée pour être brûlée à sa place !

Le 30 mai donc, le bûcher a été dressé sur la place du vieux marché de Rouen. 800 hommes d'armes avaient été disposés en carré autour du bûcher, afin de maintenir à distance la foule des curieux. Une condamnée coiffée d'un chaperon lui masquant le visage, fut amenée, encadrée par une escorte imposante, liée au piquet et brûlée. Aucune des personnes présentes sur la place n'a pu voir le visage de la suppliciée mais toutes peuvent affirmer avoir vu une femme brûler ! Vallet de Viriville écrira dans la chronique normande : « **Mais finalement la firent brûler publiquement ou toute autre femme semblable à elle, de quoi moult gens ont été et sont encore de diverses opinions** ». À Rouen, le bruit court toujours que personne n'a vu Jehanne sur le bûcher, même si une femme encagoulée et fortement entourée d'hommes d'armes anglais, a bien été liée au pieu pour être brûlée. Avant ce temps de supplice, l'évêque Cauchon avait procédé à la substitution de personne en plaçant, dans la cellule, une sorcière extraite des geôles de la forteresse. Jehanne avait alors descendu dans le puits du donjon et emprunté le souterrain secret qui rejoint les champs hors des murs. Mon escorte l'attendait là pour la conduire au château de Montrottier. En raison de son caractère clandestin et des détours qu'il nous a fallu faire, le voyage fut long, mais nous n'avons fait aucune rencontre susceptible de nuire au secret de cette opération.

Le séjour de dame Jehanne à Montrottier se déroule dans de bonnes conditions et nos relations sont chaque jour plus aimables. Dame Jehanne reconnaît le bien fondé des dispositions qui ont été prises, elle collabore sincèrement à la discrétion de sa présence tout en me faisant volontiers partager ses souvenirs de campagne et les ambitions qu'elle formule pour le jour où elle sera autorisée à rentrer en terre de France.

*Vous en aviser, en vous rendant compte de l'exécution de ma mission d'escorte, est l'objet de ce courrier par lequel je salue très respectueusement votre seigneurie.*

*Gwenolé de Kermovan,  
Officier de Bretagne*



*Les révolutionnaires ont toujours ouvert autant de prisons  
que les régimes qu'ils prétendaient abattre !*

## **LE DÉMÉNAGEMENT DE L'ASSEMBLÉE**

*(Lettre apocryphe)*

*À Paris, le 28 octobre 1789.*

*Ma chère épouse,*

*J'ai rejoint en mai dernier, les Etats Généraux réunis en Assemblée des députés convoqués par notre bon roi, Louis le seizième. Après bien des difficultés de logement et d'organisation, les représentants des trois Ordres de la nation ont enfin commencé à travailler pour établir la nouvelle Constitution du royaume. Ceci explique en partie le retard pris pour vous conter, dans le détail et dans l'ambiance des faits, les affaires de ma députation depuis que j'ai quitté la sénéchaussée de Brest. Dans ces temps de grands bouleversements, je vais vous dire comment se sont ordonnés les travaux de notre Assemblée nationale devenue une Assemblée constituante.*

*Il a fallu d'abord prendre d'urgence des dispositions pour décréter que l'ordre devrait être respecté sur tout le royaume. Vous le savez, depuis la fin de la mauvaise année 1788 où les récoltes ont été insuffisantes, l'insécurité règne dans nos campagnes agitées par un fort sentiment de révolte contre les autorités provinciales. Nos paysans, qui n'ont rien à vendre et pas de revenus, ne peuvent acheter les semences des futures moissons, ni payer l'impôt. Un grand nombre de journaliers sont sans travail et affamés, des groupes pillent les convois de grains. Les fermiers et les métayers refusent de s'acquitter des droits féodaux et ils reprennent les biens communaux que les châtelains avaient, par l'usage, usurpés. Des bandes d'irréductibles brûlent les châteaux pour détruire les documents où se trouvent inscrites les redevances à payer au seigneur, etc. Le bruit s'est répandu que les «Aristocrates» allaient se servir des mécontents, des brigands, et même des troupes étrangères, pour dissoudre l'Assemblée et exercer des représailles contre les Révolutionnaires. L'annonce, le 11 juillet 1789, du renvoi de monsieur Necker par le roi, a semblé justifier ces alarmes. À partir de ce moment et jusqu'au début du mois d'août, il s'en est suivi un enchaînement de paniques généralisées que l'on a surnommé **"la grande peur"** de la France, cela parce qu'au moindre coup de feu d'un garde-chasse, il s'annonçait la venue de brigands ou de troupes étrangères aux frontières. Les gardes nationales s'armaient alors fiévreusement, les femmes et les enfants s'enfuyaient dans les bois, les mécréants brûlaient quelques châteaux après les avoir pillés. Bref, cette grande peur nationale réussit à vider les arsenaux et à armer les milices des bourgs. En peu de temps la Révolution eut à sa disposition, sans même en avoir conscience, une armée d'un million d'hommes !*

*Par ailleurs, le 14 juillet, une bande de vagabonds, d'évadés de prison et de déserteurs en quête d'armes, que les troubles avaient fait se déverser sur Paris, suivie des*

*badauds du quartier, s'est emparée de la forteresse de la Bastille. Renforcée par une centaine de soldats mutinés équipés de trois canons, cette bande de canailles surexcitées et chauffées à l'alcool, est entrée dans la forteresse une fois la porte ouverte sur ordre du gouverneur, le marquis de Launay, leurré et trahi par les garanties du parlementaire Thuriot. Des négociations sur la libération des sept prisonniers : 1 criminel, 4 escrocs, 2 déments, lui ayant laissé croire que c'était la seule revendication motivant cette manifestation. Il fut trompé par les assaillants et eut la tête coupée à coups de sabre, ainsi que monsieur de Flesselles, le prévôt des marchands de Paris qui voulait calmer les enragés.*

*Ce fait fut si peu un « événement national » qu'aucun des chefs révolutionnaires comme Santerre, Desmoulins, Danton, qui résident à proximité de la Bastille, n'assista au « combat », ni à l'ouverture de la porte. Le comité des électeurs qui siégeait à l'Hôtel de Ville, ne prit pas part à l'événement mais, sous l'impulsion hystérique de l'abbé Grégoire qui veut se tailler un rôle dans l'Histoire en transformant les crimes commis par les brigands en acte héroïque du peuple, notre Assemblée créa, dès le lendemain, le mythe historique et politique de la « prise » de la Bastille par le peuple de Paris. Il fallut rechercher les auteurs du coup de main sur la forteresse pour les honorer, mais les assaillants, gens de sac et de corde, vagabonds comme délinquants, se gardèrent bien de revendiquer le titre de « vainqueur » qui les aurait fait reconnaître de la police. Les quatre-vingts soldats qui revendiquèrent ce titre, ainsi que les voisins de la forteresse, simples spectateurs du coup de main qui acceptèrent de jouer ce rôle, furent alors recensés. On constate que les 954 « vainqueurs de la Bastille » n'habitent pas à plus d'un quart de lieue de la Bastille ! Malgré l'aspect très local de cette effervescence sanglante, il est maintenant question d'en faire une fête nationale qui sera célébrée l'an prochain.*

*Je doute que ce travesti des faits soit profitable à l'idéologie révolutionnaire, laisser ignorer la vérité de l'histoire est une nuisance qui porte atteinte à la mémoire d'un peuple. La « prise » de la Bastille ne fut pas le fait du peuple de Paris qui se tint à l'écart de la boucherie des manants, elle fut une violence physique et morale imposée à la Nation par une bande de gredins et d'assassins, elle bafoue un symbole d'autorité de l'État. L'encenser par une fête nationale ne peut qu'engendrer une erreur néfaste à l'image de la représentation nationale abdiquant face à une idéologie mensongère manipulée par un prêtre franc-maçon en quête de notoriété et de pouvoir.*

*Tout en s'efforçant de répondre aux aspirations du peuple en exploitant ses cahiers de doléances, notre Assemblée constituante s'est fortement inquiétée de cette anarchie étendue à l'ensemble du royaume. Elle commençait à redouter une jacquerie contre les riches, qu'ils fussent nobles ou bourgeois. D'autant que, une fois constatée l'absence de danger comme de soi-disant brigands, les gueux qui s'étaient emparés des châteaux qu'ils avaient pillés, n'avaient pas été désarmés et les paysans refusaient, plus que jamais, de payer les droits féodaux. Mais quel parti prendre ? ... celui de réprimer ou celui de faire des concessions ? A l'appel de quelques députés d'esprit très libéral, l'Assemblée a choisi, dans la nuit du 4 août, de supprimer les droits féodaux et d'abolir les privilèges seigneuriaux, sans s'apercevoir qu'elle supprimait en même temps les libertés et les pouvoirs des provinces. La Bretagne perd ainsi les droits que lui avait octroyé François I<sup>er</sup> pour la dédommager de son annexion au royaume de France ! Puis, dans un grand élan d'enthousiasme révolutionnaire, elle proclama l'admissibilité de tous à tous les emplois, ceci au nom de l'égalité des citoyens devant la compétence. Dans la foulée de sa révolution sociale, l'Assemblée vota encore, le 26 août, la déclaration des droits de l'Homme et du Citoyen, qui contient les principes à partir desquels elle va maintenant bâtir la Constitution. Ces nouveaux droits, qui prennent en compte l'Homme dans son universalité sociale et non plus en tant que "sujet" d'un suzerain,*

*posent les limites du pouvoir royal, ce qui bien sûr ne pouvait manquer de provoquer une épreuve de force : le roi a refusé de signer les décrets de l'Assemblée !*

*Or, dans le même temps, le pain est venu à manquer à Paris, provoquant le mécontentement de la population que des agitateurs excitent pour l'inciter à réclamer encore plus de pouvoirs délégués. De ce fait, le 5 de ce mois, plusieurs milliers de femmes en armes et traînant des canons, suivies de plusieurs milliers d'hommes, se sont mis en route pour Versailles afin de réclamer du pain au roi et exiger la signature des décrets de l'Assemblée. Le roi a signé puis, pour apaiser le peuple et sur les conseils de Lafayette qui a été nommé général commandant de la Garde Nationale, Louis XVI et Marie-Antoinette ont accepté de quitter Versailles pour s'installer au château des Tuileries, à Paris.*

*Désormais Versailles n'est plus la capitale politique de la France ! L'Assemblée a donc suivi le roi et elle se réunit maintenant dans la salle du manège des Tuileries, mais ce déménagement expose désormais ses membres à la pression populaire. C'est pourquoi l'un de nos premiers actes a été, le 21 octobre, de voter la loi martiale qui donne aux municipalités, le droit d'employer la force armée pour mettre fin aux troubles sur la voie publique et disperser les attroupements anormaux. Sous l'impulsion des deux courants politiques qui animent les débats : les "Aristocrates" de l'abbé Maury qui se sont installés à droite de la tribune des orateurs et les "Patriotes" scindés en plusieurs chapelles philosophiques placées à gauche dans l'hémicycle, conduite par Bailly maire de Paris, avec Talleyrand, Grégoire, Sieyès, Lafayette et Mirabeau qui s'avère être un génie oratoire, l'Assemblée constituante poursuit sa législation.*

*Pour approfondir ma réflexion politique sur les droits de l'Homme et du Citoyen, ainsi que sur le rôle de l'Etat gardien de ces droits, je me suis affilié à la société des « Amis de la Constitution » qui s'est installée dans l'ancien couvent des Jacobins, rue Saint Honoré. Ce club veut proposer des projets de législation pour aider l'Assemblée à inscrire, dans la Constitution, les fondements de l'égalité des droits, de la liberté individuelle, de l'unité de la France, qui étaient les vœux le plus souvent exprimés dans les cahiers de doléances. Ce sont ces revendications du peuple que la société des Amis de la Constitution entend soumettre à l'examen de l'Assemblée et je viens de rédiger des pétitions en faveur du suffrage universel et de la loi agraire. Je crains toutefois que certains Constituants, soucieux d'exalter l'individu et sa liberté, prennent pour des entraves les coutumes et l'encadrement provincial qui garantissent à chacun d'entre nous de vivre selon son Histoire ; les extrémistes me paraissent s'aventurer vers un pouvoir central parisien difficilement contrôlable par les provinces. L'individualisme philosophique trop enthousiaste de ces législateurs risquerait, en offrant à l'individu une participation théorique à l'exercice de la souveraineté populaire, de confisquer sa liberté de conscience. En effet, investi d'une autorité idéale et uniformément partagée, le citoyen deviendra son propre despote et son propre sujet, ne disposant plus de sa liberté de pensée hors des normes de l'idéologie révolutionnaire. La souveraineté populaire est une apparence de volonté générale qui ne peut aboutir qu'à confisquer, par le nombre et au nom de la démocratie, les libertés citoyennes ; une sorte de « pensée unique » en quelque sorte !*

*Comme vous le voyez la Révolution est faite, mais il convient maintenant de pouvoir répondre aux aspirations de ceux qui l'ont souhaitée et engagée. Pour cela, il nous faut encore convaincre Louis XVI de devenir un roi constitutionnel ! Toutefois, certains esprits très révolutionnaires se posent la question de savoir si une royauté héréditaire est compatible avec les principes universels d'égalité, de fraternité et de liberté que devra exprimer notre future constitution. Voilà un débat qui ne manquera pas d'être animé dans les prochains mois!*

*Voici, ma chère Armelle, les dernières nouvelles de cette ville de Paris en perpétuelle effervescence, tant est grand le besoin de changement de coutumes, de justice et*

*de liberté. Nous traversons une période de grands bouleversements qui génèrent beaucoup d'insécurité. Prenez soin de vous et veillez à vos intérêts. Vendez ce que vous pourrez des produits de notre domaine de Plogonnec, ce n'est pas le moment d'acheter quoi que ce soit, l'argent est actuellement la seule possession qui soit utile.*

*Je vous fais porter mon affection.*

*Gwénaél Le Quillio*

*Ne pas vouloir forcer les secrets du temps,  
mais prendre le chemin pour les rencontrer.*

**LE FANTÔME DE VALMY.**  
(Lettre apocryphe)

**33ème Demi-brigade**

**Le Commandant**

*Sainte-Menehould, le 22 septembre 1792.*

*Ma chère Delphine,*

*Nous avons remporté avant hier, sur le plateau du moulin de Valmy, une bien curieuse victoire dont je voudrais t'entretenir en souvenir de cette philosophie que j'ai eu grand plaisir à partager en fréquentant, dans ton salon parisien, les beaux esprits de Bretagne et d'ailleurs que tu savais y réunir.*

*Ainsi, et quasiment sans combat, nous avons amené l'armée du roi Frédéric-Guillaume à s'en retourner d'où elle était venue, en faisant retraite. Cette affaire est trop surprenante pour se suffire à elle-même ; je me suis donc livré à une petite enquête dont je te livre les éléments avec toutes les précautions d'usage.*

*Tout d'abord le roi de Prusse disposait ici de quelques 160000 hommes, des soldats bien entraînés et disciplinés qu'il avait placé sous les ordres du duc de Brunswick, un général chevronné bien connu des Parisiens depuis qu'il leur a fait tenir son manifeste « d'exécution militaire » en juillet. Or, sous les ordres de Dumouriez que Kellermann venait de rejoindre le 18 avec ma demi-brigade, nous étions à peine plus de la moitié des Prussiens : un combat de un contre deux... des "Va-nu-pieds" mal équipés et sans vivre, sans même l'habitude de la guerre, qui avancent sans ordre ni discipline et se débandent au premier coup de fusil, contre des vieux soldats bien soutenus. La supériorité était évidente !*

*Par ailleurs, nous nous battions à fronts renversés. En effet, les Prussiens étaient entrés en Lorraine et avaient dépassé les défilés de l'Argonne ; ils étaient engagés sur la route de Paris quand nous les avons rattrapés sur leurs arrières. Dumouriez a dégarni la Belgique et ramené des troupes sur l'Argonne où il a attendu Kellermann arrivant de Lorraine. La jonction s'est faite sur les hauteurs de Valmy. L'armée prussienne a donc fait demi-tour pour nous affronter à hauteur du moulin qui domine le plateau de Valmy, nous étions coincés entre le gros de leur armée et leurs réserves ; la plus mauvaise position qui soit !*

*En ce matin du 20 septembre, le jour s'est levé sous la pluie. Il pleut comme les jours précédents. La terre grasse, visqueuse, colle aux roues des canons, aux pattes des chevaux et aux chaussures (quand ils en ont !) des hommes. Durant près de douze heures, les deux armées, l'arme au pied ou manœuvrant pour se positionner ici ou là, se regardent sans combattre, presque les yeux dans les yeux. Puis la bataille a commencé par un échange de*

*boulets de canons qui ont en partie enfumé les positions de chacun, cela nous a coûté quelques 300 à 400 braves garçons. Alors que la pluie de boulets s'arrêtait mais que l'orage déversait à nouveau des trombes d'eau sur nos positions, les Prussiens se sont déployés pour attaquer avec leur infanterie. Nos bataillons étaient en bon ordre et nos soldats avaient mis baïonnette au canon, se préparant pour la charge. Kellermann, impassible sur son cheval, a laissé l'ennemi s'avancer sans faire tirer un seul coup de fusil puis, quand les colonnes prussiennes n'étaient plus qu'à trois cents pas de nos premières lignes, il a placé son chapeau à la pointe de son sabre et, en le soulevant pour le montrer à toute l'armée, il a crié : « **Vive la Nation!** »*

*D'enthousiasme et de solidarité guerrière, son cri a été repris par tous les soldats couvrant alors le bruit des canonnades. Un moment sublime qu'aucun mot ne peut rendre, ce cri exprimait la volonté d'un peuple qui se voulait une nation défendant son sol ! Et... qu'avons nous vu alors ? Les colonnes prussiennes, qui jusque-là s'étaient avancées en rangs serrés, sûres de nous bousculer, se sont arrêtées avant d'aborder nos lignes et se sont repliées ! La bataille de Valmy était finie, c'est une bien étrange victoire qui décide du sort de la Révolution.*

*Évidemment, personne n'a compris, car il n'y a pas eu de bataille à proprement parler ; on n'attaqua ni à l'arme blanche, ni aux armes à feu, pas davantage n'eut-on recours à la cavalerie. Nullement défaite, bien équipée, réputée pour son talent manœuvrier, l'armée prussienne a fait retraite sans que nous cherchions à la repousser ! Étrange victoire d'une rencontre sans bataille ; il y a donc une énigme de Valmy ! Aujourd'hui, grâce aux indiscretions d'un voyageur arrivant de Verdun, je commence à subodorer la trame de ce mystère de la retraite anticipée d'une armée qui avait tous les atouts au bout de ses fusils pour remporter une victoire. À en croire l'homme de Verdun, un émigré de mon pays du Léon souhaitant rentrer sur ses terres, il se serait passé, le 16 septembre dernier, une bien curieuse affaire à l'hôtel de ville de Verdun où le roi de Prusse donnait une soirée de gala. Je soupçonne cette affaire d'être la clé de l'énigme militaire de Valmy.*

*Alors que la soirée se déroulait dans une ambiance de fête, où officiers prussiens et émigrés français levaient leurs coupes de champagne pour échanger des toasts, les uns à la victoire de Brunswick, les autres à la libération prochaine de la famille royale internée au Temple, un inconnu bizarrement vêtu d'une cape portant le signe des Croisés, s'est respectueusement approché du roi de Prusse et lui a murmuré quelques mots à l'oreille. Il s'agirait, m'a dit l'émigré breton, d'un mot de passe des Rose-Croix qui, comme tu le sais, se disent les héritiers spirituels des moines-soldats de l'Ordre du Temple de Jérusalem. Or, et c'est connu dans toutes les Cours d'Europe, Frédéric-Guillaume est affilié à cette secte, il est même titulaire d'un très haut grade. Tous les mouvements d'idées à caractère initiatique tiennent à des souches très anciennes de paganisme qui ont évolué au cours des âges et au gré des schismes et des interprétations. La doctrine des Rose-Croix prétend tenir sa philosophie mythique d'Akhenaton, un pharaon de la XVIII<sup>ème</sup> dynastie (1372 à 1354 avant notre ère) qui avait voulu instaurer le culte de la fraternité sans frontière ; ses initiés sont liés par d'étroites règles de solidarité philosophique. Ne dit-on pas que Francis Bacon, le plus grand philosophe d'Angleterre, fut l'un de ses Grands Maîtres au siècle dernier ?*

*L'interlocuteur de Frédéric-Guillaume avait sans doute quelque chose d'important à lui montrer, car le roi s'est aussitôt fait excuser auprès de ses invités pour suivre le « Croisé » dans les sous-sols de l'hôtel. Ils pénétrèrent tous deux dans une pièce dont les murs étaient recouverts de draps noirs, éclairée par des torches fixées sur des trépieds funéraires. Le roi, qui croit en l'existence d'un monde surnaturel où l'esprit posséderait encore une vie - ce qui*

expliquerait les revenants et les fantômes - en était paraît-il, encore très impressionné lorsqu'il raconta ensuite son aventure en présence de mon voyageur :

– « **Un esprit veut vous rencontrer, attendez-le ici.** » lui aurait dit le « Rose-Croix », avant de disparaître derrière une draperie.

Seul dans la sinistre pièce, Frédéric-Guillaume commença à s'inquiéter et à se demander s'il n'avait pas, involontairement, trahi un secret de l'Ordre dont on voudrait aujourd'hui lui demander des comptes. Le silence était écrasant, le roi se mit à penser qu'on pourrait bien vouloir l'assassiner. Il fit quelques pas en direction de l'escalier quand une voix, qui paraissait sortie d'outre tombe, le figea sur place :

– « **Arrête ! Ne pars pas sans m'avoir entendu.** »

Les draperies s'écartèrent et, à la lueur des torches, le roi vit apparaître le spectre de son oncle, le grand Frédéric de Prusse, le philosophe protecteur de Voltaire. Il le reconnut de suite à sa face maigre, à ses épaules voûtées, à ses yeux vifs et surtout, à la légendaire redingote silésienne et au bicorne qu'il portait. Comme autrefois, il s'appuyait sur sa canne. Glacé d'effroi, Frédéric-Guillaume vit le revenant s'avancer vers lui, à petits pas, le regardant fixement :

– « **Me reconnais-tu ?** » interrogea le spectre d'une voix qui ne paraissait pas altérée par six années de tombeau. Incapable de prononcer une parole, le roi répondit par un petit signe de tête affirmatif.

– « **Oui, c'est bien moi, Frédéric, moi qui t'ai confié ma puissance et ma gloire pour conduire le destin de la Prusse... mais aujourd'hui je veux te mettre en garde avant que tu engages la couronne dans une aventure militaire en France. Ne va pas plus avant ou tu es perdu !** »

Alors le spectre du grand Frédéric expliqua longuement à son neveu le roi de Prusse, que les Français ne pourraient jamais accepter qu'une armée étrangère se mêle de leurs affaires nationales, ce peuple n'étant jamais aussi uni que lorsque son sol est envahi par l'étranger : « **Rappelle-toi Bouvines ! Rappelle-toi Orléans !** » lui dit-il. Si donc l'armée prussienne continuait à marcher sur Paris, ce ne serait pas seulement l'armée de Dumouriez qui se dresserait devant elle, mais le peuple de France tout entier.

– « **Arrête-là tes troupes, ne pénètre pas plus avant dans ce pays, il en va du salut de la Prusse !** » lui dit le spectre, avant de disparaître derrière une draperie.

Couvert de sueur, le roi de Prusse se précipita dans l'escalier et regagna ses appartements où il confia son aventure à l'un de ses ministres, en présence de mon compatriote léonard qui lui servait habituellement de lecteur de français.

Le lendemain de cette... apparition, les troupes prussiennes qui faisaient mouvement en direction de Paris, reçurent l'ordre de cantonner là où elles étaient. C'est cet arrêt qui permit à Kellermann de rejoindre Dumouriez à Valmy où, à la stupéfaction générale, le roi de Prusse arrêta l'assaut de ses troupes et ordonna la retraite sans même que nous eussions été engagés. Ainsi la France aurait été sauvée de l'invasion par un fantôme !

Évidemment, je ne pouvais pas me contenter de cette rocambolesque histoire qui sentait trop la machination jacobine. Une personne connaissant les goûts du roi Frédéric-Guillaume pour l'occultisme, la magie et les mystères des loges maçonniques, avait eu l'idée d'organiser une mise en scène afin d'influencer les décisions du chef de l'armée prussienne. Je crois avoir deviné qui.

On vient de m'apprendre que Fleury, notre célèbre comédien qui jouait au printemps dernier dans « **le mariage de Figaro** », la pièce de monsieur de Beaumarchais, vient curieusement de séjourner à Verdun où se trouvait le Quartier général du roi de Prusse. Si tu veux bien te souvenir du grand succès obtenu par monsieur Fleury au Théâtre-Français il y a quelques années, alors qu'il tenait le rôle, vivant de vérité disait-on, de Frédéric le Grand, tu

*n'auras comme moi plus aucun doute de la personnalité du spectre de Verdun ; d'autant que Fleury parle l'allemand à la perfection ! ... oui mais, me diras-tu, qui a pu avoir l'idée de monter cette extraordinaire machination ? Car bien sûr personne ne peut imaginer Fleury se lançant de lui-même dans une telle intrigue politique.*

*Nous avons pensé - je dis « nous » car il m'a fallu l'aide de quelques amis pour recueillir ces informations - donc nous avons pensé que l'âme de cette pièce aurait pu être Danton actuellement tout puissant au sein de la cohorte révolutionnaire qui ordonnance les affaires de la France ; toutefois nous doutons que ce Jacobin, bruyant et impulsif, ait été assez fin pour imaginer ce style d'opération. Non, ce ne peut être lui, c'est pourquoi nous présumons que l'auteur de cette pièce formidable d'un théâtre d'ombre, pourrait bien être Fabre d'Églantine qu'il m'est arrivé de voir dans ton salon à l'époque où il venait de composer son admirable chanson « **il pleut bergère** ». C'est un poète, c'est aussi un conventionnel, mais c'est surtout un homme de théâtre ! ...*

*Il est peu probable que les dessous de cette « bataille » de Valmy apparaissent dans les livres d'Histoire, il ne serait pas glorieux aux yeux de la postérité que notre République (car nous sommes en République depuis hier nous a annoncé le « Chappe », ce nouveau moulin à paroles qui permet, par les signes de ses ailes articulées, de se parler à distance !) soit redevable de sa naissance à... un fantôme ! Je te laisse apprécier la part de magie qui peut parfois entrer dans le cours de l'Histoire, la vérité d'hier n'est pas évidente, et celle de d'aujourd'hui reste encore à écrire !*

*Je te fais mes amitiés philosophiques avant de partir vers le Rhin pour m'assurer que les Prussiens rentrent chez eux.*

*P. de Lanrioul.*



*« Les rebelles se sont approchés de l'armée et ont fait feu sur elle par-derrière les haies et de dessus les coteaux voisins... Leurs projets paraissaient être de retenir notre armée en route pour la fusiller plus sûrement par-dessus les fossés. »*

PRAT, administrateur du district de Lesneven  
aux représentants de la Nation, le 25 mars 1793.

## ***La bataille de Kerguidu.***

*(Lettre apocryphe)*

La bataille de Kerguidu fut livrée par les paysans du bro-Léon (pays du Léon) en mars 1793, aux soldats de la République qui envahissaient leur pays en prétendant leur apporter « **La** » liberté. Ce fut une lutte à mort entre le monde traditionnel breton défendant sa liberté religieuse, et l'Ordre nouveau républicain parlant au nom de la Nation. Le capitaine Quivoron, l'auteur de cette lettre (apocryphe) adressée à monseigneur de la Marche, évêque réfractaire de **Saint Pol de Léon** (Kastell-Paol) émigré à Jersey en mars 1791 pour échapper à l'emprisonnement, est l'un des acteurs de cette bataille de la foi bretonne contre le Jacobinisme parisien, de la liberté religieuse contre la dictature de la loi universelle.

*Kastell-Paol, le 30 mars 1793*

*Monseigneur,*

*Depuis votre départ vers Jersey sur le « Maris Stella » du capitaine Jaouen, les paroissiens de votre évêché de Kastell-Paol ont livré bataille aux troupes républicaines venues sur nos terres pour piller églises et chaumières, arrêter nos prêtres et tout faire pour déchristianiser le cœur des bretons. Toutes les paroisses du bro-Léon ont refusé le tirage au sort que ces barbares de l'intérieur voulaient imposer aux jeunes gens pour les envoyer faire la guerre aux paysans des autres provinces du royaume n'acceptant pas de se soumettre à des lois contraires à leurs principes de vie et de pensée. Nos paysans se soulèvent contre cet enrôlement forcé car, arracher un fils à sa famille, c'est priver la ferme de son travail, mais c'est aussi mettre en cause la libre disposition qu'en a son père. La République, ses lois et sa conscription, c'est une force sans nom et sans visage qui vient briser l'intimité de notre terroir et qui remet en cause la sécurité de nos relations traditionnelles.*

*Évidemment tout cela ne nous convient pas, et nos jeunes gens ne veulent pas partir faire la guerre à des gens qui ne leur ont rien fait. D'ailleurs quel impie voudrait faire campagne dans une armée qui fait la guerre à Dieu, au Roi et à nos prêtres ? Aucun breton ne consent à s'enrôler, voilà pourquoi les Républicains ont inventé le tirage au sort ! C'est l'obligation pour les jeunes gens d'aller mettre la main dans un sac et y tirer un numéro qui fera d'eux les soldats de cette infâme République voulant s'imposer par la terreur des exactions et des crimes.*

*En début de ce mois, lors du premier tirage au sort à Plabennec, aucun habitant ne s'est présenté, nul ne voulait être soldat. Le commissaire Corbet vint alors avec une troupe de Bleus pour obliger nos jeunes à obéir aux lois de la République, mais personne ne fut impressionné. Corbet se fâcha, donna une gifle à l'un des gars refusant de plonger sa main dans le sac à numéros. La brutalité de son coup fit saigner le nez de sa victime. La vue du sang excita la foule des gens de Plabennec rassemblés là pour suivre le cours des événements. Un cri fusa, les bâtons se levèrent et une pluie de cailloux s'abattit sur le commissaire et ses soldats qui prirent peur. La foule alors se rua sur Corbet et le tua à coups de bâton. Effrayés, les soldats de la République s'en retournèrent à Brest conter leur mésaventure à leurs chefs. Le général Canclaux qui commandait aux troupes des côtes de l'Ouest, se mit dans une grande colère et jura de venir à bout des Bretons pour en faire des soldats de sa République.*

*Le tirage au sort de Kastell-Paol fut fixé au 19 mars : tous les jeunes gens des paroisses alentours étaient appelés à mettre la main dans le sac de la République ! L'exemple de Corbet étant inquiétant, le général Canclaux vint chez nous avec le régiment du Calvados et un bon nombre de canons qu'il fit installer contre la cathédrale, la gueule tournée vers la place où se rassemblait la foule. Mais Canclaux eut beau faire son spectacle, il ne parvint pas à faire peur aux Tud ha Bro. Les jeunes gens ne se présentaient point et marchaient en cortège dans la ville en chantant des plaintes bretonnes que les Bleus ne comprenaient pas. Voyant autour d'eux et aux fenêtres de la place les parents et les amis des jeunes appelés au tirage au sort, les Républicains se rendirent compte qu'ils n'étaient pas suffisamment armés pour affronter cette foule si l'humeur lui venait de s'opposer à eux. Canclaux fit alors convoquer le maire de Kastell-Paol, monsieur Prud'homme-Langon nommé à ce poste par la République, pour lui demander de la poudre et un appoint de gardes nationaux. Sans doute le maire refusa-t-il son aide car il fut amené sur la place par les soldats, poings liés, et tué à coups de sabre et de crosse sous les yeux de tous !*

*Si Canclaux pensait faire trembler les Bretons en commettant ce crime, il se trompait ; et si monsieur Prud'homme-Langon n'était pas un partisan du roi, il était toutefois apprécié pour son honnêteté et son sens de la mesure. À la vue de cet homme froidement exécuté devant tous par les hommes de Canclaux, la population devint furieuse. Sortant des ker avec leurs bâtons, les Bretons se sont jetés en masse sur les soldats et se sont emparés des canons. Hélas, personne ne savait s'en servir ! Pendant ce temps, Canclaux qui connaît son métier de tueur, regroupait ses soldats et les plaçait en rangs pour tirer sur la foule. S'apercevant qu'il n'y avait pas d'organisation ni d'unité d'action en face de lui, il commanda une charge à la baïonnette contre laquelle nos bâtons bretons ne valaient pas grand'chose ! Nous n'avions pas l'expérience de la guerre, ni du métier de soldat, mais la République était en train de nous l'enseigner. Nous fûmes bousculés et avons quitté Kastell-Paol sans pouvoir emporter nos morts.*

*Poursuivis par les soldats, nous nous sommes enfuis par la route de Berven. Monsieur de Kerbalanec, un gentilhomme de Plouvorn membre de la Conjuraton bretonne, s'est mis à notre tête pour nous regrouper et nous organiser. Il commanda à ceux qui n'avaient pas de fusil de continuer leur route pour retourner dans leur paroisse et invita les autres à rester avec lui pour attaquer Canclaux. Il nous disposa derrière les talus pour tirer contre les soldats. Dès les premières salves, les Républicains cessèrent leur poursuite et s'en retournèrent à la ville alors que nous allâmes jusqu'à Croix-Combat pour nous regrouper et décider de la suite à donner à cet affrontement. Malgré notre défaite, nous n'étions pas découragés et avons l'intention d'attaquer les troupes de Canclaux en regroupant les hommes des paroisses voisines. Monsieur de Kerbalanec voyait plus loin. Si nous réussissions à bousculer les troupes républicaines regroupées à Kastell-Paol, il prévoyait d'aller jusqu'à*

*Brest en rassemblant tous les hommes armés du Léon pour chasser les envahisseurs de Bretagne. Il envoya donc des émissaires dans les paroisses du pays pour inviter les Bretons à se joindre à nous en apportant leurs fusils, leurs fléaux ou leurs faux à lame redressée et tout ce qui pourrait servir à chasser les Républicains de nos terres. Toute la nuit le tocsin appela aux armes le Léon et le Bro Paganed. Des signaux de reconnaissance et de rassemblement furent convenus : Si demain nous étions vainqueurs contre Canclaux, une écharpe blanche serait accrochée au clocher de Berven ; si par contre nous faisons retraite, ce serait une grande écharpe noire qui flotterait au sommet du clocher !*

*Tôt le lendemain matin, monsieur de Kerbalanec nous a mis en ordre de bataille. Il y avait avec nous monsieur de Kerjean, du manoir de Mesgonez, entouré des hommes de Plougasnou, sa paroisse, et aussi monsieur de Kersauzon du manoir de Trodibond, un géant de cinq pieds six pouces. Il avait avec lui les hommes de Plouézoc'h, de Lanmeur, de Garlan et de Ploujean, et encore ceux de Saint Jean du Doigt et de Gurmaec, Yann Kerangueven commandait les gars de Cléder, de Plougoulin et de Sibiril, Paul Inizan dirigeait ceux de Plouescat, de Plounevez et de Lanhouarneau.*

*Monsieur de Kerbalanec a nommé des chefs pour chaque troupe de paroisse, réparti la poudre et les balles et fixé un ordre de progression. Ensuite il nous a parlé : « **Mes enfants, nous devons défendre les droits de Dieu, du Roi et de nos familles contre les barbares républicains venus envahir notre pays pour y imposer leurs idées par les armes. Nous devons protéger tous les braves gens de Bretagne qui aiment Dieu et le Roi. Nous devons nous battre pour continuer à être des Bretons. Le voulez-vous ?** » De toutes nos poitrines n'est sorti qu'un seul cri : « **Oui monsieur de Kerbalanec. Donnez vos ordres et nous obéirons** ».*

*Vers neuf heures, les guetteurs placés aux sorties de la ville, vinrent prévenir que Canclaux et ses soldats marchaient en direction de Berven avec leurs canons. Aussitôt monsieur de Kerbalanec envoya une vingtaine d'entre nous armés de bons fusils, se placer derrière les talus dans la côte de Milin-ar-Stank, puis il nous fractionna en groupes espacés d'une centaine de pas, qu'il plaça dans les haies bordant la route. Nous devions laisser la troupe des Républicains s'engager et s'étirer puis, à un signal, tirer tous ensemble pour semer le désordre et la mort dans ses rangs. Si l'on nous poursuivait, nous devions filer immédiatement en passant dans une autre garenne pour nous poster et tirer à nouveau.*

*Sur la route de Lesneven, près de Begavel, s'élève le manoir de Kerguidu, 'la maison du chien noir'. Kerguidu est au bord d'une petite rivière, Le Quillec, que l'hiver pluvieux a transformé en torrent bouillonnant. Un pont la franchit reliant Saint-Pol à Lesneven. S'il était coupé, monsieur de Kerbalanec pensait ainsi pouvoir isoler Canclaux et ses troupes afin d'en venir à bout.*

*La troupe de ma paroisse de Sibiril dont j'étais chargé, se cacha au-dessus du ruisseau de Milin-ar-Stank. Nous étions là depuis déjà un bon moment, camouflés dans les genêts, quand un cavalier apparut en haut de la côte. Il inspecta les alentours et fit demi-tour. C'est alors que nous entendîmes le bruit des canons attelés, arrivant sur la route. Une quinzaine de cavaliers sont arrivés jusqu'au pont. Nous avons épaulé et tiré. Plusieurs républicains sont tombés, mais une troupe nombreuse se présenta sur les krec'h. N'étant pas en nombre suffisant pour leur tenir tête, nous avons décroché en nous cachant derrière les kleuz et avons fait retraite jusqu'à Tossenn-Fantic. Là nous avons rejoint les autres groupes et installés pour contenir l'avance des Républicains. Pendant ce temps, monsieur de Kerbalanec faisait détruire le pont de Kerguidu, situé à une lieue de Trézilidé, pour interdire le franchissement de la rivière à la troupe de Canclaux.*

Quand le pont fut détruit, nous reçûmes l'ordre de faire semblant de fuir dans la vallée afin d'être poursuivis par les Républicains, ce qui ne manqua pas d'arriver. Une partie des nôtres contrôlait la grand route, le retour vers Kastell-Paol était ainsi coupé à Canclaux, il se rendit compte qu'il était pris au piège. Il commanda alors à ses soldats de nous déloger de Tossenn-Fantic ; il voulait y installer ses canons afin de pouvoir tirer aussi bien sur Begavel et Penn-an-Traou que vers Creac'h-Moyec, Keinigou et Kervrenn. Comme la veille en ville, il voulait nous faire charger par ses baïonnettes ; mais nous commençons à connaître le métier ! Quand monsieur de Kerbalanec vit les rangs des Bleus s'avancer dans notre direction, il cria de toutes ses forces : « **Debout les hommes de Bretagne ! En avant, chargeons les Révolutionnaires !** »

Ces paroles firent bouillir le sang de nos Bretons ; toutes paroisses rassemblées en lignes, nous descendîmes en courant à la rencontre des Bleus. Ceux qui avaient des fusils tiraient ! Ceux qui avaient des fléaux tapaient ! Ceux qui avaient des faux fendaient ! On entendait de toutes parts que cris de fureur : « **Embroche-le ! Casse-lui la tête ! Fends-le ! Tue-le !...** » mais aussi de vieux cris de guerre ressuscités : « **Evit Doue hag ar bro, paotred Breizh izell ! Malloz ru ar C'halloued !** » (Pour Dieu et la patrie, gars de Bretagne ! Malédiction rouge sur les Francs ! ). Ce n'est plus une poignée de paysans inexpérimentés que Canclaux découvrit, mais des milliers de guerriers celtes surgis de la nuit des temps.

Notre plus cher désir était de faire tout le mal possible à ceux d'en face pour nous venger des pillages, des incendies, des arrestations et des exécutions. Sans doute avions-nous tort, la vengeance n'appartient qu'à Dieu, et ce n'était pas très chrétien d'être ainsi enragés à tuer son prochain. La guerre est une chose horrible, mais notre religion, notre langue, notre âme, sont mises hors la loi par cette République qui entend nous mettre en état de servage ? Comment pourrions-nous l'accepter sans risquer de disparaître ?

Les soldats de la République avaient envie de reculer, mais nous les enveloppions de toutes parts. Nous pensions que c'en était fait de Canclaux et de ses hommes qui tentaient de se réfugier derrière le manoir de Kerguidu. Soudain nous avons aperçu une nombreuse troupe sur la route de Berven, elle descendait dans la vallée. C'étaient les renforts républicains du commissaire Le Prat arrivant de Lesneven avec de l'artillerie. Aussitôt leurs canons tirèrent sur nous et nous dûmes reculer pour nous mettre hors de portée. Dès que Le Prat vit que nous décrochions, il s'empara du pont détruit de Kerguidu. Il avait amené des chariots à quatre roues et il en fit jeter les plateaux par-dessus le cours d'eau : ils étaient assez longs pour rejoindre les deux bords ! Après avoir fait un pont avec quatre chariots, Le Prat envoya son infanterie secourir les soldats de Canclaux. Alors ensemble, ils grimpèrent jusqu'à Tossenn-Fantic, Creac'h-Moyec et Begavel.

Nous avons continué à tirer en reculant devant ces milliers de soldats qui, il faut le reconnaître, savent se battre mieux que nous. Bien sûr nous exécutions les ordres, mais trop d'entre nous n'en faisaient qu'à leur tête ; aussi on ne les trouvait pas au moment voulu à l'endroit où l'on avait besoin d'eux ! Et puis les canons de Canclaux étaient maintenant montés jusqu'à Kerguidu d'où ils nous bombardaient. Nous étions en mauvaise posture ! Monsieur de Kerbalanec nous dit alors : « **Vous êtes des hommes courageux. C'est notre premier combat contre les Républicains ; réservez-vous maintenant pour les prochains, car il y en aura d'autres, foi de Kerbalanec ! À la guerre, il faut penser à la défaite aussi bien qu'à la victoire et être prêt à compenser un revers aussi bien qu'à exploiter un succès. Évitez de tomber dans les mains de nos ennemis, regagnez vos foyers et attendez que je vous commande de venir me rejoindre** ».

Nous avons alors rompu le combat, chaque troupe a pris la direction de sa paroisse. Les Républicains n'osèrent pas nous attaquer au milieu des champs et des haies, il nous fut facile de nous retirer de Kerguidu en nous cachant le long des talus. Toutefois une

*partie des nôtres, regroupée autour de notre général, ne souhaitait pas lâcher Canclaux. Nous avons décidé de l'escorter avec de la poudre et des balles jusqu'à l'entrée de Kastell-Paol. En marchant à travers champs, nous avons rejoint sa troupe alors qu'elle venait de gravir la côte de Milin-ar-Stank en chantant des airs de victoire. Nous tirâmes ensemble, semant la confusion dans ce régiment de Bleus qui croyait avoir gagné la bataille. Nous avons recommencé un peu plus loin pour lui montrer que nous étions toujours présents sur nos terres, puis plus loin encore et jusqu'à Kermorus.*

*Arrivés là, monsieur de Kerbalanec nous commanda de faire demi-tour, de crainte que des renforts venus de Montroulez permettent à Canclaux de nous prendre à revers. Nous retournâmes à Kerguidu où il n'y avait plus âme qui vive. On ne voyait que des arbres décapités par les canons, les talus défoncés par les chariots et les champs dévastés par le passage des soldats. Les morts et les blessés avaient été emportés par les gens de leur paroisse. Nous avons poursuivi jusqu'à Tréflaouénan où nous avons été bien accueillis par les gens qui nous ont offert du pain pour nous restaurer. Nous en avons besoin après cette rude journée de combat.*

*Notre troupe n'avait pas envie d'en rester là, ni de rentrer dans ses foyers. Nous étions tous décidés à faire la guerre aux soldats de Canclaux, nuit et jour, dans la campagne comme dans la ville. Voyant cela, monsieur de Kerbalanec décida de garder autour de lui les célibataires et les jeunes gens convoqués au tirage au sort pour leur éviter d'être arrêtés par les gendarmes dès le retour dans leur paroisse. Il fut alors discuté du choix d'un endroit sûr et pratique, où nous pourrions vivre et nous organiser. Avec Louis Guillou, Guien le Han, Claude le Map, Job le Boulc'h, Tanguy Lagadec, Hervé Maguérès, Denis Rosec, Robert Menguy, Guillou Caer et de nombreux autres dont monsieur Crenn, le vicaire de Plounévez, nous avons choisi d'établir notre camp dans les bois de Kermenguy, à une petite lieue à l'ouest de Tréflaouénan. Nous pourrions ainsi être facilement ravitaillés et avertis assez tôt des mouvements des Bleus. Nous avons convenu de signaux d'identification avec ceux des paroisses : à trois appels distincts imitant le cri de la chouette, il sera répondu par un seul cri permettant à l'appelant d'approcher. Une alerte sera diffusée par six à sept appels comme le fait la chouette quand elle fuit devant un danger. De même, l'arrivée d'une troupe républicaine dans une paroisse sera signalée par une volée de cloches, etc. Comme vous le voyez nous prenions nos dispositions pour maintenir le contact entre nous et faire rapidement circuler les informations.*

*Après cette réunion de fin de bataille, les uns sont rentrés chez eux, se tenant prêts à nous rejoindre au premier appel, les autres sont allés s'installer dans leurs zones de campement pour se préparer à un combat de braconniers bretons contre les fauves républicains. Monsieur de Kerbalanec ne nous a pas caché les difficultés qui nous attendaient, ni la fatigue que nous aurions à endurer pour chasser les soldats de la République. Peu importe, nous nous battons pour Dieu, pour le Roi et pour rester breton.*

*Priez pour nous monseigneur, et pour l'âme de ceux qui sont tombés à Kerguidu. Je vous donnerai d'autres nouvelles chaque fois qu'il me sera possible de trouver le confort d'une écriture et une liaison vers Jersey.*

*Je vous salue respectueusement et vous transmets les prières de vos paroissiens, ils réclament votre bénédiction pour les actes qu'ils seront conduits à commettre contre ceux qui refusent de les accepter tels qu'ils sont, c'est à dire des Bretons.*

*Capitaine Quivoron*

*À Monseigneur de la Marche, Evêque du Léon,  
en résidence à Jersey.  
(aux bons soins du capitaine Jaouen)*

## **NDLR :**

*En 1789, les paysans de Bretagne, comme ceux des autres provinces,, avaient bien accueilli la Révolution mais, en 1790, les nouveaux dirigeants qui s'étaient installés au pouvoir de la France (la plupart voltairiens, anticléricaux et francs-maçons), virent que pour abattre le faible et indécis Louis XVI, il fallait mettre bas cette religion catholique qui avait sacralisé la dynastie et pérennisé la Nation française. Ils engagèrent une lutte, d'abord sournoise, puis s'étalant au grand jour.*

*Ils commencèrent par confisquer les biens du Clergé qui, au cours des siècles, lui avaient été légués pour de pieuses fondations pour assurer l'instruction des enfants, le soutien aux pauvres, les soins des malades, l'entretien des églises et des monuments. Ils firent miroiter aux paysans les avantages qu'ils pouvaient en tirer en achetant ces biens mis en vente par la Nation, mais firent de si gros lots que ceux-ci purent être achetés seulement par des bourgeois fortunés ou des fonctionnaires enrichis. Voyant que les religieux restaient dans les églises et dans les couvents, ils exigèrent des prêtres un serment de fidélité au nouveau régime en instituant la Constitution civile du Clergé. Ce serment détachait les membres du clergé du Pape et les assujettissait au gouvernement. Pressentant le schisme qui se profilait, la majorité des prêtres refusa de prêter ce serment sacrilège. Ce refus entraîna leur destitution puis leur arrestation pour être déportés ou exécutés.*

*Étant un obstacle à la persécution religieuse et au nouveau pouvoir qui s'installait dans les esprits, le Roi fut exécuté. Ce nouveau régime, qui devait soi-disant apporter l'âge d'or, avait inscrit dans sa déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen : « **Contre la tyrannie, l'insurrection est le plus sacré des droits et le plus impétueux des devoirs.** » Les Chouans du Grand Ouest et les Vendéens respectèrent cette règle ; Ils n'étaient pas des révoltés mais des insurgés ! Laissant là leurs charrues, leurs ateliers, leurs charges familiales, ces hommes ont refusé l'oppression d'une idéologie sans foi et sans honneur qui reniait ses engagements constitutionnels en réprimant la liberté religieuse. Leur soulèvement était à la fois un droit, un devoir et une œuvre de liberté qui demeure la racine de l'identité bretonne.*

*Ce régime "maçonnique" (dans lequel le cosmopolitisme franc-maçonnique va se transformer en universalisme républicain...) aboutit à la journée du 10 août 1792 où une poignée de meneurs (Danton, Vaugeois, Simon de Strasbourg, Santerre et Alexandre, tous deux chefs des faubourgs, Fournier, Westermann, etc... tous étaient francs-maçons et obéissaient à des ordres précis.) renversa la royauté dans le sang des Tuileries pour installer une dictature terroriste. Sous la pression de la commune insurrectionnelle de Paris, l'Assemblée législative paralysée par la peur, se prononça pour la suspension du Roi, accepta l'emprisonnement de la famille royale et approuva sa propre dissolution.*

*Cette "victoire" des sections parisiennes aux Tuileries, fut une tuerie stupide et inutile. Elle fut surtout l'aube d'une seconde révolution, sanglante et anarchique, et l'origine de la création d'une république jacobine, d'un gouvernement de guerre et d'une démocratie totalitaire fondée sur l'illégalité (avec un régime non soumis à la consultation de la nation) et imposée par la terreur.*

*Le 10 août 1792, la France perdait le sens de l'honneur et des valeurs établies pour obéir aux pressions populaires et aux mots d'ordre de la franc-maçonnerie. Dévoyée par une poignée de visionnaires imbus d'une philosophie universaliste, la Révolution se transformait en dictature démocratique de la rue parisienne, en subordonnait tout aux besoins et passions élémentaires des sans-culottes.*

*Il faut reconnaître qu'il y a un ordre naturel qui engendre une morale immuable ; Placée au-delà des passions et des égarements humains, elle permet l'acquisition de cette forme de sagesse qui arme l'esprit pour établir une hiérarchie des valeurs spirituelles, intellectuelles, corporelles et matérielles.*

## **La fraternité d'armes.** (Lettre apocryphe)

Champagne, le 20 octobre 1915

Mes chers parents,

*J'ai participé, le 25 septembre dernier avec ma compagnie, au combat du bois des Armons, en Alsace. Hier, au cours d'une prise d'armes, j'ai reçu sur le front des troupes, la croix de guerre avec palme et une citation à l'ordre de l'armée pour ce fait d'armes dont je suis l'un des rares rescapés.*

*Je vous écris le texte de ma citation : « Soldat de première classe Paol de Kerminguy, a participé au combat à l'arme blanche du 25 septembre 1915, reprenant à l'ennemi le bois des Armons. A fait prisonnier, seul, une estafette allemande qu'il a ramenée dans nos lignes. Enfin, a chargé sur ses épaules le corps du capitaine Mauron tué au combat. Cette citation à l'ordre du régiment comporte la croix de guerre avec palme. »*

*Je vais tenter de vous raconter cette histoire de guerre, elle ne me paraît pas si glorieuse que le dit le texte de ma citation, bien que tout ce qui est écrit soit exact.*

*Devant les nouvelles alarmantes qui arrivaient du front oriental où nos alliés russes reculaient devant les armées allemandes, le gouvernement français avait décidé de lancer une nouvelle et vaste offensive en Champagne afin d'obliger les Allemands à dégarnir le front russe et soulager ainsi la pression subie par nos alliés. Le plan du général Joffre prévoyait une attaque principale en Champagne, flanquée de deux attaques secondaires, l'une à l'Ouest en Artois, l'autre en Alsace à partir de la trouée de Belfort. Mon régiment était là.*

*Dès le 24 septembre, nous savions que nous allions partir à l'attaque, car nous avons reçu double ration de vin et de gnole. On nous drogue toujours avant de nous lancer à l'assaut des tranchées allemandes ! Dans la matinée du 25, entouré du lieutenant et des chefs de section, le capitaine Mauron nous a regroupés en arrière de la position que nous occupions devant les lignes allemandes. D'abord silencieux, il nous a longuement regardé dans les yeux, un par un, en passant devant nous. Il voulait peut-être nous jauger ou alors s'imprégner de notre souvenir ? Il savait, lui, qu'après l'attaque il ne reverrait plus certains visages. Il avait la réputation d'être un homme juste et bon ; dans le civil il est professeur de philosophie dans un collège de Rennes. Il nous dit, et je l'ai soigneusement relevé sur mon carnet de campagne : « Mes enfants, la France compte sur vous. Il nous faut cet après midi, reprendre le bois des Armons aux Boches. Ce sera dur, terrible même, mais si nous l'enlevons, c'est la porte de l'Alsace qui s'ouvre à notre armée. Beaucoup d'entre nous n'en reviendrons pas, je le sais. Nous attaquerons par surprise, sans préparation*

*d'artillerie. Vous allez vous battre à l'arme blanche, baïonnette au canon. L'ordre que j'ai reçu du quartier général est celui-ci : "Enlevez la position allemande du bois des Armons par surprise. S'y maintenir. S'y faire tuer sur place s'il le faut, mais ne jamais reculer".*

*Vous pouvez écrire à vos familles, je serai franc avec vous mes enfants, pour beaucoup d'entre nous, ce sera la dernière lettre. Pensez-y. Pesez bien vos mots. Ceux qui vous liront au pays, ne devront pas être trop tristes. Ecrivez en adulte et en soldat, je vous le demande. Avant de monter à l'assaut, vous toucherez double ration de gnole et, à quatre heures précises, nous partirons attaquer les tranchées allemandes. Et maintenant rompez ! »*

*Chacun rejoignit son poste et, crayon à la main, le papier posé sur le dos du havresac, nous avons rédigé nos dernières pensées. Moi je vous ai écrit que j'attendais une permission pour vous rejoindre à Plouénan et que notre secteur était calme, ce qui n'était pas faux. J'avais pourtant des larmes plein les yeux, et ma main tremblait à chaque mot tant je m'inquiétais en pensant ne jamais vous revoir, ni m'asseoir sur notre banc, au soleil, devant la maison. On me demandait d'aller égorger les Boches, et je sentais bien toute l'horreur de cette sauvagerie de soldat. Mais que faire ? Pour ne pas vous laisser deviner ma révolte, je vous ai fait une lettre pleine de mensonges et de futilités. J'ai demandé à maman de faire le plein de ses bocaux à confitures que j'aime tant et, heureusement, mes larmes sont tombées à côté du papier ! Après j'ai porté ma lettre jusqu'à la cagna du vaguemestre. J'y ai retrouvé les camarades qui avaient sans doute écrit les mêmes mensonges pour rassurer les leurs. Ensuite ce fut la routine du poilu : la gnole promise arriva, la distribution fut généreuse, j'en bus un plein quart.*

*Un peu avant quatre heures, le capitaine s'avança jusqu'à notre position et, s'adressant à tous, il nous dit d'une voix un peu enrouée : « **Nous allons à la boucherie les enfants, j'en suis conscient. Mais si nous revenons de cette attaque, nous nous souviendrons tous de ce 25 septembre 1915. Soyez courageux les gars, mais en toutes circonstances, restez humains. En face ce sont nos ennemis, certes, mais ce sont aussi des hommes qui ont des mères, des femmes, des enfants. Que chacun fasse son devoir, la France nous regarde. Mettez baïonnette au canon et, à mon commandement poing levé, vous bondirez en silence derrière moi.** »*

*Il ajusta la jugulaire de son casque, consulta sa montre, puis leva le poing en bondissant sur le bord de la tranchée. Tous, baïonnette au canon, nous l'avons suivi en silence et en marchant vers les positions allemandes. Confiant à cette heure creuse de l'après-midi, les Boches dormaient, allongés sur leurs capotes, les uns se faisaient chauffer un café, d'autres encore jouaient aux cartes. Leur surprise fut totale, nous n'étions pas attendus. Mon voisin de vague d'assaut se trouva nez à nez avec une sentinelle allemande et, dans son élan, il enfonça sa baïonnette dans le ventre du Boche qui bascula, entraînant avec lui son assaillant. Toutefois, avant de tomber, il eut le temps de crier : « **Kaput, camarades ! Kaput !** ». Toute la tranchée allemande s'est alors agitée en désordre, telle une fourmilière. Tous bondirent, fusil à la main, et une fusillade éclata.*

*Devant moi, j'aperçus un Allemand qui s'enfuyait à toutes jambes, vers le bois derrière les lignes allemandes. C'était sûrement un agent de liaison qui détalait pour aller avertir son artillerie ou chercher des renforts. Instinctivement je courus vers lui, baïonnette pointée en avant. Le Boche m'avait vu le poursuivre, aussi nous avons couru plusieurs centaines de mètres à bonne allure. Tous les camarades de ma compagnie et les autres Allemands étaient restés derrière, sur la position où l'on continuait de s'entre-tuer. Mon Allemand est entré dans le bois où je le talonnais. C'était un homme moins agile que moi, je sentais que j'allais rapidement le rejoindre pour le transpercer. Mais il s'arrêta brusquement, plaça rapidement sa baïonnette au canon, puis me fit face. Je stoppai à trois mètres de lui car, avec mon élan, je risquais de m'embrocher tout seul sur son arme. Je vis alors ses yeux,*



de grands yeux bleus. Il devait bien avoir dix ans de plus que moi. « **Camarade, moi pas te faire kaput** », me cria-t-il. Interloqué, je ne savais plus quoi faire. Bien sûr, je savais que le premier qui planterait sa baïonnette dans les tripes de l'autre serait le vainqueur, mais le vainqueur de quoi ?... Si je le tuais, je ne pourrais jamais oublier ses yeux bleus. Si c'était lui qui me tuait, je ne reviendrais plus jamais chez nous !

Je ne sais pas très bien ce qui se passa alors dans ma tête, mais ma main gauche a plongé dans ma poche pour y saisir la photo de maman, celle avec sa coiffe léonarde, que je porte toujours sur moi. Je l'ai brandie devant le Boche. Celui-ci a laissé tomber son fusil et a fouillé dans sa chemise ; Il en a tiré un médaillon qu'il portait, suspendu par une chaîne, autour du cou. Il l'a ouvert et, à trois mètres l'un de l'autre, nous nous sommes présenté nos photos. La distance nous empêchait de bien voir, mais nos gestes étaient des invitations à se rapprocher. Le Boche répéta encore : « **Moi pas kaput toi.** ». Comme un écho, je me suis entendu lui répondre spontanément : « **Moi pas kaput toi aussi !** » et comme lui-même l'avait fait, j'ai laissé tomber mon fusil à terre. J'ai fait un pas vers lui, il en a fait un vers moi. Nous nous étions humainement compris, nous avons dépassé notre condition de soldat en guerre l'un contre l'autre. D'une main un peu tremblante, je lui ai tendu la photo de maman. Il l'a prise, puis m'a tendu son médaillon. Une jolie femme blonde tenant un garçonnet dans ses bras, ornait le médaillon. « **Ta femme et ton fils ?** », ai-je demandé. Il me fit oui de la tête. « **Belle, très belle** », ai-je ajouté. Et lui, regardant ma photo : « **Ta mutter ?** ». Je fis oui de la tête à mon tour.

Alors, pendant un bon moment, lui comme moi, avons complètement oublié pourquoi nous étions là. Je me rêvais dans nos landes du Léon et lui sans doute dans la vallée du Rhin. Nous avons oublié de nous entr'égorguer, alors qu'à quelques centaines de mètres on entendait une fusillade nourrie. Les Allemands s'étaient ressaisis, ils ripostaient à la mitrailleuse et au mortier de tranchée, ce devait être un carnage épouvantable. Mais d'un seul coup, nous nous sommes tous les deux retrouvés dans la tourmente. Alertée, l'artillerie française venait d'entrer en action. Un premier obus tombant à quelques dizaines de mètres, nous surprit et nous éclaboussa de terre, de branchages et de pierres. Nous nous sommes alors jetés face contre terre dans un léger creux du terrain ; des dizaines d'éclatements d'obus nous ont ensuite environnés. En tirant long, notre artillerie voulait sans doute couper la retraite aux Boches ou empêcher leurs renforts d'arriver jusqu'à la ligne des contacts. Pendant des heures, nous avons reçu un déluge de feu. Les arbres étaient fauchés, la terre était labourée, les explosions nous ensevelissaient presque sous leurs projections. Par hasard, ma main a rencontré celle du Boche allongé à côté de moi et, côte à côte, nous nous sommes mutuellement serré la main pour nous rassurer. Ces heures ont paru durer des siècles !

Enfin la nuit est tombée. Les canons français ont rectifié leurs tirs pour arroser les tranchées boches, mais la canonnade s'est poursuivie jusqu'à l'aube. Quand les canons se sont tus, le Boche se leva et, d'un air confus, il me montra la photo toute froissée de maman qu'il avait tenue dans sa main durant tout ce temps où sa frayeur avait été égale à la mienne. Je lui ai rendu son médaillon, puis nous nous sommes regardé dans les yeux, en silence, éberlués d'être encore en vie.

Un maigre soleil s'est levé sur l'horizon des crêtes. Nous l'avons regardé avec une espèce de soulagement puis, avec force gestes et expressions gutturales que j'étais incapable de traduire, mon Boche me fit comprendre qu'il en avait marre de cette maudite guerre. Il dénoua l'un des lacets de ses brodequins, me le tendit, puis croisa ses poignets l'un sur l'autre. D'un mouvement sec, il pointa son menton en direction des lignes françaises, comme pour m'inviter à l'y conduire. Je compris, il voulait que je le fasse prisonnier. Je fis à mon tour quelques mimiques pour lui faire confirmer ce que je pensais avoir compris. Comme il acquiesçait de la tête, je lui ficelais légèrement les poignets avec son lacet. Je ramassais nos deux fusils et je partis devant ; il m'emboîta le pas.

*Avec bien des difficultés, tant les obus avaient bouleversé le terrain, nous avons refait en sens inverse le chemin parcouru la veille, l'un courant derrière l'autre. Les tranchées allemandes étaient jonchées de cadavres, tant Français qu'Allemands souvent entremêlés, certains épinglés au sol par une baïonnette comme un papillon piqué sur une planche, d'autres déchiquetés par les explosions. Il n'y avait plus aucun vivant ! En passant, il me sembla reconnaître la vareuse d'un officier français, allongé face contre terre. Je le retournai, c'était mon capitaine Mauron. Il était déjà froid, un éclat d'obus lui avait troué la tête. Je passai les fusils en bandoulière à mon prisonnier boche, puis je chargeai le capitaine en travers de mes épaules pour le ramener dans nos lignes. En m'arrêtant plusieurs fois pour reprendre haleine, je réussis à rejoindre l'endroit d'où nous étions partis la veille pour monter à l'attaque. Tout d'abord, notre promontoire me sembla vide, puis j'aperçus trois silhouettes s'agiter, trois hommes seulement sur les cent cinquante poilus qui s'étaient élancés hier derrière leur capitaine ! En arrivant sur notre position, je reconnus le radio, l'infirmier et le sergent dont un bras était soutenu par une écharpe. C'était tout ce qui restait de ma compagnie.*

*Nous nous sommes restaurés puis, vers deux heures, les renforts sont arrivés de l'arrière avec des équipes de brancardiers pour relever les morts, ainsi que le colonel de notre régiment un peu surpris de retrouver quatre survivants et un prisonnier qu'il récupéra afin de l'interroger. Toutefois, avant de partir, mon Boche vint vers moi et me tendit la main. Je la lui serrai avec force et amitié. Nous nous étions mutuellement sauvés la vie et nous avons partagé un rude moment. Je regrette maintenant de ne pas avoir pensé à lui demander son adresse, car c'est sûrement un homme bien.*

*Voilà mon histoire de guerre. Je n'en ai pas honte. Je suis même fier d'avoir eu le réflexe de me comporter en homme en un moment où la sauvagerie du combat engagé avait réveillé mes instincts de tueur. Il me fallait vous dire ce qui a été : un moment de fraternité, et non un exploit de bravoure. Ma croix de guerre est la croix d'un bref instant de paix entre deux soldats ennemis !*

*Je vous embrasse. Transmettez mes salutations à nos connaissances de Tréflaouéan et de Plouéan.*

*Votre fils affectionné*

*Paol de Kerminguy.*

« En joue... Feu ! »  
« Vive la France »  
*douze ‘PANG’*,  
*un corps tombe...*

## ***Vive la France !***

En l’an de grâce 1200, le roi Jean sans terre qui avait succédé à son frère Richard dit ‘Cœur de Lion’, régnait sur l’Angleterre mais, en raison de ses fiefs d’Aquitaine, Anjou, Touraine, Normandie et quelques autres, il était de par la coutume féodale en usage, le vassal de Philippe Auguste roi de France. Or Jean sans terre n’entretenait pas de bonnes relations avec les seigneurs français, ses vassaux du continent. Il avait en particulier, un différend financier avec l’un de ses comtes poitevins, Hugues de Lusignan, comte de la Marche et seigneur de Bressuire ; il l’accusait de félonie car ce vassal ne lui avait pas versé la totalité du « relief », ce droit féodal de succession du comté dont il venait d’hériter à la mort de son père. Jugeant l’impôt ducal trop élevé et l’accusation de félonie injustifiée, le jeune comte en appela à l’arbitrage du roi Philippe, seigneur-lige de la hiérarchie moyenâgeuse en terre de France.

Habilement, Philippe Auguste cherchait à affaiblir la puissance de ces Plantagenêt qui faisaient trop d’ombre à son pouvoir monarchique. Il somma Jean sans terre de comparaître devant la Cour de justice du royaume pour justifier l’injure faite à son comte. Peu soucieux de se présenter en vassal du roi de France, le roi d’Angleterre refusa la sommation, rompant ainsi le serment d’allégeance à son suzerain. En conséquence, le Conseil royal le condamna comme parjure et félon à perdre tous les fiefs qu’il possédait en France. Par application du droit de commise, les possessions anglaises en terre de France furent adjugées au roi Philippe Auguste. Il s’empara aussitôt de l’Anjou, Poitou compris, de la Touraine, puis de la Normandie. Et c’est le comte de Lusignan qui, soucieux de témoigner son dévouement à la personne de son royal suzerain, lança l’assaut des échelles contre les redoutables murailles de la forteresse de Château Gaillard, en 1204.

Quelques années plus tard, en tentant de s’emparer de la personne d’Otton, l’empereur d’Allemagne qui, à Bouvines le 27 juillet 1214, conduisait contre Philippe Auguste une coalition militaire financée par Jean sans terre dont la rancune était tenace, notre valeureux comte reçut un coup de lance qui l’occis sur-le-champ. Il fut privé d’une victoire qui sera célébrée dans toutes les paroisses du royaume pour devenir le symbole de l’unité française. Du dévouement d’un baron poitevin à la personne de son roi, et de la victoire des milices communales sur une armée d’invasion, va émerger une grande fierté faisant naître, chez les sujets de Philippe Auguste, le sentiment d’une commune appartenance à la terre de France. Unissant l’esprit du terroir à l’identité chrétienne des provinces, ce sentiment unitaire va devenir le patriotisme. Deux siècles plus tard, Jehanne, la Pucelle de France, va contribuer à sacraliser ce lien d’appartenance d’un peuple à son sol pour cimenter une Nation que Valmy va républicaniser. Quels que soient les régimes qui voudront la discipliner, la France ne cessera plus d’être une nation, c’est-à-dire une communauté humaine groupée autour de valeurs héritées de son Histoire. Son récent passé témoigne de la permanence de cet héritage.

*« La valeur n'attend pas le nombre des années », versifiait Corneille dans l'une des ses tragédies. Un enfant de Bretagne traversant la tourmente de l'Occupation, nous en apporte le témoignage.*

*En 1944, la Résistance française à l'occupant allemand était organisée, Londres l'approvisionnait en armes, munitions et explosifs pour lui permettre de paralyser les mouvements des troupes d'occupation sur tous les axes de circulation du territoire national. Ainsi dans le Morbihan, le groupe des « **Korrigans** » était chargé du sabotage de la voie ferrée reliant Brest à Nantes, et du harcèlement des convois qui empruntaient la route nationale entre Vannes et Redon. Ce groupe de résistants avait fait du petit village de Saint-Jacut-les-Pins sa zone logistique, cela en raison de la proximité du dépôt de munitions de Malansac et de la présence d'un état-major de la Wehrmacht cantonné au château voisin. La densité des mouvements allemands et la circulation des ouvriers français employés au dépôt de munitions, permettaient de "noyer" en toute discrétion les activités de la résistance locale dans celles de la vie quotidienne. Il est évident que, pour sa sécurité, le groupe « Korrigans » n'entreprit jamais d'opération de sabotage ni de harcèlement dans son milieu de proximité, cela lui permit d'endormir la méfiance de l'occupant envers la population de Saint-Jacut.*

*Paul, un gamin de 9 ans, habitait à quelque distance du village où se trouvaient son école et ses copains. Aussi le jeudi, jour de congé scolaire hebdomadaire, il lui arrivait de rejoindre ses camarades de classe pour disputer une partie de football sur le terrain de sport des grands. Ce stade de fortune était un vaste pré aménagé, situé aux pieds d'une motte féodale quadrangulaire envahie par la végétation et encore entourée de ses douves asséchées. On l'appelait « le Château vert ». Lorsque ses copains n'étaient pas au rendez-vous, Paul jouait dans les ruines végétales et s'amusait à dénicher les corbeaux et les pies dans les grands arbres du lieu.*

*C'est ce qu'il fit un certain jour de mai 1944. En grim pant dans un vieil orme, il fut surpris d'apercevoir dans son tronc évidé par les âges, la forme d'une caisse. Curieux comme tout enfant de son âge, il n'eut de cesse de dégager la caisse et l'ouvrir pour voir quel trésor était caché dedans. Sa surprise fut grande en constatant qu'elle contenait des armes, des vraies ! Il allait enfin pouvoir jouer au soldat et aider les Grands à "bouter" les Teutons hors de Bretagne. La résistance locale avait transformé le Château vert en dépôt d'armes !*

*Sans se poser de question et nullement impressionné par ces... outils de soldats qu'il avait déjà vu en image, notre bonhomme en culotte courte s'arma chevalier de la Résistance en s'équipant d'une "Sten", une mitraillette anglaise très légère. Il avait l'intention de jouer un peu avec, d'impressionner ses copains, puis de donner l'arme à son père pour faire la guerre. Il passa donc son après midi à jouer au maquisard qui tuait beaucoup d'Allemands puis, le soleil déclinant, il prit le chemin le ramenant chez lui en longeant la voie ferrée toute proche. Il tenait fièrement sous le bras son nouveau jouet directement parachuté d'Angleterre.*

*Il cheminait tranquillement dans cette paisible campagne des landes de Lanvaux quand, soudain, il fut brutalement apostrophé par un « Halt ! » guttural. Une patrouille cycliste allemande roulant sans bruit sur la piste aménagée le long des voies, venait de surgir derrière lui. Paul s'arrêta et, comme il l'avait vu faire dans un film au cinéma du patronage, il leva les bras en lâchant son arme. Eberlués de voir un enfant de cet âge déambuler en plein jour l'arme au poing, les deux soldats allemands ne riaient pas ; ils ramassèrent la Sten, fouillèrent l'enfant en s'étonnant de ne pas trouver de cartouches et l'emmenèrent à la caserne qui jouxtait le dépôt de munitions. Paul fut présenté à un feldwebel qui vociféra très fort en l'interrogeant dans un français peu compréhensible pour un enfant effrayé.*

*Ne comprenant pas, impressionné par la rudesse de son inquisiteur qui le secouait quelque peu, Paul était incapable de prononcer un seul mot. Il se mit à pleurer en silence.*

*Lorsqu'un officier vint remplacer le feldwebel, il lui demanda son nom en bon français ; Paul parvint difficilement à se nommer et, comme il l'avait lu dans ses histoires de héros prisonniers, il décida de ne plus rien dire malgré les cris de colère et de menace des soldats. Lors d'une récente leçon d'Histoire, sa maîtresse avait raconté l'héroïsme d'un jeune tambour de l'armée républicaine qui, un siècle et demi plus tôt, avait été fait prisonnier par les Vendéens révoltés contre la République. Plutôt que de crier "Vive le roi" comme il y était fermement invité pour sauver sa vie, l'enfant de troupe avait préféré aller jusqu'au bout de ses idées en criant "Vive la République" avant d'être fusillé ! « **Et bien moi je serai fusillé de ne rien dire, se dit l'enfant, je ne cause pas avec les ennemis de la France.** »*

*Effectivement il ne dit pas un mot de plus, à tel point que les Allemands le crurent muet bien qu'il ait balbutié son nom. Toutefois, à partir de cet indice, ils menèrent une rapide enquête et, dans la nuit, l'enfant fut ramené chez lui par un détachement de soldats. Les Allemands fouillèrent la maison, brutalisèrent ses parents pour leur faire dire d'où venait la Sten, effrayèrent son frère et ses sœurs, puis emmenèrent son père. Pendant ce temps, alertée à la fois par la garde barrière qui avait vu passer Paul encadré par son escorte cycliste et par l'agitation allemande pour identifier la famille de Paul, la Résistance évacuait discrètement son dépôt d'armes du Château vert.*

*Le père de Paul fut interrogé et torturé par les services de la Gestapo. Son ignorance sur l'origine de l'arme de son fils fut refusée. Il fut suspecté d'appartenir à la résistance, ce qui n'était pas faux. Il sera fusillé un certain 6 juin 1944 dans la cour de la prison de Nantes !*

*L'apparence est parfois trompeuse mais le soupçon est souvent mortel. Depuis plus d'un demi-siècle, Paul porte le poids de l'exécution de son père par les soldats auxquels il avait refusé de parler.*

C'est en défiant ce qu'il y avait de meilleur en l'Homme pour fabriquer une morale, que les philosophes de la Grèce antique nous ont accoutumés à croire que l'avenir de l'humanité était inscrit dans le mot « conscience ». C'est en sacralisant le sentiment national d'une communauté de destin que, depuis Bouvines, Orléans et Valmy, l'Histoire de France nous a fait devenir, souvent au prix du sang versé, les hommes d'un terroir tricolore.

*Vaincre ou mourir, il n'y a pas de choix,  
seuls les vainqueurs sont reconnus innocents.*

## ***Le combat de Saint Marcel***

*(Rapport apocryphe)*

*Les Landes de Lanvaux, le 25 juin 1944.*

*Le commandant Le Garrec  
Commandant le bataillon F.F.I. d'Auray  
à  
Monsieur le général  
Commandant l'Organisation de Résistance de l'Armée.*

*Mon bataillon des Forces françaises de l'Intérieur a été engagé dans le combat livré par les unités de résistance à l'armée allemande, le 18 juin 1944 autour de la localité de Saint Marcel ; J'ai l'honneur de vous rendre compte de cette opération.*

*Les F.F.I. du Morbihan, sous le commandement du colonel Chenailler et en liaison avec le Conseil National de la Résistance, avaient reçu début juin, l'ordre de se mobiliser en unités constituées et de se regrouper autour du terrain de parachutage de la Nouée, pour y recevoir l'armement nécessaire à leur mise en condition opérationnelle. Avec mon bataillon d'Auray, se trouvaient regroupés les bataillons de Ploermel-Josselin, de Vannes et de Guémené afin de procéder à leur instruction. Nous devons ensuite gagner les zones d'opérations pour procéder à la destruction des voies de communications et empêcher ou ralentir les mouvements des troupes allemandes. L'objectif était d'empêcher leurs renforts de Bretagne de se rendre en Normandie, afin de réduire la pression des réactions allemandes sur la tête de pont du débarquement allié du 6 juin.*

*Dans le même temps, le haut-commandement allié faisait parachuter le 5 juin, les premiers éléments du bataillon du commandant Bourgoïn, du 2<sup>ème</sup> Régiment de Chasseurs Parachutistes, avec pour mission de fixer les forces allemandes de Bretagne. Or, les aléas des opérations de parachutage ont dispersé les éléments précurseurs de ce bataillon des Forces françaises Libres, fort loin de l'endroit choisi pour installer leur base. Recueillis par les membres de la résistance locale, les "Bérets Rouges" du bataillon français ont été guidés jusqu'à La Nouée qui est ainsi devenue la base du commandant Bourgoïn.*

*C'est donc par une coïncidence toute fortuite que la mobilisation des maquis du Morbihan et le regroupement des parachutistes de la France libre, se sont juxtaposés autour de Saint Marcel. Fruit du hasard et non le résultat d'une action préparée, la concentration occasionnelle des parachutistes venus d'Angleterre et des F.F.I. de Bretagne, a permis de conduire une action militaire qui s'est parfaitement intégrée dans les plans alliés.*

Dès le 6 juin, les chefs F.F.I. du Morbihan se sont installés à la ferme de La Nouée avec le responsable du bureau des opérations alliées et son équipe radio. Les volontaires de la résistance y affluaient de partout. Le 7 juin, le lieutenant Marienne chef du détachement précurseur du 2<sup>ème</sup> régiment de chasseurs parachutistes, s'est également installé à la ferme de La Nouée alors que le bataillon de Ploermel-Josselin était déployé en garde, face à l'Est et au Nord, autour de Saint Marcel. Le 10 juin, le commandant Bourgoïn nous est arrivé, descendant du ciel avec un parachute tricolore et une compagnie. Ses hommes se sont alors transformés en instructeurs pour enseigner le maniement des armes anglaises à nos partisans. Le 14 juin, après avoir accroché à hauteur d'Elven une compagnie allemande au cours de mon déplacement, j'ai rejoint Saint Marcel avec les 750 hommes de mon bataillon.

Le 17 juin au soir, inquiet de la lenteur de progression des forces de débarquement ne parvenant pas à déboucher du bocage normand pour se frayer un passage vers la Bretagne, mais aussi préoccupé par le regroupement de plus de 2 000 hommes sur le camp de Saint Marcel, le commandant Bourgoïn décide, en accord avec le colonel Chenailler, de disperser les unités F.F.I. ceci afin d'éviter une bataille rangée avec les forces allemandes supérieurement équipées et entraînées. Toutefois le 18 juin à l'aube, deux véhicules d'une patrouille de la Feldgendarmarie viennent buter sur les avant-postes du camp. Ils sont détruits, mais l'un des feldgendarmes s'échappe et alerte la garnison allemande de Malestroit.

Jusqu'alors les autorités allemandes étaient surtout préoccupées par la situation en Normandie et par les difficultés d'acheminement des renforts prélevés en Bretagne. Elles n'ont décelé que peu à peu l'existence d'un centre de résistance entre Ploërmel et Vannes mais, aussitôt l'alerte donnée par la Feldgendarmarie, elles vont réagir avec vivacité sans toutefois se douter du volume des effectifs réunis autour de Saint Marcel.

Dès 8 heures le matin du 18 juin, deux compagnies allemandes arrivent à Saint Marcel ; Leurs patrouilles n'ont pu déboucher du village, tous les itinéraires d'approche étant battus par les feux de nos fusils-mitrailleurs. Toutefois à midi, soutenues par les tirs de leurs mortiers, ces deux compagnies tentent une attaque en force ; elles subissent de lourdes pertes, mais restent sur leurs positions. Le commandant Bourgoïn réclame alors un appui aérien au général commandant l'action aéroportée.

A 14 heures, les Allemands ont repris leur attaque, tentant de déborder par le nord et par le sud les positions tenues par mon bataillon qui avait mission d'interdire la sortie ouest de Saint Marcel. Des renforts leur sont arrivés, commençant à rendre notre résistance difficile. Enfin à 15 heures 30, les chasseurs-bombardiers de la R.A.F. sont intervenus durant une heure en attaquant les forces allemandes au contact et celles qui convergeant vers Saint Marcel. Mais à 18 heures, une fois l'intervention aérienne éloignée, de nouveaux renforts allemands ont accentué la pression sur mon bataillon breton désormais attaqué sur trois faces de son dispositif. A 19 heures, une contre attaque F.F.I. est déclenchée sur les flancs des unités allemandes afin de réduire la pression exercée sur mes positions. A 20 heures, le colonel Chenailler et le commandant Bourgoïn décident de disperser les forces rassemblées dans le camp et de les dissoudre en petits groupes dans les landes de Lanvaux ; le bataillon de Ploërmel-Josselin tenant solidement le front nord pour permettre le décrochage. A 22 heures, sous la protection d'une compagnie F.F.I. encadrée par des parachutistes et restée au contact de l'ennemi, le décrochage a commencé : 2 000 hommes ont quitté le camp de Saint Marcel et se sont dispersés dans la nature. Toutefois la majorité du matériel reçu par parachutage est perdue, nous avons eu le temps de le détruire.

Les pertes de mon bataillon s'élèvent à 30 morts dont 6 parachutistes, 60 blessés, une quinzaine des nôtres ont été faits prisonniers. Du côté allemand les pertes sont lourdes,

*l'emplacement judicieux de nos armes automatiques et l'intervention aérienne ont totalement surpris les unités allemandes pensant ne trouver là qu'une bande de partisans.*

*La réaction allemande fut immédiate et brutale : le bourg de Saint Marcel, les fermes et les deux châteaux inclus dans le périmètre du camp ont été brûlés ; les unités allemandes terrorisent maintenant la région en tirant à vue sur tout suspect. En attendant l'arrivée des troupes américaines toujours fixées dans le Cotentin, nous reprenons, épaulés par les parachutistes, nos activités de sabotage et de guérilla afin de gêner l'envoi de renforts allemands vers la Normandie.*

*La leçon à tirer de ce combat imprévu de F.F.I. encadrés par des parachutistes, est que nous devons inviter les forces françaises et alliées à mieux coordonner leurs actions militaires, ceci afin d'exploiter pleinement nos potentialités et dépasser l'adversaire par la rapidité de nos actions sur un terrain parfaitement connu. C'est un atout à prendre en compte si l'on veut rapidement libérer la France.*

*Respectueusement.*

*Le Garrec*

#### **NDLR :**

Pour l'ensemble de cette opération, les Allemands ont compté 560 tués. Les pertes françaises se sont élevées à 50 parachutistes et 200 maquisards tués ou disparus auxquels se sont ajoutées de nombreuses victimes non combattantes ayant subi les représailles de l'Occupant. C'est un bilan très lourd, et on est tenté de croire qu'il est disproportionné par rapport aux acquis de l'opération de Saint Marcel.

Cette opération visait à assurer l'encadrement et l'armement de 10 000 maquisards bretons. Mais plus encore que cette mobilisation partielle et la gloire qu'elle a apportée aux armes de la France, ce qui comptait pour l'état-major allié, est que Saint Marcel faisait partie d'une opération de diversion. Elle devait laisser penser à l'ennemi qu'après le jour J, le débarquement de Normandie ne serait pas l'opération principale et qu'il serait suivi par d'autres. Cette concentration des troupes au camp de Saint Marcel avait pour but de persuader les Allemands qu'une autre tête de pont se préparait en Bretagne. C'était la seconde feinte accompagnant l'opération Overlord, la première ("Fortitude") faisant croire à un débarquement sur les côtes du Pas-de-Calais.

Le maquis de Saint Marcel a engagé un combat perdu d'avance, il n'en connaissait pas l'enjeu pour soutenir une offensive qui ne devait pas avoir lieu. La gloire de ces soldats fut de tenir un rôle périlleux dans l'ensemble des opérations devant libérer la France, et de ressusciter l'armée française sur le sol même de la nation.



## **Une conclusion ?...**

*Peut-on conclure sur des histoires qui traversent le temps pour nous conter les mœurs et l'esprit d'une époque ? En fait, on ne peut jamais conclure parce que l'Histoire est sans fin. Toutefois, comme il arrive que la vie nous quitte sans prévenir, et que si d'aventure un tel sort m'advenait, je souhaite qu'à mon départ les choses soient en ordre, mes chantiers terminés et ces histoires transmises.*

*Ce que j'ai voulu dire c'est que, quels que soient les conflits, les passions, les révoltes, en dépit des malaises, des colères, des désespoirs qu'engendre notre conception d'un humaniste progressiste, malgré les excès, les malheurs, les dangers d'une société aux mœurs libertaires, malgré cela et plus encore, je trouve que la terre est belle et que notre pays nous fait aimer la Vie ; j'éprouve chaque matin les mêmes joies en partageant ou en disputant ses aléas avec les hommes qui m'entourent.*

*Et pourtant... notre civilisation de progrès, avec son paradoxe d'une technologie toujours plus exterminatrice par la dépendance qu'elle engendre, l'utopique ambition d'atteindre à plus de justice sociale sans toutefois accepter de perdre une part de nos privilèges, les abus libertaires tolérés au nom de la liberté, le besoin d'ordre d'une société dont les membres éprouvent des difficultés à accepter les contraintes de l'organisation sociale, la nécessité d'une solidarité communautaire en dépit de l'absence de civisme chez la majorité de nos concitoyens, ces espoirs et leurs contraires sont nos fantasmes et nos égoïsmes, nos générosités et nos mesquineries, nos impulsions sentimentales et les lois de nos raisonnements. Car nous sommes ainsi fait : nous considérons comme un bien l'injustice qui nous avantage, et comme une convention la justice qui égalise les privilèges ! Le comportement humain est par nature contraire à la sincérité, mais fort heureusement, les hommes de sagesse que sont les législateurs, ont prévu des lois sociales pour préserver la société du démon de nos individualismes.*

*C'est là toute notre conception sociale : notre humanisme consiste à faire semblant de vivre tels que nous souhaiterions être car, tels que nous sommes, il faut admettre que nous constituons de pénibles cas sociaux. Et malgré vous sans doute, il vous faut accepter cet... héritage sociologique. Bonifiez le, mais sachez quand même qu'au-delà des apparences et des réalités, nous avons foi dans la définition d'un meilleur humanisme, et surtout dans la valeur supérieure de la liberté de l'esprit. Puissiez vous au moins conserver ce message de la lecture des histoires de mon village, c'est la condition d'une évolution civilisatrice de notre humanité !*

*Nous possédons tous une idée secrète de nous même, une lumière intérieure qui, placée tout en haut de notre étagère d'humanité, nous sert d'étalon de mesure.*

*4ème page de couverture*

*« OÙ va le blanc quand fond la neige ?... » demandait Shakespeare dans son théâtre de vie.*

*« OÙ va la pensée quand l'homme s'endort ? » se demande le Philosophe.*

*C'est à cette dernière question que tente de répondre Paul VALLIN, en nous proposant ses histoires de veillées des chaumières de Bretagne. Il nous emmène dans le merveilleux monde des conteurs qui regardent et écoutent les gens pour en traduire les lumières et les ombres, les philosophies et les dérisions, les joies et les peines. Il nous en écrit la vie, avec les étapes et les épreuves ; il nous fait partager leurs aventures, leurs fêtes comme leurs drames, par la magie d'une histoire où, parfois, l'imaginaire rejoint la réalité pour mieux nous captiver.*

***Les histoires de Bretagne** sont une invitation au rêve et un retour à la philosophie de la nature. Bon voyage au pays des histoires, vous quitterez l'absolutisme de la Raison pour rencontrer les fantômes qui sommeillent dans votre inconscient !*